This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR
INSTITUTION

Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE

MYLNE. 836

OXFORD
1992

EUGENE

DE ROTHELIN.

[illegible]

C. M. Macleod

EUGENE

DE ROTHELIN,

PAR L'AUTEUR

D'ADELE DE SENANGE.

TOME PREMIER.

A LONDRES,

De l'Imprimerie de R. Juigné, 17, Margaret-Street, Cavendish-Square.

Pour B. Dulau & Co. Soho-Square, et L. Deconchy, New Bond-Street.

1808.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
15 SEP 1992
OF OXFORD
LIBRARY

EUGENE

DE ROTHELIN.

CHAPITRE PREMIER.

Je venois d'avoir vingt ans lorsque mon père me ramena à Paris, après m'avoir fait voyager avec lui pendant trois ans pour terminer mon éducation. Avant d'entrer dans le monde, il chercha à me faire connoître les différentes personnes chez lesquelles il vouloit me conduire.

" Nous irons aujourd'hui chez ma-
" dame de Senecey, me dit-il ; c'est une
" femme de grande vertu, d'un esprit su-

" périeur, capable des procédés les plus " généreux, mais qu'on ne peut s'empê- " cher de craindre." Ce sentiment, si contraire à l'éloge qu'il en faisoit, m'étonna. Quoique assez accoutumé à prendre sans examen les impressions que mon père vouloit me donner, je lui demandai comment des qualités si essentielles pouvoient produire un aussi triste résultat.—" Elle voit beaucoup de monde, " me répondit-il ; chaque soir elle écrit " tout ce qu'elle a entendu dire dans la " journée, le bien et même le mal ; on " ne l'ignore pas : aussi chez elle le plus " sage est gêné ; il semble qu'en y arri- " vant chacun se pose devant une glace, " d'où il ne se perd pas de vue."

Mon père, accoutumé à diriger mon esprit, m'amena à penser que cette habitude, un peu inquiétante pour les autres, seroit fort utile pour soi ; qu'un

jeune homme qui écriroit, sans rien omettre, ses actions, ses sentiments, les motifs qui l'ont entraîné, deviendroit nécessairement meilleur.

J'allois jouir de ma liberté, commencer une existence nouvelle, et, charmé par l'idée de retrouver un jour toute ma vie, je résolus d'écrire.

Cependant je souriois d'avance à la contrainte que j'allois m'imposer; car j'entrevoyois fort bien qu'un censeur qu'on ne peut ni tromper, ni séduire, ni quitter, devoit quelquefois être assez incommode.

CHAPITRE II.

Mon père pensoit qu'il suffit d'imprimer fortement dès l'enfance une vertu quelconque, pour que par la suite toutes les autres viennent s'y réunir, lors même qu'elles auroient été oubliées.

Un grand respect pour sa parole lui paroissoit la base de tout honneur, de toute considération parmi les hommes; ce fut donc celle de mon éducation. " Ne " manquez jamais à votre parole, mon " fils," me disoit-il sur tous les tons que la voix peut employer pour arriver à l'ame. Au milieu de mes jeux, après mes fautes, dans nos raccommodements, il me rappeloit cette fidélité, me la pres-

crivoit avec l'autorité d'un père, me la demandoit avec la prière d'un ami.

Jusqu'à l'âge de seize ans, il ne m'a jamais permis de faire la plus légère promesse. " Vous tâcherez, vous es- " saierez de mieux faire, me disoit-il ; " attendez, pour le promettre, que vous " connoissiez la mesure du temps et la " valeur des choses."—L'habitude prise dès l'enfance de cette sévérité d'expression, a sur-tout contribué à me rendre d'une rigoureuse exactitude dans mes engagements. Mais avant de commencer ces mémoires, qu'il me soit permis de rapporter ici la première circonstance où mon père reçut ma parole et me dit: *Je vous crois.*

La fermière qui m'avoit nourri demeuroit dans le village voisin. Louise étoit une bonne, une excellente femme ; Agathe, sa fille, étoit charmante ; elle

m'appeloit son frère, je la nommois ma sœur, et nous nous aimions sans nous en douter.

Mon père savoit que j'allois voir tous les jours la bonne Louise ; mais il ignoroit que Louise avoit une fille, et il s'applaudissoit de me trouver un cœur reconnoissant, lorsque j'étois au moment de porter le trouble dans cette honnête famille.

Un jour il envoyoit à Paris : pendant qu'il cachetoit ses lettres, et croyant qu'il ne m'écoutoit pas, je priai son valet de chambre de me rapporter une robe de mousseline très belle, une jolie croix d'or, et un tablier de soie rayée.—" An-
" toine, c'est une grande affaire que ce
" tablier de soie, lui dis-je gaiement ; il
" ne faut pas qu'on le voie de loin ; il ne
" le faut pas brun ; il faut qu'il soit bien.
" —Qu'entendez-vous par bien ? reprit

" mon père.—J'entends beaucoup de " choses que je ne puis expliquer, mais " qui ne m'embarrasseroient guère si " j'avois à le choisir.—Il est assez in- " différent à Louise que le présent " que vous voulez lui faire soit joli, ne " suffit-il pas qu'il lui soit utile?" Mon père me regardoit, et, pour la première fois, je me sentis rougir. Il attendoit ma réponse, et je ne pouvois parler. " Ne " pensez-vous donc point qu'il vaudroit " mieux lui donner l'argent que coûte- " ront ces fantaisies?—L'argent seroit " pour elle, repris-je en balbutiant, et " ces fantaisies sont pour sa fille.— " Ah! c'est différent, reprit mon père. " Antoine, ayez soin des commissions " que vous donne mon fils; je me " chargerai de fournir à Louise les " choses nécessaires qu'il oublie." Malgré ce petit reproche, je ne voyois que

la joie d'Agathe, que sa parure ; si c'étoit une foiblesse, je la croyois permise, puisque mon père ne l'avoit pas défendue : heureux par lui, j'étois content de moi.

Avec quelle habileté il éloigna jusqu'au souvenir de Louise, et passa toute la matinée à m'occuper ou à me distraire ! Le soir il me proposa une promenade dans le champ de cette bonne femme ; il avoit l'air si indifférent, que j'acceptai sans méfiance, et sans deviner qu'il vouloit savoir jusqu'à quel point Agathe m'intéressoit.

Louise nous reçut avec le plaisir qu'elle avoit toujours à me voir ; elle montra à mon père le petit jardin que nous cultivions sa fille et moi ; il regarda les fleurs les unes après les autres, et j'aurois voulu les bouleverser toutes.

Ce petit jardin étoit exactement sem-

blable à celui que depuis trois mois je m'étois fait sous mes fenêtres près du château. Mon père, jouissant du plaisir que je prenois à m'en occuper, avoit voulu me donner un terrain plus considérable : je le refusai à plusieurs reprises ; cette bizarrerie l'étonna, et l'auroit peut-être éclairé, si une heureuse défaite ne m'avoit soustrait à ses observations. —Je prétendois ne désirer qu'un jardin assez resserré pour le cultiver moi-même.

Il s'étoit contenté de cette raison, parce qu'elle auroit été la sienne ; mais j'en avois une autre dont mon cœur étoit enchanté. J'aimois à me faire un petit jardin semblable en tout à celui d'Agathe.—Un églantier étoit chez Agathe, un églantier fut près du château.—Un lilas au château, un lilas chez Agathe. . . . . Jours de joie, d'innocence ! Jours paisibles ! ni la fortune, ni l'ambition, ni

même un amour partagé ne pourront vous faire oublier. Jardin d'Agathe, vous ne serez plus si près du château, mais vous aurez encore une place dans le parc. Un sentier détourné, solitaire, me conduira vers vous : ce n'est point avec des regrets que j'irai vous chercher. Amour pour Agathe, vous n'eussiez pas rempli ma vie ; mais j'irai penser à vous avec charme, et comme on se rappelle ces beaux jours qui n'ont eu ni veille ni lendemain.

Que de preuves d'amour j'avois déjà données à Agathe sans qu'elle les distinguât, et sans me douter que je l'aimois ! Mon père en se promenant s'efforçoit de paroître gai, mais j'apercevois sa préoccupation. Il revint chez Louise.—Par " quel hasard, lui dit-il, n'avois-je " jamais vu Agathe ?—Elle étoit chez " ma mère.—Depuis quand est-elle

" revenue ?—Depuis trois mois. — Il " faudra bientôt songer à la marier."— En disant ces mots mon père me regarda, et j'éprouvois un embarras inexprimable. —" Qu'elle soit sage, dit mon père, et " je la doterai."—Ce *qu'elle soit sage* fut accompagné d'un regard si sévère, qu'Agathe baissa les yeux comme si elle avoit su ce que c'étoit qu'être coupable.

En rentrant au château il s'arrêta près du petit jardin que j'avois fait sous mes fenêtres. Il regardoit chaque plante avec un triste étonnement, et sembloit se dire: —" Depuis quand son ame m'est-elle échappée ?"—Ah ! pères, mères, qui prétendez connoître vos enfants, lorsque vous leur verrez un goût nouveau, n'ayez aucun repos que vous ne sachiez ce qui l'a fait naître. Si mon père avoit cherché pourquoi je préférois un vilain petit carré de terre aux jolis bosquets de son

parc il auroit su qu'il y avoit près de là une Agathe de seize ans, qui pourroit bien inspirer à son fils ce qu'on appelle amour.

CHAPITRE III.

Mon père résolut de marier Agathe, et de l'éloigner de moi. Le lendemain, à déjeûner, il me remit plusieurs papiers qui devoient m'occuper toute la matinée; et dès qu'il m'eut établi à son secrétaire, il alla chez Louise. J'ai su depuis qu'il lui avoit proposé de donner à Agathe une ferme considérable, si elle vouloit épouser le fils d'un de ses fermiers. Louise accepta avec joie, promit la main de sa fille, et mon père revint au château.

Pendant le dîner, il me dit qu'il avoit passé la matinée à s'occuper de mes amis.—Je le regardois avec inquié-

tude. — " Oui, vous aimez Louise, " c'est une brave femme ; j'ai assuré son " sort, celui de sa fille, par un bon ma- " riage ; elles seront très heureuses..... " Vous devez être content..... J'ai fait " ce que vous auriez dû faire.—Je n'a- " vois pas de dot à donner à Agathe, " répondis-je en rougissant. — Mon " ami, reprit mon père, j'aurai tou- " jours soin du bonheur de ceux qui " vous seront chers ; ainsi une autre fois, " ne formez pas de liaisons sans m'en " parler. Si j'avois connu votre amitié " pour Agathe, j'aurois déjà trouvé " mille manières de lui être utile."— Jamais mon père ne m'avoit paru aussi bon, et cependant jamais je n'avois été aussi malheureux.

Aussitôt après le dîner j'allai chez Louise : je trouvai Agathe dans le petit jardin ; elle pleuroit : je m'assis

près d'elle.—" Ah ! si monsieur votre " père vouloit me donner tout ce qu'il " m'a promis, sans me marier, me dit-" elle, cela feroit le bien de ma mère, " et je suis si heureuse !"—Comme elle pleuroit en disant qu'elle étoit heureuse ! " Et moi, Agathe, j'étois si content !" —Elle me fit promettre que je tâcherois d'obtenir que mon père renonçât à lui faire du bien ; c'est ainsi qu'elle s'exprimoit : je m'y engageai, sans même penser que je donnois une parole inconsidérée, ni prévoir comment je pourrois faire changer le projet de mon père. —" Vous reviendrez demain, me dit " Agathe en me prenant la main ? — " Oui, ma bonne amie, lui répondis-je " en l'embrassant.—On ne me mariera " pas, s'écria-t-elle !"—Je ne pus lui cacher que les volontés de mon père étoient invariables.—" Au moins, me

" dit-elle en soupirant, je vous verrai " demain ?—Oh ! oui, oui !"—Et elle fut consolée, et elle me dit adieu sans inquiétude.

Nous nous séparâmes en espérant du bonheur pour le lendemain ; à notre âge, c'étoit assez pour ne pas craindre l'avenir.

CHAPITRE IV.

Le lendemain je fus bien embarrassé pour parler à mon père; son regard annonçoit plus de sévérité que je ne lui en avois jamais vu : cependant j'avois promis à Agathe de lui demander qu'il renonçât à la marier; et certes, ce n'étoit point par Agathe que j'aurois commencé à manquer à ma parole.

Dès les premiers mots que je hasardai, mon père prit un air austère qui m'imposa. Il me fit sentir qu'on pouvoit mal interpréter mes démarches innocentes, mon affection fraternelle. Le fils de son fermier avoit consenti avec peine à épouser Agathe. Agathe auroit

" dit-elle en soupi
" demain ?—Oh !
fut consolée, et elle
inquiétude.

Nous nous sépara
bonheur pour le lei
âge, c'étoit assez pou
l'avenir.

ncore moins à e persuader.
n'étoit entré d s sa tête, ni
enne, qu'il n fût possible
avis différen du sien. —
non cher E ne, assieds-
moi!".... D s son émo-
e me tuoy pour la pre-
e tendress d'expression,
n regard l livroit toute
'a vie est encore pure,
que vol tiers je te de-
t'aimer autant que je
-tu le mo nde? Veux-
-Je serra i sa main.—
noi te guider, pro-
ience, c'est ainsi que
a jeu nesse; et ne
e qui a été à moi
tu n'as vu en
jourd'hui que
ue tu as eu de

été méprisée par celui qu'intérieurement je dédaignois ! Comment supporter une pareille humiliation !

Mon père fit retentir jusqu'à mon cœur ces mots sacrés, *probité, honneur* ; et je n'avois pas encore renoncé à Agathe, que je commençai à la regretter.

" Si vous aimiez Agathe plus que la " vie, j'en mourrois de douleur, me " dit mon père ; cependant je pour- " rois vous estimer encore : mais si ce " n'est qu'un amusement, il est impar- " donnable."

Mon père parloit à ma raison, à mon cœur. Je me levai.—" Où allez-vous, " me dit-il ?—Je vais décider Agathe " à vous obéir."—Il me serra dans ses bras ; c'étoit la premiere fois que je le voyois si tendrement ému : car jusqu'alors j'avoue qu'il s'étoit rarement donné la peine de chercher à me con-

vaincre, encore moins à me persuader. Jamais il n'étoit entré dans sa tête, ni dans la mienne, qu'il me fût possible d'avoir un avis différent du sien. — " Mon fils, mon cher Eugène, assieds-" toi près de moi!".... Dans son émotion, mon père me tutoya pour la première fois. Cette tendresse d'expression, la douceur de son regard lui livroit toute mon ame.—" Ta vie est encore pure, " me dit-il; ah! que volontiers je te de-" manderois de t'aimer autant que je " t'aime! Connois-tu le monde? Veux-" tu y réussir?—Je serrai sa main.— " Eh bien! laisse-moi te guider, pro-" fite de mon expérience, c'est ainsi que " tu hériteras de ma jeunesse; et ne " faut-il pas que tout ce qui a été à moi " te revienne? Jusqu'ici, tu n'as vu en " moi qu'un maître; aujourd'hui que " tu as été un homme, que tu as eu de

" l'empire sur toi-même, je suis ton " ami."

Ah ! dans ce moment mon père auroit pu m'ordonner les sacrifices les plus pénibles, j'aurois été heureux de lui obéir.

CHAPITRE V.

QUELLE nuit je passai après cette conversation de mon père! comme elle avoit élevé mon ame! Avec quelle exaltation je me promettois d'être digne de ce titre d'ami qui sembloit m'ouvrir une nouvelle existence! J'avois acquis toute la force qui m'empêchoit de douter de moi-même. Par la suite j'admirai mon père d'avoir essayé mes premiers efforts contre un attachement qui n'étoit qu'un simple goût, qui me laissoit tout l'honneur d'avoir triomphé, sans que le combat eût été trop pénible. Je me crus de l'expérience; et, comme une chose facile, je me dis que la vie pouvoit être soumise

à la volonté. La première fois qu'on se croit son maître, commander à soi-même, commander aux autres, c'est toujours commander; je me crus vainqueur, et je m'estimois.

J'allai reporter à Agathe la passion d'être bon, généreux, dont mon père avoit rempli mon ame. Elle m'écoutoit les yeux baissés: je n'eus pas la force de lui parler de son mariage; mais je lui peignis la joie de soigner sa mère, d'avoir de l'aisance, de faire du bien. J'appelai Louise; je lui dis que sa fille étoit décidée. Agathe soupira, mais ne me démentit point.— Dès le lendemain mon père fit tous les arrangements nécessaires pour son mariage. A mon tour, je devins triste, et fus au moment de maudire Louise, lorsque nous amenant son gendre et sa fille, elle me dit: " Je n'ai plus qu'un désir,

" c'est que Dieu vous donne une bonne " femme, un bel enfant, et qu'Agathe en " soit la nourrice." — " J'en aurai bien " soin, dit la pauvre fille ;" puis elle me regarda et reprit : " j'en aurois plus de " soin que des miens !"

Pauvre Agathe ! elle ne devinoit pas l'amour maternel, et sentoit encore notre jeune et douce affection. Mon père les combla de biens : en partant, Agathe me jeta le dernier regard d'amour ; j'y répondis par un soupir, dernier soupir de regret et d'amour !

CHAPITRE VI.

Non seulement mon père avoit surmonté cette légère inclination, mais il en avoit profité pour me rendre meilleur. Cependant il craignit que la solitude de sa terre ne m'attristât, et crut qu'il falloit à ma jeunesse une vie plus active. J'avois atteint l'âge d'entrer au service; mon père m'envoya au régiment.

Avant mon départ il me parla, pour la première fois, de la retraite dans laquelle il m'avoit élevé. " J'ai renoncé " au monde, me dit-il, pour me con- " sacrer à votre éducation, n'admettant " chez moi que les personnes qui pou- " voient vous instruire. On m'a accusé

" de misantropie. Les indifférents se " sont plaints, les amis m'ont oublié. " Mais votre cœur se formoit, il deve- " noit juste et bon, et j'étois satisfait; " de votre côté, ignorant qu'on pût avoir " une enfance plus dissipée, vous vous " trouviez heureux."

Il m'annonça l'intention de me laisser peu de temps au régiment, de voyager ensuite avec moi pendant trois ans, et de ne me présenter dans ma famille qu'à mon retour.

Je connoissois mon père: il m'aimoit uniquement, m'auroit sacrifié sa fortune et sa vie; mais lorsqu'il croyoit un projet utile, ses résolutions devenoient tellement irrévocables qu'elles avoient presqu'à mes yeux la stabilité d'une chose passée. Je me soumis donc à ce plan et partis.

A mon arrivée je me vis soutenu par

la bienveillance des chefs, que la réputation de mon père avoit prévenus en ma faveur. Je parvins à me faire aimer; et la vie militaire, libre, active, insouciante, me parut le bonheur même. J'aimois mon état avec passion; mon cheval étoit mon ami, le soldat mon camarade, les officiers mes frères. Mon cœur étoit si pur, mon ame si ouverte, que je rapprochois de moi tout ce qui m'environnoit. Toujours de bonne humeur, les bêtises des beaux esprits du corps me faisoient rire à pâmer; les gens d'un vrai mérite m'inspiroient les plus belles résolutions. Un grand avenir devant mes yeux sembloit, en me laissant du temps pour tout, me porter à jouir pleinement de l'instant présent. Trop occupé des autres pour penser à moi-même, j'étois dans un état, je ne dirai point d'ivresse, mais d'évaporation con-

tinuelle. Que ces premiers jours de la vie sont heureux ! Pas un retour sur le passé, pas un élan vers l'avenir ; j'étois content.

Au milieu de toute cette joie, je m'avisai de plaindre une petite actrice que mes camarades s'amusoient à siffler dès qu'elle paroissoit. Un jour elle en avoit pleuré sur le théâtre, et de ce moment la pitié me rendit son défenseur. Je commençai par demander à mes amis de la protéger ; ils cessèrent de siffler. J'étois au balcon attendant qu'elle parût ; je me démenois, je priois celui-ci, celui-là de ne rien dire ; ils m'avoient caché le tour qu'ils lui réservoient. Cécile parut, et voilà tous les officiers à l'applaudir, mais à l'applaudir avec un tel acharnement, qu'après la première surprise il partit du reste de la salle des éclats de rire qui la rendirent encore

plus dégingandée et plus gauche que de coutume.

Je n'avois jamais parlé à Cécile : on voulut me faire les honneurs d'une belle passion pour cette charmante personne ; et me voilà de la plus mauvaise humeur. On ne m'avoit jamais vu d'humeur, et d'abord on ne me crut pas réellement fâché ; mais lorsqu'on s'en aperçut, deux ou trois de mes camarades voulurent me former le caractère. Tantôt on sifloit, tantôt on applaudissoit : enfin je me pris de querelle avec l'un d'eux : je me permis de ces expressions qu'il faut effacer avec le sang, et je retournai chez moi, lui ayant donné un rendez-vous pour le lendemain.

La nuit, je pensai à mon père : que j'étois malheureux ! Je sentois toute ma faute, et d'autant plus vivement qu'elle étoit irréparable ; il falloit exposer la vie

d'un brave homme, et risquer la mienne qui ne m'intéressoit guères en ce qui me concernoit. Je puis affirmer que je ne pensai pas un instant à la perte de tant de jeunesse et d'espérance, si je succombois ; je n'étois occupé que de mon père.

Cependant je n'avois pas acquis le droit de reconnoître et d'avouer un tort ; il falloit m'être battu pour que mon courage ne fût pas douteux. J'arrive au rendez-vous ; je m'approche de mon camarade ; je lui serre la main sans lui parler ; je craignois de dire un mot, il eût été d'excuse. Nous nous éloignons ; je me sens blessé, je tombe, et là, devant les témoins, je fais des réparations à celui que j'avois offensé. " Que j'ai re-
" gretté, lui dis-je, de n'avoir pas acquis
" le droit de vous les faire dès hier ! Il me serra la main à son tour, m'embrassa, et l'on me porta chez moi.

CHAPITRE VII.

J'APPRIS qu'on avoit chassé Cécile du théâtre ; assurément on lui faisoit bien de l'honneur, et j'étois indigné qu'on pût la croire l'objet même d'une distraction. Cependant je lui envoyai quelque argent ; car j'étois bien sûr que non seulement elle ne trouveroit pas un autre fou qui se battît pour elle, mais qu'elle n'obtiendroit aucun secours : sa disgrace ne lui promettoit pas l'intérêt des insensés, et sa conduite n'appeloit point la bienfaisance.

Cécile se vanta de ma générosité ; l'on en crut d'autant plus à ma ridicule fantaisie. J'entrai en fureur, et j'étois si

bien corrigé, que je promettois fort de me battre contre toute la ville dès que je serois guéri.

Dans cette belle disposition, l'officier le plus goguenard du régiment vint me voir. Heureusement il me trouva seul, alors il étoit assez bon homme; s'il y eût eu du monde, il auroit repris son détestable persiflage. Il me plaignit d'avoir été blessé. Je me récriai sur le ridicule qu'on vouloit me donner.—" Eh ! " ne le prenez pas, me répondit-il.— " Comment puis-je éviter cette belle " histoire ?—Moquez-vous le premier " de vous-même."—Quel beau système il me développa ! c'étoit une tactique toute entière.

" Je me moque volontiers, me dit-il ; " rien de plus divertissant que d'amener " une bête à se croire capable d'oc- " cuper tout un cercle. J'ai pour cela

" de certaines manières d'écouter, qui " l'engagent à se montrer dans tout son " jour. Pour les sots j'encourage leurs " sottises, les répète, les ramène à " quelques circonstances où ils ont été " plus sots que de coutume. Ah ! les " bêtes, les sots, tout ce peuple-là m'ai- " me beaucoup. Je sais même des gens " de mérite à qui j'ai préparé l'occa- " sion de tomber dans quelques inadver- " tances qui les ont rendus passablement " ridicules. Mon cher, le persiflage " n'est autre chose que d'ajouter tou- " jours aux torts ou aux défauts des " autres. Cependant il ne faut pas s'y " tromper. Je me souviens qu'un jour " je fis la balourdise de prendre pour " bête un homme qui n'étoit que timide : " je m'en amusai beaucoup ; je fus très " aimable, triomphant, lorsqu'avant " de quitter le salon je vis cet homme

" prendre son grand courage, s'appro-
" cher et me dire très haut: *Je sais*
" *gré à ma gaucherie; sans moi,*
" *vous n'auriez pas eu d'esprit de la*
" *soirée.* Mon homme s'en alla, lais-
" sant tout le mond rire à mes dépens.
" Ah! il ne faut pas s'y tromper!—
" Mais, lui répondis-je, les connois-
" sances, les talents?—Bah! que faire de
" tout cela dans le monde? Ces choses-là ne
" sont bonnes que pour ceux qui les pos-
" sèdent.—Je conçois, lui dis-je, que
" vous puissiez vous en passer."—Cette naïveté m'échappa; il la crut volontaire, la prit pour du persiflage, et dès-lors en fut très content.—" Fort bien, mon
" cher, s'écria-t-il en riant! Très bien!
" Il n'y a personne ici; la porte est fer-
" mée, vous pouvez vous moquer de
" moi sans que je m'en fâche: toute-
" fois, souvenez-vous de l'avis d'un

" homme qui connoît le monde. Ne " confiez jamais un sottise que vous " pourrez cacher; pas de foiblesse sur " ce point. Mais si elle est connue, riez- " en le premier, riez-en le dernier, et ne " quittez jamais la place que vous n'ayez " amené la société à s'occuper d'un au- " tre que de vous."

Il s'en alla, et je restai indigné de cet abus d'esprit, qui pour briller, amuser tout un cercle, fait taire les meilleures dispositions. Cet homme étoit bon, avoit même de la générosité; mais jeune, il s'étoit amusé à n'examiner que le côté ridicule de tout le monde et de toutes choses; actuellement il en étoit frappé d'abord, et pour ainsi dire malgré lui; sa vue étoit si exercée!

Je me promis de profiter de la moitié de ses conseils. Je me moquerai de ma ridicule aventure, me disois-je; mais

jamais je ne me permettrai une plaisanterie qui puisse affliger un imbécile que je plains, un sot qu'il vaut mieux éviter, ou un homme de mérite dont l'embarras devroit me faire rougir.

CHAPITRE VIII.

Je dormis fort tranquille ; c'étoit la première fois depuis cette sotte affaire. Le lendemain, je reçus mes camarades très gaiement ; ils purent rire de moi, devant moi et avec moi tant qu'ils voulurent ; dès-lors ils n'y pensèrent plus. C'est ainsi qu'en vivant avec les hommes, si je ne me corrigeois pas de mes défauts, au moins évitois-je les leurs ; c'est déjà quelque chose. Lorsque je fus rétabli, j'allai chez le commandant de la place. C'étoit un homme très rude, avec un fort bon cœur : il étoit né si impétueux que ses moindres goûts paroissoient des passions. Ne parlant de choses indiffé-

rentes qu'avec des expressions exagérées, c'étoient des amplifications toutes au superlatif; mais il se craignoit tellement lui-même, qu'on sentoit qu'il s'échauffoit à mesure que sa voix s'affoiblissoit, et qu'il commençoit à se servir d'expressions simples. +

" Ecoutez-moi, jeune homme, me dit-il : j'avois votre âge lorsqu'on m'en-
" voya pour la première fois à Nancy
" où étoit mon régiment. C'est une jo-
" lie ville que Nancy : il y avoit alors
" une femme de trente-six ans qui me
" parut charmante ; entendez-vous ?" — Il avoit en même temps des yeux terribles, et *charmante* tenoit bien plus de place dans sa bouche que dans celle d'un autre.

" Ma jeunesse la frappa ; je cherchai
" à lui plaire, je réussis, et je me crus
" heureux ; entendez-vous, heureux ?"

—Toute la chambre retentissoit de ce mot *heureux*.

" Au bout de quelques jours, je crus " apercevoir qu'un monsieur de la ville " venoit chez elle plus souvent que les " autres.... Il s'avisoit de me traiter avec " protection..... de me sourire lorsque " j'arrivois..... Cela me déplut. C'étoit " une connoissance ancienne, me disoit-" elle : je le savois : mais elle avoit été " nouvelle une fois, et c'est de cette " époque que je m'inquiétois..... je son-" geois à tout cela, regardois ce mon-" sieur fort en noir, répondois à peine " à cette dame, lorsqu'un matin que " j'étois chez elle il y arrive, et lui pré-" sente un petit bouquet d'un air si " mignard que j'entre en fureur..... " Il avançoit la main ; je fais sauter en " l'air son bouquet, son chapeau, et lui " propose de passer par la fenêtre. La

" dame tombe sans connoissance ; je " sors avec lui, nous nous battons, " et je le tue ! oui, monsieur," me dit-il en me prenant le bras à me le casser, " je l'ai tué ! un brave homme, " un honnête homme, à qui personne " n'avoit peut-être jamais dit un mot " plus haut que l'autre de sa vie. Je " l'ai tué.....!"—Le pauvre commandant fit un tour dans la chambre en essuyant ses yeux mouillés de larmes ; il vouloit que je crusse à ses regrets, et cependant il étoit embarrassé de ses larmes comme d'une foiblesse. Bon et brave homme ! Il me dit en se rapprochant de moi : " Je me désespérois au- " près de ce corps mort : ma mère, qui " étoit pieuse, m'avoit toujours dit qu'il " y avoit un ciel et un enfer ; Dieu sait " où ce pauvre homme étoit allé. Je " m'échauffe, m'indigne contre moi-

" même. Je prends des chevaux et cours
" m'ensevelir à la Trappe. Je restai six
" mois ; c'est là que je fis un bel exercice
" de patience ! j'ai manqué y devenir
" fou. Mes parents me tirèrent de ma
" retraite, on me maria ; j'ai fait bien
" des sottises depuis, mais jamais d'irré-
" parables. Trente ans après celle dont
" je viens de vous parler, le hasard me
" fit retourner à Nancy. Je pensai à
" cette dame, et j'eus l'idée d'aller lui
" faire mes excuses sur la manière dont
" je l'avois quittée.... J'arrive chez elle ;
" on y donnoit un bal, c'étoit le ma-
" riage de sa petite fille : je demande
" ma dame, et j'aperçois un petit pa-
" quet tout gris, tout difforme ; c'étoit
" ma dame, plus infirme que son
" âge, peut-être par le chagrin que je
" lui avois causé ; enfin, c'étoit elle....
" Cette chambre étoit la même, cette

" fenêtre étoit la même, il n'y avoit que
" la dame de changée. Plus je la regar-
" dois, plus elle devenoit affreuse, hi-
" deuse. Est-il possible, me disois-je,
" que ce soit pour cette figure-là que
" j'aie proposé à un honnête homme
" de passer par cette fenêtre? Je regar-
" dois cette femme, je regardois la fe-
" nêtre, je sentois la fureur me gagner,
" et je m'en allai sans lui parler. Oui,
" monsieur, et je fis bien, car je l'y au-
" rois fait passer, en expiation à ce
" pauvre homme. Savez-vous ce que
" c'est que de tuer un homme? quelles
" larmes vous faites couler? Et vous
" vous querellez pour des femmes per-
" dues! Si vous n'aviez pas été blessé,
" vous seriez encore aux arrêts; mais
" vous vous êtes conduit bravement. Je
" l'ai écrit à votre père."—En disant
cela, il me serra la main bien fort.

" Jeune homme, j'ai conté cette histoire
" à mon fils, je la lui raconte souvent :
" cela ne l'a pas empêché de trouver les
" les femmes jolies ; mais cela fait qu'il
" n'a encore tué personne."

CHAPITRE IX.

Après avoir passé quatre mois à mon régiment, mon père me fit revenir près de lui. Nous partîmes aussitôt pour voyager dans les différentes cours de l'Europe, et terminer ainsi mon éducation.

J'aimois passionnément mon père, et à peine osois-je le lui dire. Cependant j'étois sûr qu'il auroit donné sa vie pour moi. Sa conversation étoit éclairée, instructive; je la préférois à toutes les autres; je l'écoutois, l'approuvois, mais n'y fournissois rien ou peu de chose : sa sévérité empêchoit qu'il y eût entre nous de doux épanchements, aucun échange d'idées.

Mon père me surveilloit avec le plus

ardent intérêt ; mais dès qu'il jugeoit un projet utile ou dangereux, il ne me quittoit pas qu'il ne m'eût démontré ma folie, ou fait adopter son opinion ; alors il n'étoit plus question de délai, de demi-sacrifice ; les mots entraînement, foiblesse, lui étoient inconnus. Toutefois, il se croyoit indulgent, parce qu'il sentoit combien il m'aimoit ; et peut-être me croyois-je sage, parce que j'ignorois encore les passions.

Nous passâmes trois ans à voyager, menant la vie la plus active qu'il soit possible de concevoir. D'abord cette extrême agitation avoit charmé ma jeunesse ; bientôt elle en fut excédée. J'avoue que mon cœur sentoit bien plus le besoin de s'attacher, que mon esprit ne trouvoit de plaisir à s'instruire, quoiqu'il reconnût qu'il doit être bon que les hommes aient voyagé.

A peine étions-nous parvenus à nous faire connoître dans une ville, à y former des liaisons, que mon père la quitoit. Il semblait épier l'instant où je commençois à m'y plaire pour m'en faire partir. Fatigué de visages nouveaux, je soupirois après une vie plus tranquille. Tous mes rêves de bonheur se portoient vers une existence assez douce, assez heureuse pour désirer à chaque jour un lendemain qui lui fût semblable qui m'offrît les mêmes plaisirs, les mêmes sociétés, enfin, ces petits intérêts de chaque instant qui font entre peu de personnes une vie commune, et pour ainsi dire une langue particulière. Il me falloit des amis que je crusse aimer le reste de mes jours, une maison qui fût la mienne, et un pays où l'ambition de me distinguer pût m'être permise. Aussi, dès que nous fîmes un pas vers le retour,

je fus transporté de joie. Jusque-là je voyois passer les premières, les plus belles années de ma jeunesse sans gaieté, comme sans affection, et me disois souvent : " Je ne sais pas pourquoi je vieil-" lis, car je ne vis pas."

CHAPITRE X.

ENFIN me voilà à Paris ! chez moi ! et j'ai vingt ans ! C'est de ce jour que commence ces mémoires. Je les écris pour mieux graver dans mon esprit toutes les impressions de ma jeunesse. Si je parviens à l'honneur d'être chef de famille, je veux pouvoir dire à mes enfants : " Voilà quelle a été ma vie ; lisez, " jugez, profitez si vous pouvez." J'ai quelquefois senti qu'on devroit bien déguiser les reproches en conseils, tandis que pour l'ordinaire on présente les conseils comme des reproches.

J'écrirai avec sincérité, mais suivant mon humeur ou ma fantaisie. Quelque

fois m'abandonnant à ma paresse, à mon insouciance, et courant ensuite après des souvenirs presque effacés ; d'autres fois plus ému, recherchant avec soin tous mes sentiments, les écrivant chaque jour, et osant même devancer l'avenir.

Le lendemain de notre arrivée, mon père me présenta à toute notre famille : jusque-là, sous le prétexte de mes études, il avoit évité de me lier avec aucun de nos parents. Je fus accueilli avec un véritable intérêt ; mais il paroissoit qu'on attendoit plus de moi que d'un autre jeune homme. En effet, quelle espèce de prodige devoit être celui pour qui son père avoit tout quitté, afin de le mieux élever dans une retraite absolue, et qui, après quinze ans, venoit se jeter dans le monde pour le surveiller encore ! J'étois donc l'objet de la curiosité un peu

maligne des pères et des enfants. Il me mena chez la maréchale d'Estouteville. " C'est une femme que je n'aime " point, me dit-il; mais son rang, sa " fortune, son esprit, lui ont acquis une " telle autorité que son suffrage est de- " venu nécessaire au succès d'un jeune " homme qui paroît dans le monde. Ce- " pendant j'ai hésité long-temps; mais " le public s'étonneroit trop si j'évitois " de vous conduire dans une maison où, " d'ailleurs, des relations de parenté " semblent m'obliger à vous mener. Vous " irez donc chez elle, mon fils; quant à " moi, je la verrai bien peu," ajouta-t-il en soupirant.

Mon père, toujours sérieux, ne m'avoit jamais paru triste; jamais je ne l'avois entendu soupirer. Cette obligation d'aller voir une femme qu'il n'aimoit point, cette première action con-

traire à sa volonté, diminua, je l'avoue, un peu de sa supériorité à mes yeux, et accrut beaucoup l'importance de madame d'Estouteville.

J'avois tort d'oser juger mon père ainsi : je l'avoue, car je n'écris point pour me montrer tel que j'aurois dû être, mais tel que j'étois.

La maréchale reçut mon père avec une politesse froide qui me surprit. Elle me sourit tristement, et, sans me parler, dit à une femme qui étoit près d'elle : *Comme il ressemble à sa mère !* En même temps elle me regardoit avec un intérêt si doux que j'en étois ému. Elle sembloit chercher à retrouver dans mes traits ceux d'une personne tendrement aimée.

Cette ressemblance qui avoit frappé madame d'Estouteville, me rappela que je n'avois jamais vu de portrait de ma

mère. J'en fis la remarque pour la première fois. Mon père m'avoit dit qu'elle étoit morte en me donnant le jour. Ne l'ayant pas connue, ma pensée s'y étoit peu arrêtée. Mais pourquoi mon père n'avoit-il pas eu besoin de s'entourer de son souvenir?

La maréchale me questionna sur mes voyages; j'étois timide, elle m'en sut gré; elle m'écoutoit avec une bonté particulière, et j'étois étonné de me sentir près d'elle comme si je l'avois vue autrefois.

Au moment où mon père s'en alloit, elle se leva et fit quelques pas vers lui pour s'en rapprocher. J'entendis qu'elle avoit l'indulgence de louer mon maintien; et elle ajouta, en me regardant avec intérêt, que, précédé par le bruit qu'avoit fait mon excellente éducation, six mois d'une conduite sage me suffiroient pour

acquérir la réputation la plus désirable.

Mon père, qui jusque-là avoit été fort sérieux, ne put s'empêcher de laisser éclater sur son visage un mouvement de joie, et la pria de m'accorder ses bontés. En la quittant, il me parut moins aigri contre elle.

Cependant, dès qu'il fut en voiture, il retomba dans sa rêverie, ne me répondant que par monosyllabe; je me livrois aussi à mes réflexions. Mon père étoit si absorbé dans les siennes, que tout à coup il lui échappa de se dire à lui-même: *Oui, j'ai eu raison, il me consolera!* Mon père consolé! qui avoit pu l'affliger? de qui avoit-il eu à se plaindre?—J'osai le lui demander: il me regarda, comme étonné d'avoir ainsi laissé pénétrer son secret. Habituellement sérieux, il devint plus grave en-

core, me regarda à plusieurs réprises; mais soit qu'il me crût trop jeune pour m'accorder sa confiance, soit qu'il fût résolu à ne jamais révéler ses chagrins, il me répondit vaguement que personne n'est exempt de peines.

Cette seule réticence influa sur le reste de ma vie. Ces mots, *il me consolera!* me revenoient sans cesse. Oui, mon père, disois-je en moi-même, je pourrois me sacrifier à votre bonheur, mais le mien n'est plus tout-à-fait en votre puissance. Pour la première fois je venois de sentir le besoin d'une ame qui me chérît dans toute la plénitude de sa confiance et de son affection; d'une ame dont je fusse toute la joie, toute la peine, et qui aussi dépendît de moi.

CHAPITRE XI.

A PEINE étois-je à Paris, que je fus attaqué d'une fièvre inflammatoire. Être malade, en danger, et guéri, fut l'affaire de huit jours. Cependant je ne sortois pas encore, lorsque mon père reçut l'ordre de se rendre à Versailles. Le roi le chargea d'une mission très délicate, dont le succès dépendoit en quelque sorte, du secret, de la promptitude, et sur-tout de l'estime que le caractère de mon père avoit inspirée.

Trop foible encore pour l'accompagner dans ce voyage qu'il falloit faire sans perdre un instant, sans prendre aucun repos, mon père fut obligé de me

laisser à Paris. Nous convînmes de dire qu'il étoit allé passer quinze jours dans ses terres. Son absence ne devoit durer que six semaines; mais si elle se prolongeoit, je lui promis d'aller le joindre aussitôt que mes forces me le permettroient.

Au moment de son départ, mon père me donna beaucoup plus d'argent que je ne devois raisonnablement en désirer. " Mon enfant, me dit-il, " ne contractez jamais de dettes: je " sais qu'à votre âge tous les enga- " gements sont nuls, mais votre pa- " role me seroit sacrée. Oui, mon fils, " ajouta-t-il en élevant la voix, vous " n'avez point de frère, point de sœur " qui partage mes devoirs et je puis " tout sacrifier à ce que j'appelle le vé- " ritable honneur. N'oubliez donc point " que je languirai, souffrirai dans ma

" vieillesse, si votre jeune âge a été in-
" considéré. A mon retour, je vous ferai
" connoître ma fortune ; c'est vous qui
" jugerez ce que je puis accorder à vos
" besoins, à vos habitudes. Vous êtes
" mon ami." Que j'étois ému ! Je pris ses mains dans les mienne. " Mon
" père, s'il est vrai que je sois votre ami,
" parlez à votre fils; vous avez eu des
" peines ; mon cœur vous plaint, vous
" approuve d'avance ; chacune de vos
" paroles m'inspirera vos sentiments. *Il*
" *me consolera*, vous l'avez dit. Eh ! de
" quel autre que moi pouviez-vous par-
" ler ?"—" Ce mot vous a fait une grande
" impression, me répondit-il tristement.
" Je n'ai point de peine, mon fils, ou il
" me seroit douloureux de les confier."
Je serrai mon père dans mes bras, le pressai contre mon cœur; j'espérois briser cette glace qui nous séparoit. Mon père

me repoussa doucement, mais il me repoussa. S'il avoit su que de sa confiance dépendoit toute la mienne!....Pourquoi m'a-t-il appris qu'il pouvoit y avoir entre nous des réserves impénétrables? Quel mal il me fit, lorsque, reprenant toute la sévérité de sa raison, je l'entendis me dire froidement :—" Croyez, mon fils, que " je sais mieux que vous ce qu'il est bon " de vous taire, ou de vous apprendre." En s'en allant, mon père m'embrassa. Il me quittoit pour la première fois, et j'avois besoin d'être seul, de m'abandonner au regret que j'éprouvois. Il me sembloit avoir perdu un ami que je n'avois fait qu'entrevoir; je le regrettois d'autant plus que, comme père, il étoit incomparable.

CHAPITRE XII.

Le lendemain du départ de mon père je me trouvai bien isolé dans sa grande maison. L'émotion que j'avois éprouvée la veille n'étant plus si vive, le souvenir de ses bontés reprenoit toute sa force; je devins plus triste encore lorsqu'on me demanda les ordres que mon père donnoit toujours. Ces mots si simples, *Monsieur dinera-t-il seul?* me troublèrent. Que je plains celui qui jouit du premier moment où il se trouve et maître et seul chez lui! Sa jeunesse n'a sûrement pas été environnée de bienveillance et d'amour.

Ne pouvant m'occuper, j'allai me

promener dans la campagne; plus calme, je m'étonnois de l'impression que ce refus de mon père m'avoit causée. N'étoit-il pas maître de ses secrets? La veille, je n'avois jugé que mon père; lui absent je n'examinai que moi. Cependant je pensai à la conduite qu'à sa place j'aurois eue avec mon fils, et je me promis que mes enfants n'apercevroient jamais s'il y avoit dans mon ame des points où ils n'arrivoient pas. Tout en marchant je fis de beaux plans pour leur éducation, mais je revenois toujours à l'objet qui m'avoit blessé; c'étoit l'article de la *confiance*, que je discutois avec moi-même. Obligé de m'avouer que la jeunesse est indiscrète, inconsidérée, je ne pensois qu'à devenir meilleur, à devenir si parfait pour mon père, qu'il pût me bénir tous les jours de sa vie. A ma dernière heure, me di-

sois-je, je lui demanderai de mettre ma main sur son cœur, de la placer là où mon affection n'a pu pénétrer. Oh! quel est le jeune homme qui ne se rappelle qu'à la première peine de son ame toutes les idées d'une fin prématurée sont venues le consoler et l'attendrir!

Dans la disposition mélancolique où je me trouvois, je résolus de ne pas aller encore dans le monde. En attendant, pour me distraire, je m'amusai à voir les établissements publics, les monuments, les tableaux, enfin tous les chefs-d'œuvre que Paris renferme. Mes matinées étoient données entièrement à ces courses instructives, mes soirées aux spectacles; à mon retour j'écrivois, pour mon père, mes réflexions sur ce que j'avois vu; et je me disois, quelquefois avec amertume, tantôt avec

une douce tristesse, tantôt assez gaiement : Je ne suis pas content de lui, mais il sera content de moi.

CHAPITRE XIII.

Il y avoit déjà huit jours que je vivois seul, lorque l'ambassadeur d'Espagne donna une fête superbe à laquelle je fus invité. En entrant dans la salle du bal j'aperçus la maréchale d'Estouteville; elle y étoit venue pour conduire la marquise de Rieux sa petite-fille.

Madame d'Estouteville, assise au haut de la galerie, regardoit avec assez d'indifférence toute cette agitation ; mais dès que ses yeux eurent rencontré les miens, elle me fit signe d'approcher : " Dites-" moi donc ce que vous devenez, et " pourquoi je ne vous ai plus revu ?" —" Mon père est absent, répondis-je

" avec embarras."—" Est-ce qu'il vous " a défendu d'aller dans le monde sans " lui ?"—" Il m'a souvent dit, madame, " combien je serois heureux que vous " daignassiez me permettre de vous " faire ma cour." Elle ne put dissimuler un peu d'étonnement, mais reprit aussitôt : " Demain, je veux que vous ve- " niez dîner chez moi."—J'acceptai avec reconnoissance, et me plaçai derrière son fauteuil ; dès qu'elle s'en aperçut, elle me renvoya. — " Ne restez point " près de moi, me dit-elle avec bonté ; à " votre âge, au bal, il faut danser, s'a- " muser, et chercher à plaire aux jeunes " femmes." Je ne pus m'empêcher de sourire. — Elle le remarqua. " Mon- " sieur me trouve peut-être trop gaie ? " me dit-elle en plaisantant, cependant, " croyez que je vous donnerois de fort " bons conseils; ceux de votre père vous

" réussiront chez vous, les miens vous " feront réussir dans le monde." Cette personne si digne, si froide, me traitoit avec une bienveillance particulière; il me venoit toujours dans l'esprit que mon père s'étoit sûrement trompé lorsqu'il avoit cru avoir à s'en plaindre; mais j'éloignai toutes réflexions et me lançai dans le bal. Je n'avois pas désiré les plaisirs bruyants, et j'en jouis comme si j'en eusse été privé. Les parures, les lumières, la musique, le mouvement du bal, tout m'enivroit!

Comme j'arrivois, on se rangeoit pour faire place à une jeune femme qui alloit danser un menuet. Quelle grâce! quelle dignité! et comme l'homme qui dansoit avec elle me paroissoit heureux! J'éprouvai très vivement l'envie de me moquer de lui, et le besoin d'applaudir cette jeune personne.

A peine le menuet fut-il fini qu'elle alla reprendre sa place. Je m'approchai; une sorte d'enchantement m'arrêtoit près d'elle. Je ne pouvois détacher mes regards de cette physionomie vive, piquante qui a conservé l'air de joie, d'ingénuité de l'enfance; de ces grands yeux noirs si parfaitement doux, qui semblent encore ignorer la peine et ne laisser prévoir aucun chagrin. Sa taille souple, légère, élégante; ses beaux cheveux noirs attachés avec des roses; sa robe garnie de roses, tout en elle étoit si frais, si jeune et si agréable, qu'on auroit craint d'y trouver le moindre changement.

Les hommes les plus à la mode s'empressoient de l'environner. Je regrettois de la voir sourire à leurs plaisanteries; mais ce sourire étoit si gracieux qu'il paroissoient de l'obligeance. Plusieurs fois elle porta ses yeux sur moi; je ne

voyois plus qu'elle, ne m'occupois que d'elle : il me suffisoit de la regarder pour être content.

Quelque insensée que soit cette idée, je ne pus m'empêcher de croire qu'elle me regardoit avec une impression triste. Il me parut même qu'elle détourna la tête, et qu'il lui échappa un soupir. Aussitôt, demandant son nom, j'appris avec transport que cette charmante personne étoit la jeune marquise de Rieux, petite-fille de la maréchale d'Estouteville. A peine fus-je le maître de ne pas m'écrier, *je la verrai !* Mais je me le disois tout bas, et j'étois ravi.

Il me fut facile de lui être présenté ; elle me dit quelques mots obligeants sur mon père. Mon attachement pour lui étoit si connu, que je ne me rappelle personne qui ne m'ait d'abord parlé de lui. Il me parut donc simple qu'elle

s'en occupât ; mais près d'elle, toutes les phrases insignifiantes de la société m'inspiroient un intérêt nouveau. Elle me demanda si je dansois ; au lieu de lui répondre, je m'informai si elle étoit engagée. — "Oui". — "Ah ! repris-je involontairement, la danse n'est plus " qu'une fatigue." — " Je suis priée pour " la première walse," reprit-elle avec son regard séduisant. Et moi qui venois de déclarer presqu'une aversion pour la danse, je la priai de s'engager avec moi pour la seconde. Elle sourit. Sa coquetterie encore naïve ne chercha point à me dissimuler qu'elle apercevoit bien que le seul plaisir de danser avec elle m'entraînoit. — Quelle danse que cette walse ! Jamais celle que j'aimerai ne walsera avec un autre que moi, et jamais celle qui m'aimera ne walsera, même avec moi, devant personne.

Toutes les fois que madame de Rieux passoit devant moi, nos yeux se rencontroient ; mais, excepté ce regard, elle ne s'occupa que de celui qui dansoit avec elle. La walse finie, elle vint se remettre à la place que je lui avois gardée. Pendant qu'elle se reposoit, elle me demanda si mon père étoit à Paris ?—" Il n'y " arrive que dans quinze jours."—" Com- " ment a-t-il pu rester éloigné de vous " si long-temps, me dit-elle avec une " sorte d'emphase !" Je ne lui répondis pas ; car le *si long-temps* me paroissoit un persiflage lorsqu'il s'agissoit d'aussi peu de jours. — " Vous croyez que je " plaisante, me dit-elle, et vous avez tort ; " en quinze jours on peut oublier....."— " Presque tout, repris-je, en cherchant à " ôter à ma voix ce qu'il y avoit de trop " sévère dans mes paroles ; presque tout " hors un père.....! Vous êtes grave,

" répliqua-t-elle assez surprise ; mais je " ne m'amuserai pas à défendre ceux que " vous paroissez si disposé à oublier." Apercevant aussitôt tout le ridicule de mon humeur, je voulus réparer ce tort : elle ne parut ni se le rappeler, ni apercevoir mon retour. Dédaignant également l'un et l'autre, parfaitement à son aise, me voyant toujours à ses côtés, elle continua de causer avec moi. Elle me parla de mes voyages, me demanda si je m'étois amusé, si aucun pays ne m'avoit assez intéressé pour m'inspirer le désir d'y retourner. Enfin, elle ne me parla que de moi, et je ne m'occupai que d'elle.

Pendant que nous causions, je remarquai que le comte de Tavanne, avec qui elle avoit walsé, passa devant nous, lui fit la révérence la plus profonde, mais en riant : elle lui rendit son

salut en riant aussi.—" *Jamais ?* lui " dit-il avec l'air du doute."—" *Moins* " *que jamais,* répondit-elle d'un ton " très-positif."— *Nous verrons,* reprit-" il en secouant la tête." Il alla parler à une autre femme, et elle recommença à causer avec moi.

Son intimité apparente avec ce jeune homme me déplut : je ne sais pourquoi je me croyois le sujet de ces mots mystérieux.—" Votre père vous a-t-il dit que " nous étions un peu parents ?"—" *Ja-*" *mais,*" répondis-je à mon tour, d'un air que je m'efforçai de rendre bien fin, quoique je n'attachasse aucune importance à l'oubli qui avoit empêché mon père de me parler d'elle. Aussi quelle fut ma surprise lorsqu'elle me répondit tristement : — " Je le crois, je m'en " doutois....." — " Comment, vous le " croyez, m'écriai-je ? Et pourquoi ?"

—" Ah ! les intérêts de famille ont une " gravité qui ne convient pas au bal. " Voulez-vous walser ?" Je la suivis, la tenant dans mes bras, tournant dans cette chambre avec elle, partageant sa gaieté ; car la walse russe est si vive, qu'elle ressemble un peu à la folie : j'éprouvois un sentiment de joie, de bonheur que je n'avois jamais connu. Si l'on m'eût dit que je voyois madame de Rieux pour la première fois, je ne l'aurois pas cru ; si l'on m'eût averti de craindre l'avenir, je me serois moqué de l'avenir et de la prévoyance. La walse finie, je ne quittai pas madame de Rieux de la soirée.— " Quel âge avez-vous, " me dit-elle ?"—" Sommes-nous bien " proches parents, lui répondis-je."— " Non, pas assez pour nous aimer ni nous " haïr."—" Mais au moins assez pour " que vous consentiez à me recevoir."

—" Oui..... nous nous chercherons par " égard," reprit-elle d'un air doucement moqueur, " avec indifférence." — En prononçant ces derniers mots, il y avoit sur son visage : *Moi, cela n'est pas douteux ; mais vous, nous verrons !*

Je la ramenai jusqu'à sa voiture, et revenu chez moi, je me croyois encore au bal. Je voyois madame de Rieux sourire, me regarder ; un souvenir de musique, de danse, charma ce moment qui précède le sommeil, et je m'éveillai si content, si gai, que j'aurois craint d'ajouter un sentiment à l'impression légère qui m'étoit restée.

CHAPITRE XIV.

Je me rendis chez la maréchale : elle n'étoit pas encore dans le salon ; il y avoit beaucoup de monde, mais point de femmes. C'étoit un jeudi, jour où elle invite toutes les personnes distinguées par un mérite quelconque. Les rangs s'y trouvoient réunis sans être confondus ; l'homme de lettres cherchoit à plaire, le grand seigneur à obliger. Toujours attentif à s'oublier soi-même, toujours empressé à faire valoir les autres, il sembloit qu'à ces jeudis le *grand moi* étoit effacé. Je crois bien qu'on le retrouvoit en sortant ; mais au moins chez elle il ne se faisoit jamais sentir.

La maréchale parut, suivie de madame de Rieux. Qu'il a de charmes, ce premier penchant du cœur, ce goût qui porte l'un vers l'autre sans aimer encore, sans se demander même si l'on s'aimera jamais!

Je ne me suis pas aveuglé: madame de Rieux n'avoit fait qu'un pas dans la chambre, qu'elle m'avoit déjà salué d'un regard, et que tout l'attrait de sa personne et la grace de sa parure m'avoient enchanté.

La maréchale parla à tout le monde en allant à sa place. Madame de Rieux la suivoit, disant aussi ses petits mots obligeants à chacun. Lorsqu'elle fut près de moi, elle me regarda sans me parler: je lui en sus gré; ce n'étoit pas me traiter comme un autre.

Je saluai madame d'Estouteville avec un profond et véritable respect.—" Au-

" jourd'hui, me dit-elle, il sera de très " bon goût que vous restiez près de mon " fauteuil, et que vous vous occupiez " de moi." Elle ajouta en souriant: " La maîtresse de la maison où un jeune " homme est admis, quelque vieille " qu'elle soit, doit toujours lui paroître " aimable. Messieurs, dit-elle en me " désignant, je vous présente un jeune " ami; son éducation un peu sévère le " rapprochera de notre âge."—On m'accueillit avec bonté, avec intérêt, et j'allai me placer derrière madame d'Estouteville. Madame de Rieux s'assit à côté d'elle. Ce n'étoit plus cette femme à la mode, si vive, si gaie; c'étoit une personne douce, timide, désirant plaire sans y prétendre; et j'ajoutois à l'agrément de sa figure tout celui que son esprit devoit acquérir dans une telle société.

On jugea quelques livres nouveaux, sans engouement comme sans amertume. La maréchale parla du bal de la veille : parler de bal, c'est penser aux femmes, elle nous dit : — " En France, une femme ne paroît dans le monde [illegible] son mariage : alors son sort est [illegible] moins elle doit le croire. Je [illegible] quelque sorte de repos, de [illegible] que son regard [illegible] que ses sen-

oît un

" me: desire plaire, mais en dames
" sont seulement au naturel que
" Aussi
" mes de plus.
" deux
" (mant à moi, reprit le marquis de
" e re-
" longs, je connois à ce que les femmes
" où en
" [illegible] telles que Dieu les a faites.
" n air
" [illegible] qu'elles sachent
" de sa
" [illegible] la maréchale me permettra-t-elle
" 's du
" de raconter un des divertissemens
" tre à
" [illegible]
" ıtre,
" [illegible] d'avoir été très-
" com-
" [illegible] belle comme un
" [illegible] n'avoit jamais ouvert
" que
" [illegible] brodé, jamais dessiné,
" ouva
" [illegible]oique née avec autant
" turel,
" [illegible] d'une autre, on ne peut
" qu'il
" [illegible] elle un quart d'heure
" aractère.
" [illegible]ous épouse, je n'ai
" fâcha ; je
" [illegible]rit qu'une seule
" pas bien
" [illegible] poudres droites
" [illegible]ile, elle parut

" pendant moins nulle qu'à l'ordinaire,
" car elle sembloit partager l'occupation
" commune.

" N'ayant de goût pour rien, elle at-
" tendoit toujours ses plaisirs du mo-
" ment qui devoit suivre, et ses phrases,
" en me voyant, étoient presque toutes
" comme celle-ci : *Ah ! bonjour. Où*
" *irons-nous ce soir ?*

" Ne sachant comment occuper ma
" belle insouciante, je lui inspirai la
" fantaisie d'apprendre l'Anglais, et
" choisis pour mes leçons une comédie
" où le caractère d'un homme oisif est
" peint d'une manière admirable. Je
" l'expliquois à mon amie, espérant
" qu'elle s'y reconnoîtroit ; mais elle écri-
" voit sous ma dictée sans écouter un
" mot de ce que je lui disois.

" Dans la comédie, cet homme, ex-
" cédé de la longueur du jour, éprouve

" un moment de joie dès qu'il paroît un
" nouveau personnage. Tous lui sont
" bons, aucun ne lui est meilleur. Aussi
" à peine leur a-t-il entendu dire deux
" ou trois phrases, que l'ennui le re-
" prend. Il va voir à la pendule où en
" est l'heure, revient écouter d'un air
" distrait, répond enbâillant, regarde sa
" montre; et, accablé par le poids du
" temps, il va sans cesse de la montre à
" la pendule, de la pendule à la montre,
" disant à chaque fois: *Voyons com-*
" *ment va l'ennemi.*

" Ma belle amie ne s'aperçut pas que
" l'ennemi étoit le temps; elle trouva
" l'état de cet homme assez naturel,
" et me demanda en bâillant ce qu'il
" y avoit de piquant dans ce caractère.
" —J'éclatai de rire, elle se fâcha; je
" cessai de la voir, et ne suis pas bien
" sûr qu'elle s'en soit aperçue.

" Depuis lors, ajouta monsieur de " Nangis, je n'ai eu garde de contem- " pler la beauté d'aucune femme, avant " de m'être bien informé si elle savoit " comment va l'ennemi."

On ne plaint guère un malheur ridicule; aussi trouvoit-on plaisant celui que monsieur de Nangis appeloit un des désespoirs de sa jeunesse. Mais on s'en amusoit, parce qu'il s'en étoit moqué le premier; et personne ne se permit d'en rire plus haut que lui.

De l'usage du temps, on passa à l'emploi de la vie. Des idées bizarres succédoient aux pensées les plus sombres: ces idées bizarres ramenoient à des sentiments doux; enfin, causer, chez madame d'Estouteville, étoit une manière de penser haut, sans transitions, mais sans incohérence, sans prétention comme sans danger.

CHAPITRE XV.

J'avois quitté la maison de madame d'Estouteville si occupé d'elle, si enchanté de madame de Rieux, que je résolus d'y retourner dès le lendemain. J'arrivai chez elle avec assez d'embarras, craignant qu'elle ne me trouvât importun; mais elle parut bien aise de me voir, et me reçut comme si elle m'avoit attendu.

Au moment d'aller à l'opéra avec madame de Rieux, elle me proposa de les accompagner. Que je me sentois aise de me trouver dans cette voiture, seul avec elles! Combien j'eus soin de madame d'Estouteville! Je lui donnai le

bras pour monter dans sa loge; j'éprouvois une secrète complaisance à prévenir ses moindres désirs; elle me regardoit avec intérêt, et je sentois pour elle un véritable attachement.

Elle me demanda ce que je faisois de mes soirées. Je lui avouai que, ne connoissant personne, je les passois ordinairement seul.—" Si mon grand âge " ne vous ennuie pas, me dit-elle, en " attendant le retour de votre père, ve- " nez tous les jours dîner et souper chez " moi; regardez-moi comme votre " mère: si elle vivoit, je suis sûre qu'elle " seroit sensible à l'intérêt que vous " m'inspirez."—Elle soupira, regarda le spectacle sans me parler davantage, et me parut triste et préoccupée.

Un peu avant la fin de l'opéra, elle me dit avec un ton de voix rempli d'affection.—" Mon enfant, faites appeler

" ma voiture."—*Mon enfant!* répétois-je intérieurement; et mon cœur étoit satisfait. Oui j'aimerai madame d'Estouteville comme madame de Rieux l'aime; je la soignerai comme elle la soigne: c'est déjà un bonheur que d'avoir un intérêt semblable, une occupation commune.

Il y avoit beacoup de monde chez la maréchale lorsqu'elle arriva. On se mit à jouer; j'ignorois tous les jeux, elle m'invita à les apprendre pour me rendre utile, agréable, et ne pas m'ennuyer: " D'ailleurs, ajouta-t-elle, ceux " qui n'ont pas appris jeunes les jeux de " calcul, ne les savent jamais bien; ils " commencent par jouer en dupes, fi- " nissent par s'en fatiguer, et se jeter " dans les jeux de hasard, et la mau- " vaise compagnie. Je trouvai qu'elle avoit bien plus raison, lorsque madame

TAYLOR INST. OXFORD

de Rieux se mit à jouer. Elle choisit pour faire sa partie deux vieillards peu riches, qui ne tenoient des cartes que pour user le temps. On les eût oubliés, elle s'en occupa. Egayés par la vue de sa jeunesse, heureux d'être l'objet de sa complaisance, cette soirée put encore embellir leur souvenir. Si j'avois su jouer, madame de Rieux m'auroit peut-être admis à cette partie d'enfants; mais sans y être appelé je n'osai pas m'approcher d'elle.

Que je me sentis seul, lorsque tout le monde fut occupé! Peu à peu m'abandonnant à mes reflexions, je m'étonnai de n'avoir pas encore entendu parler de monsieur de Rieux. Je sais qu'il voyage depuis trois ans; assurément en regardant celle qu'il oublie, il me paroissoit bien insensé ou bien à plaindre.

Quel peut être le motif de cette longue

absence? Madame d'Estouteville seule pourroit m'en instruire; mais sous quel prétexte oser faire une question à une personne qui possède si bien le sentiment des convenances!

La maréchale est une femme respectable par son âge, jeune par son esprit, recherchée par tout ce qui prétend à quelque considération. Ce n'est pas un petit succès pour un jeune homme ou une jeune femme qui entre dans le monde, que d'être appelé près de son fauteuil pour causer avec elle.

Distinguée sur-tout par une extrême politesse, madame d'Estouteville n'oublie jamais les égards qu'elle doit aux autres, ni le respect qu'elle peut en attendre; aussi ne souffre-t-elle point ces éclats de voix qui avertissent la contradiction et encouragent les disputes; elle dit sa pensée telle qu'elle est, sans atta-

cher le moindre prix à vous convaincre, ni laisser l'espoir qu'elle pourra être ramenée à une autre opinion.

Jamais elle ne s'abaisse à dire une méchanceté positive, à donner une décision offensante; le blâme, chez elle ne s'exprime que par le mépris; l'aversion, que par l'éloignement: aussi, lorsqu'elle dit d'un homme, *on ne le connoît pas*, c'est qu'il n'a jamais été en bonne compagnie; et lorsqu'elle se permet cette expression, *je ne le vois point*, c'est qu'il n'est plus digne d'y être admis.

Voilà ce qu'elle est pour tout le monde; mais pour moi, quelle tendre surveillance! Je suis encore à concevoir pourquoi mon père avoit évité de me mener chez elle; pourquoi, dans mon enfance, il ne m'a jamais prononcé le nom d'aucun de mes parents. Je ne le blâme pas,

mais ne puis m'empêcher de croire que, dans cet isolement, cette profonde retraite, il entroit bien autant de misantropie que de désir de me donner une merveilleuse éducation. Cependant, lorsque de telles idées se présentent à mon esprit, je les repousse comme une sorte d'ingratitude.

Mon père, mon excellent père! si des chagrins vous ont éloigné d'un monde et brillant et heureux, n'avez-vous pas toujours laissé arriver jusqu'à vous les infortunés? Moi-même, dans vos terres, pendant mes voyages, vous ai-je jamais imploré pour le pauvre, sans obtenir plus qu'il n'auroit osé demander? Vous me l'avez dit mille fois, votre plus cher désir étoit de former mon cœur. Hé bien! le mystère que vous me faites de vos peines tournera à mon avantage: je l'avouerai, votre éloignement

de la société me paroît trop austère; votre séparation de ma famille, un peu hors de l'ordre; mais, si la conduite du meilleur des pères a besoin d'être expliquée au fils le plus reconnoissant pour être approuvée, que sera-ce de la réputation de gens que je connois à peine, et dont je me hasarde à parler?

En me rappelant que j'ai osé juger mon père d'après les apparences, je me souviendrai de ne jamais arrêter ma pensée sur des démarches dont le plus souvent l'excuse ou le motif reste ignoré. Je me promets de ne jamais les interpréter suivant mon humeur ou mon inexpérience.

CHAPITRE XVI.

Hier matin j'allai chez madame d'Estouteville pour lui rendre compte d'une commission dont elle m'avoit chargé.

On me fit entrer dans ce grand appartement où il y a toujours tant de monde, et où je fus charmé de me trouver seul. Il me sembloit presque être chez moi, faire partie de la famille de madame d'Estouteville ; enfin j'étois satisfait.

Les portes, les fenêtres étoient ouvertes sur le jardin. Il faisoit un des plus beaux temps d'automne ; le soleil, brillant de tout son éclat, donnoit à cette matinée l'air d'une véritable fête. Toutes mes impressions, vives et nouvelles, me

faisoient sentir pour la première fois ce bien-être, cette joie intérieure que donne un beau jour. Jusque-là j'en avois joui sans trop m'en apercevoir.

Madame d'Estouteville me fit prier de l'attendre. A peine ce peu de mots avoient-ils été prononcés, que j'aperçus madame de Rieux dans le jardin, et courus la joindre..... Encore un bonheur! Je ne l'avois jamais vue que parée, qu'en presence de beaucoup de monde; et là, sans toilette, sans apprêts, elle me parut mille fois plus jolie.

Je ne sais pourquoi elle fut embarrassée de se trouver seule avec moi; mais aussitôt elle me proposa d'aller voir madame d'Estouteville; et s'avançant vers une grande porte de glace qui s'ouvre aussi sur le jardin: — " Maman, dit-elle, me voici avec monsieur Eu-

" gène." Elle entra dans une galerie où je la suivis. La maréchale écrivoit. —" Ah! mon Athénaïs, reprit-elle " d'un air un peu chagrin, j'avois fait " prier Eugène de m'attendre." Voyant que j'examinois de fort beaux tableaux dont cette galerie est ornée :—" Ce sont " les portraits de toutes les personnes " que j'ai perdues," me dit la maréchale tristement.

Un immense tableau représente monsieur d'Estouteville, appuyé sur son fils aîné. La figure du maréchal est si froide, annonce tant d'orgueil, que j'en détournai les yeux.

En face de lui, dans un autre tableau est un jeune homme qui m'intéressoit par son regard aimable et doux :— " C'est mon second fils, me dit-elle, " mon cher Alfred." Et ses yeux se " remplirent de larmes.

Plus loin je remarquai deux petits tableaux avec des cadres d'ébène, représentant deux jeunes personnes.— " Le premier, me dit la maréchale, " c'est ma fille, la mère de mon Athé- " naïs." Elle ne parloit pas du second tableau. Je le lui rappelai. Alors elle me répondit en baissant les yeux: " C'est " votre mère."—" Ma mère! et c'est " chez vous que je retrouve son por- " trait: je ne l'ai jamais vu chez mon " père."—" Sûrement, reprit-elle, parce " qu'il l'a trop regrettée: une profonde " et constante douleur se nourrit de sou- " venirs qu'un sentiment plus vif ne " pourroit supporter."

Ces deux tableaux doivent avoir été faits en même temps. Leurs cadres noirs, tant de jeunesse et de charmes qui n'étoient plus, me causoient une émotion inexprimable. La maréchale s'en aperçut.

" Je ne voulois pas que vous entras-
" siez ici, reprit-elle, et c'est pour cela
" que je vous avois fait prier de m'at-
" tendre ; car vous savez, Eugène, que
" je suis bien aise de vous voir à toutes
" les heures."

J'étois entré dans cette galerie avec un sentiment de gaieté très vif, et à peine pouvois-je respirer. " Voilà, conti-
" nua la maréchale, ce qu'on gagne à vi-
" vre ; des regrets !" Puis, regardant sa petite fille avec inquiétude, elle ajouta : —" Et des craintes !"—" Maman, dit
" madame de Rieux, je suis bien fâchée
" de vous avoir amené monsieur Eu-
" gène." Ne sachant comment nous distraire, elle me conduisit vers un portrait d'elle, placé au-dessus du secrétaire de madame d'Estouteville, et me demanda si je le trouvois ressemblant ? Je dis oui, je dis non, comme elle vou-

lut ; car j'étois frappé d'étonnement et de tristesse. La maréchale regarda ce portrait avec un tendre intérêt. " Je " voudrois bien, nous dit-elle, que cette " petite personne-là fût heureuse."— " Ah ! dit madame de Rieux, qui a jamais " eu une meilleure, une plus aimable " mère ?"— " Ma chère Athénaïs, ré- " pondit madame d'Estouteville, quand " j'oserois le penser, ce seroit un cha- " grin de plus : à mon âge, chaque jour " semble pris sur le lendemain, et le " rendre plus douteux." — " Maman, " maman ! s'écria Athénaïs, vous me " glacez de crainte ; venez avec moi dans " le jardin ; profitons de ce beau temps."

La maréchale se leva ; sa petite-fille l'entraînoit : mais avant de la laisser sortir, je l'arrêtai.—" Oh ! permettez- " moi de vous faire une seule question. " Mon père sait-il combien vous regret-

" tez ma mère ?" Elle devina qu'instruit des préventions qu'il avoit contre elle, sans oser lui en parler, j'aurois été heureux qu'elle consentît à les détruire.— " Votre père a été long-temps sans voir " personne. Quels que soient les motifs " qui l'aient déterminé, je suis sûre qu'il " a cru avoir raison. Au surplus, c'est à " lui à vous appendre sur lui-même ce " qu'il désire que vous connoissiez." Je voulus insister; elle me regarda avec un sérieux presque sévère.—" Eugène ! " moi, vous prévenir ! moi !...Quand il s'a- " git d'un père, j'ignore s'il seroit permis " de s'excuser."—" Au moins, n'oublie- " rai-je pas que chez vous j'ai vu le por- " trait de ma mère pour la première " fois."—" N'attachez pas à ce souvenir " plus d'importance qu'il n'en a réelle- " ment : votre mère m'appartenoit d'as- " sez près pour que j'aie voulu réunir

" son portrait à celui des parents que " j'ai perdus."

Madame d'Estouteville vouloit affoiblir mon émotion, et ce soin même la rendoit plus vive.

En m'en allant, je repassai dans ce grand appartement. Le soleil l'éclairoit encore. Mes impressions étoient si différentes, qu'à peine me souvenois-je d'en avoir éprouvé de plus douces. Peu de minutes avoient suffi pour détruire cet enchantement : je n'étois plus occupé que d'une seule idée ; je ne pensois qu'au malheur de voir disparoître ce qu'on aime.

CHAPITRE XVII.

Le voyage de mon père se prolonge ; voilà déjà deux mois qu'il est absent. Que je voudrois le revoir ! et cependant que je crains son retour !

Je ne sais ce qu'il en pensera, mais je ne sors plus de chez madame d'Estouteville. Tout me plaît chez elle ; l'homme, qui ailleurs m'est indifférent, dans son salon m'inspire un véritable intérêt ; près d'elle mon esprit s'éclaire, mon goût s'épure, et, lorsqu'il y a du monde, j'y gagne toujours quelques conversations particulières avec madame de Rieux.

Qu'elle est aimable ! Nous ne nous

sommes jamais dit une phrase d'usage, jamais un mot d'amitié, et sur toutes choses nous nous entendons parfaitement. Quand je dis sur toutes choses c'est sur ce qui a rapport aux autres que nous avons le même sentiment ; car pour ce qui nous concerne, nous différons toujours. Combien de fois, dans la même journée, nous nous sommes boudés sans nous être fâchés ! Combien de fois sommes-nous revenus sans nous être raccommodés !

Madame d'Estouteville m'a permis de copier le portrait de ma mère. Hier, étant venu un peu avant dîner pour commencer à peindre, madame de Rieux me trouva seul dans la galerie : elle ne s'attendoit pas à me voir, hésita un moment, mais s'approcha pour regarder mon ouvrage. Tout à coup elle me dit : — " Et " moi aussi, j'ai un portrait de votre

" mère."—" Vous, madame! et qui vous " l'a donné?"—" J'ignore, me répondit-" elle, les motifs qui ont éloigné nos pa-" rents; madame d'Estouteville ne s'est " jamais permis de m'en parler: ce que " je sais, c'est que ma mère étoit amie in-" time de la vôtre, qu'elle portoit toujours " son portrait, et me l'a laissé en mou-" rant, avec l'ordre de le conserver tôute " ma vie." Je la regardois et me sentois entraîné vers elle par un attrait irrésistible: dans cette maison, chaque jour me découvre un intérêt nouveau, m'inspire un sentiment doux et inattendu.

Je la suppliai de me montrer ce portrait de ma mère; elle me dit qu'elle alloit le chercher, me quitta, mais revint presqu'aussitôt. C'est une miniature renfermée dans un petit médaillon en or. Je crus sentir que l'or conservoit encore de la chaleur. Le ruban passé

dans ce médaillon avoit été noué : une voix secrète sembloit me dire qu'Athénaïs n'étoit sortie que pour le détacher de son cou. Avec quelle émotion mon cœur adoptoit une idée si chère ! Mais je me serois cru coupable de m'y arrêter. Je lui rendis le portrait ; elle le reprit en rougissant : je baissai les yeux pour qu'elle ne s'aperçût pas que je l'avois vue rougir. Je lui demandai si jamais elle n'avoit pu obtenir de sa grand'mère l'aveu des circonstances qui ont éloigné nos parents. — " Croyez-vous, me dit-" elle, que j'aie rien négligé pour les " apprendre ? J'ai fait plus ; j'ai ques-" tionné ceux qui les voyoient alors. " Personne n'a pu m'instruire. Aucun " événement n'a frappé le public ; au-" cune plainte, aucun mot ne leur est " échappé : seulement ils ont cessé de se " voir. Je crois que le motif est un secret

" renfermé pour jamais entre eux."— " Il me semble, lui dis-je, que nous " sommes entourés d'un nuage qui m'ef- " fraie."—" Ah! répondit-elle en sou- " riant, il n'est pas bien sombre, puis- " qu'on peut encore se voir." Aussitôt elle me rappela qu'il y avoit déjà du monde dans le salon, et qu'on alloit dîner: elle me quitta pour rejoindre madame d'Estouteville.

En la regardant s'éloigner, je disois tristement: Puissions-nous toujours nous voir!

Le soir, la maréchale désira que madame de Rieux fît un peu de musique; j'offris d'aller chercher sa harpe. Je n'avois pas encore vu son appartement, je désirois le connoître; cette occasion me parut excellente.

Quelle sensation j'éprouvai en entrant, pour la première fois, dans son cabinet!

Tout y présentoit l'habitude de l'occupation et l'inconstance des goûts : un piano, une harpe, une guitare, des dessins, des tableaux, des livres, des fleurs, des broderies. Toujours occupée, me disois-je ; fixée, jamais ! Massillon étoit à moitié ouvert sur sa table ; un volume de Voltaire en étoit si près, qu'on voyoit bien qu'ils avoient été lus presqu'en même temps.

En rentrant dans le salon, je ne pus m'empêcher de faire mon compliment à madame de Rieux sur la variété de ses goûts, la réunion de ses talents ; elle s'amusa de mes plaisanteries, et se moqua d'elle-même de fort bonne grace.—" Divertissez-vous à me raconter du mal " de moi, me dit-elle ; je vous devrai " d'être obligé d'en dire du bien ; c'est " toujours un plaisir."

Je lui apportai sa harpe, et, debout

devant elle, je la soutenois pendant qu'elle l'accordoit; j'osai la prier bien bas de chanter la romance qui lui plaisoit davantage. — " Croyez-vous, me dit-elle " aussi tout bas, qu'on puisse juger quel- " qu'un sur le choix des airs qu'il pré- " fère ?"—" Je ne veux le croire qu'a- " près vous avoir entendue."—" Oui, " pour que, si je chante quelque air vif " et brillant, vous me supposiez légère, " insouciante; ou que, si je choisis une " romance mélancolique, vous me jugiez " sentimentale."—" Non, non, un air " brillant me laissera croire que la diffi- " culté vous aura séduite; un air tendre, " qu'un souvenir vous occupera."—Dans l'instant sa figure changea, et retirant à elle sa harpe que je tenois encore: — " Des souvenirs! me dit-elle sèchement; je ne le croyois pas."—Elle préluda long-temps; tout en préludant elle me

demanda avec un peu d'humeur : — " A " quel âge donc, monsieur, pensez-vous " que les souvenirs commencent ?" — Sans attendre de réponse, elle se mit à jouer une grande et terrible sonate bien éclatante, bien travaillée, où il étoit impossible de deviner un sentiment.

Quand elle fut finie, la maréchale la pria de nouveau de chanter ; tout ce qui étoit présent l'en sollicita : je m'étois placé dans un coin, d'où je me gardois bien de dire un mot, et cependant elle ne chanta pas.

CHAPITRE XVIII.

Lorsque je retournai chez la maréchale, madame de Rieux étoit près d'elle et travailloit; dès qu'elle m'aperçut elle quitta son ouvrage et se mit à lire.

Je vis clairement qu'elle avoit pris un livre pour me bien prouver qu'elle ne vouloit pas me parler. Sans être fort habile à déjouer les caprices des femmes, j'imaginois cependant qu'il valoit mieux avoir l'air de ne pas apercevoir son humeur: je me mis donc à causer avec la maréchale; tout à coup madame de Rieux s'écria: " En vérité, je crois qu'il " a raison."—" Quoi donc? reprit sa " grand'mère."—" C'est une pensée de

" La Bruyère à laquelle je n'avois jamais " fait attention." La maréchale la lui demanda, et elle dit en me regardant et me saluant à demi de sa jolie tête :— *Qu'il est difficile d'être content de quelqu'un !* —" Ah ! vous en êtes là, répli- " qua madame d'Estouteville." Et baissant la voix, elle me dit tout bas : " Ma " pauvre Athénaïs n'est pas heureuse !" Mais soit pour se rappeler d'anciens souvenirs, soit pour distraire madame de Rieux, elle lui dit :—" Cette pensée a " été pour moi une sorte d'avertisse- " ment qui a marqué les différentes " saisons de ma vie. A dix-huit ans " j'ai trouvé, comme vous, que ce n'étoit " guère la peine d'écrire pour nous com- " muniquer une pensée probablement " fausse, et exprimée d'une manière si " commune ; car à votre âge, mon en- " fant, le clair paroît commun au-dessous

" de soi. Ce fut bien pis de vingt à " vingt-cinq ans; je décidai que La " Bruyère n'étoit qu'un misantrope. " J'inspirois et j'éprouvois tant de bien- " veillance! Cependant à mon premier " chagrin je fus obligée de m'avouer, " non pas encore qu'il étoit difficile, " mais bien malheureux de n'être pas " content de tout le monde." Madame de Rieux soupira, et quitta son livre; il sembloit qu'elle étoit consolée en apprenant que les autres avoient eu leurs chagrins. Elle me regarda tristement; j'étois si ému de ne pas la savoir heureuse, qu'elle dut bien voir que si j'en avois le droit, je ne lui causerois jamais une peine volontaire.—" Un seul jour, con- " tinua madame d'Estouteville, c'étoit " vers la moitié de ma vie, je crus en- " trevoir que La Bruyère pouvoit bien " n'avoir pas tort, mais ce ne fut qu'un

" moment. Dès le lendemain le chagrin, " l'humeur m'avoient gagnée, et le pau- " vre La Bruyère y perdit encore. Je " trouvai que *difficile* étoit trop doux, " et je me disois qu'il étoit impossible " d'être content de soi ni des autres ; " enfin tout-à-fait vieille, je lui ai rendu " tout-à-fait justice ; mais jeune, on ne " veut pas le croire."

Notre conversation fut interrompue par l'arrivée d'un grave personnage. Madame de Rieux passa dans le jardin, je la suivis avec un saisissement que je n'avois jamais connu. J'entendois encore la voix de madame d'Estouteville me dire : *Ma pauvre Athénaïs n'est pas heureuse!* mais je ne savois comment l'amener à me parler d'elle-même : nous nous promenions sur une terrasse vis-à-vis des fenêtres de la maréchale ; je n'osois dire un mot. Il me sembloit que ma

première parole découvriroit le trouble de mon ame ; j'éprouvois une contrainte si douloureuse, qu'à peine pouvois-je respirer. Madame de Rieux qui vit combien j'étois agité, m'en demanda le motif avec intérêt. Voyant que j'ésitois à lui répondre, elle reprit doucement : —" N'avez-vous pas d'amie ?"—" Hé-" las ! lui répondis-je, vous pourriez me " le dire."—" Moi ! reprit-elle, en af-" fectant une gaieté trop forcée pour " être vraie, moi ! je suis dans une sin-" gulière situation pour la confiance ; " mon tuteur m'a recommandé de ne " jamais parler de mes secrets, de mes " peines à aucune femme ; car, m'a-t-il " dit, elles sont toutes perfides ; et ma " grand'mère m'a bien défendu d'avoir " jamais d'intimité avec aucun homme, " parce qu'ils sont tous dangereux. Ce-" pendant, ajouta-t-elle, en me regar-

" dant, je sens que je pourrois cacher " mes chagrins, mais comment consen- " tir à ignorer ceux de ses parents, de " ses amis ?"— Elle s'arrêta ; je m'empressai de l'assurer que je n'avois jamais eu de chagrin qui me fût personnel : en effet, je venois d'apprendre qu'elle n'étoit pas heureuse, et ses peines seules me troubloient. " Ecoutez-moi, me " dit-elle, j'ai besoin aussi de causer " avec vous ; je voudrois vous dire tout " ce qui a occupé mon enfance, affligé " ma jeunesse ; mais je ne veux vous " parler que la veille du retour de votre " père."— Je m'empressai de lui demander ce que l'arrivée de mon père et sa confiance avoient de commun.— " Ah ! reprit-elle, son retour a une telle " influence sur moi, que s'il devoit res- " ter toujours absent, je ne vous parle- " rois jamais ! S'il arrive, je ne veux

" plus rien vous cacher.—Que veut dire " ce mystère?" — Elle reprit, en appuyant sur chacune de ses paroles, mais avec un regard si doux, qu'il m'étoit impossible de ne pas lui obéir : " La " veille du jour où vous attendrez votre " père, venez me trouver dans ce jar- " din, à cette même place, alors je vous " parlerai." — " Pourquoi pas dans ce " moment, m'écriai-je?" — " Dans ce " moment, je ne puis vous dire qu'un " seul mot ; c'est que ce jour-là je serai " bien heureuse, si nos idées peuvent " s'accorder."—Elle se mit à fuir en me défendant de la suivre, et je restai, me disant, pour la première fois : on peut aimer malgré soi ; l'aimerai-je malgré mon père ?

CHAPITRE XIX.

Je le disois bien ; on peut aimer malgré soi. Mais dès qu'on aime malgré soi, doit-on compter sur sa raison et sur son bonheur ?

Hier, madame d'Estouteville a eu une assemblée considérable. Le comte de Tavannes étoit arrivé avant moi. Je ne l'avois pas rencontré depuis le bal où j'ai vu madame de Rieux pour la première fois. Dès-lors leur apparente intimité m'avoit déplu. Je n'aimois pas encore, et j'étois déjà blessé de cette préférence ; aujourd'hui j'ai connu la jalousie.

Quand je suis entré dans le salon, monsieur de Tavannes, placé derrière

madame de Rieux, appuyé négligemment sur son fauteuil, causoit, rioit avec elle.

J'ignore quelle bizarrerie me procure toujours l'honneur d'attirer son attention, mais il m'a été facile de voir qu'il lui a long-temps parlé de moi. Lorsqu'il étoit sérieux, elle plaisantoit ; prenoit-elle un air plus grave ? il se moquoit : enfin, l'un paroissoit vouloir convaincre, l'autre essayer de persuader.

Quel droit monsieur de Tavannes a-t-il sur madame de Rieux ? D'abord je m'étois approché d'elle ; mais j'en avois reçu un accueil si froid, que, ne voulant pas être importun, j'étois allé me placer à l'autre extrémité de la chambre.

Monsieur de Tavannes me regardoit, rioit ; ce qu'il y avoit de choquant, c'est qu'elle étoit de moitié dans ses plaisanteries, car tous deux évitoient mes regards

lorsqu'ils ne pouvoient plus contraindre leur gaieté. Aussi, à l'instant, suis-je venu m'asseoir tout à côté de madame de Rieux. S'ils me tourmentent, me disois-je, qui m'empêchera de les gêner? Quelle fut ma colère, lorsqu'à peine assis, madame de Rieux, sans demander si cela me convenoit ou non, me présenta à monsieur de Tavannes! Il s'approcha de moi, me parla avec un intérêt désolant: j'avois tant d'envie de le brusquer!

Il falloit que mon humeur me donnât un air un peu sauvage, car madame de Rieux me regardoit aussi avec un étonnement singulier. Pour monsieur de Tavannes, il s'en alla comme s'il eût voulu éviter un jaloux, un fâcheux. Suis-je donc de ces gens *dont l'amour est fait comme la haine?*

Dès qu'il fut parti, madame de Rieux me témoigna son mécontentement.—

" Monsieur Eugène, me dit-elle, savez-
" vous que vous avez été très ridicule,
" que vous avez très mal reçu monsieur
" de Tavannes ?" — " Il ne tient qu'à
" lui de s'en offenser."—" Et de quel
" droit, s'il vous plaît, vous avisez-vous
" de manquer d'égards pour mes amis ?"
—" Monsieur de Tavannes est la pre-
" mière, la seule personne qui m'ait été
" insupportable."—" Il est certain, re-
" prit-elle avec ironie, que vous ne de-
" vez pas vous convenir. Il est doux,
" poli ; il a un sentiment des conve-
" nances très délicat." — " Et de plus,
" répliquai-je, tremblant de colère, il a
" l'air tout-à-fait convaincu de la bonne
" opinion qu'on a de lui." Quand elle
vit que je ne me possédois plus, elle
parut tout-à-fait craintive.—" Eugène,
" me dit-elle, avec le ton du reproche
" le plus sensible, ne m'est-il pas permis

" de plaisanter avec vous? Est-ce le " bon, l'honnête Eugène, qui compro- " mettra une femme par son humeur, " ou .....?" Elle s'arrêta ; et mon cœur achevant sa pensée, sentit qu'elle avoit craint de dire..... ou par son affection.

Ah! que dorénavant monsieur de Tavannes vienne causer avec madame de Rieux, j'en souffrirai sûrement, mais sans jamais oser m'en plaindre. Elle me quitta, et alla rejoindre madame d'Estouteville.

Je passai dans un autre salon : malheureusement j'y trouvai quelques hommes qui jouoient au trente et quarante. Sans dessein de jouer, je me plaçai près d'eux.

Uniquement occupé d'Athénaïs, je regardois sans entendre rien de ce qui se passoit autour de moi. Je voyois encore

ce visage qui avoit souri à un autre, ces yeux qui avoient évité les miens : loin d'elle je retrouvai ma colère, mais seulement contre monsieur de Tavannes. Sa voix vint réveiller mon attention. Il tenoit la main et demandoit si le jeu étoit fait. Pour la première fois je voulus jouer. Je désirai gagner. Que me faisoit de perdre ? Est-ce que j'y pensois ? Je ne voyois que la possibilité de piquer et fâcher monsieur de Tavannes. Je jetai sur la table tout l'argent que j'avois dans ma bourse, et perdis. Bientôt, empruntant à mes voisins, je risquai cent, deux cents, trois cents louis. J'aurois hasardé ma fortune pour attraper quelque coup favorable qui ne laissât pas à monsieur de Tavannes l'idée que, même au jeu, il étoit plus heureux que moi. J'avois la tête perdue ; j'allois jouer sur parole, lorsque j'entendis derrière moi la

voix douce de madame de Rieux m'appeler.— " Monsieur Eugène, me dit-" elle, ma grand'mère vous demande " tout de suite." Je me retourne, et la vois pâle, inquiète : elle s'éloigne ; je la suis. Nous trouvant seuls un moment au milieu de cette chambre, elle me dit, en levant les yeux au ciel :— " Eugène ! est-ce vous ?" Elle me défendit de la suivre. Que j'étois humilié !

J'allai trouver madame d'Estouteville, je m'approchai d'elle avec empressement: je la regardois, attendant les ordres qu'elle vouloit me donner. De son côté, ses yeux me demandoient ce que je venois lui dire.—" Madame de Rieux m'a " dit que madame la maréchale me fai-" soit appeler." — " Ah ! reprit-elle, " d'un air surpris, Athénaïs, vous a dit " cela ? Je balbutiai quelques mots inintelligibles ; car un peu revenu de mon

trouble, je commençois à deviner que c'étoit un prétexte dont madame de Rieux s'étoit servi pour m'arracher au jeu. — " Ah ! ma petite-fille me mêle " dans ses plaisanteries ! Eh bien, je " prétends me mettre en tiers dans les " explications : restez près de moi, " monsieur, jusqu'à ce que tout le " monde soit parti." Il fallut bien m'asseoir à côté d'elle.

Madame de Rieux s'étoit placée dans le coin de la cheminée. Triste, absorbée dans ses réflexions, elle ne porta pas une fois les yeux sur moi jusqu'à l'instant où monsieur de Tavannes vint encore la trouver. J'aperçus bien qu'il lui rendoit compte de cette partie de jeu, où j'avoue qu'il avoit paru regretter de me voir engagé. Madame de Rieux l'écoutoit ; mais en lui répondant, c'étoit moi qu'elle regardoit. Du moment où il

s'est rapproché d'elle, toujours occupée de moi, elle ne m'a plus perdu de vue. Cette preuve d'affection, cette seule préférence calmoit mon ame, y portoit une douceur, un charme inexprimable. Combien j'aimois madame de Rieux dans cet instant ! et que n'aurois-je pas donné pour pouvoir me jeter à ses pieds, et m'avouer coupable !

Que j'ai été injuste, ridicule ! Hé ! quand M. de Tavannes l'aimeroit ; qui peut la connoître sans l'aimer ? Elle a raison ; il a de l'esprit, de la gaieté ; on doit le trouver agréable : je l'aime presque, moi. N'a-t-il pas toutes les qualités qui me manquent ?

Lorsque tout le monde fut parti, madame d'Estouteville s'établit dans son grand fauteuil, appela madame de Rieux auprès d'elle, me fit asseoir de l'autre côté, et nous demanda pourquoi elle

m'avoit fait appeler. Nous ne répondîmes ni l'un ni l'autre.—" Mais enfin, " nous dit-elle, je suis d'un âge à savoir " ce que je fais : voulez-vous bien me " dire, Eugène, pourquoi je vous ai fait " demander ?" —" Ce que je sais, ma- " dame, c'est que je quitterois tout pour " vous obéir."—" C'est très poli ; mais " ce n'est pas cela que je désire savoir : " un de nous a eu tort ; voilà ce que je " ne veux pas ignorer." J'avois bien envie d'avouer ma folie ; mais il auroit fallu parler de la bonté de madame de Rieux, et à peine aurois-je consenti à la lui rappeler.

Après avoir hésité long-temps, elle prit la parole.—" Maman, on jouoit ; " j'ai craint que monsieur Eugène ne " s'oubliât, et je me suis servi de votre " nom pour l'éloigner."—" C'est un fort " bon sentiment, reprit la maréchale ;

" cependant, Athénaïs, une autre fois " bornez-vous à éviter vous-même les " erreurs. A votre âge on ne corrige les " autres qu'à ses risques et périls. Que " ferez-vous si demain le public parle " de votre aimable intérêt pour Eugène, " de votre sensible surveillance ?" — " Maman, vous savez que je dois crain- " dre le jeu plus que personne ; et d'ail- " leurs mon intention étoit pure."— " Je n'en doute pas ; mais, mon enfant, " ce sont ces intentions pures qu'il faut " examiner à deux fois ; les mauvaises " parlent d'elles-mêmes." Ma jeune amie se leva, les yeux pleins de larmes, et embrassa sa grand'mère d'un air qui demandoit grace. —" Maman, lui dit- " elle, en me regardant tristement, je " renonce pour toujours à la perfection " d'Eugène." — " Voilà un parti ex- " trême, répondit la maréchale, et ils

" sont presque toujours mauvais ; seu-
" lement, à l'avenir, vous ferez passer
" par moi les conseils que vous voudrez
" lui donner." Je pris la main de ma-
" dame d'Estouteville, et la baisai avec
" le plus tendre respect.—" Oh ! pour
" vous, monsieur, me dit-elle, c'est de
" main que je vous dirai mon avis sur
" votre conduite: attendez-vous à une
" sévère réprimande." Elle me congé-
dia, et je m'en allai fort honteux de ma soirée, cependant plus occupé encore de savoir ce qui portoit madame de Rieux à craindre le jeu plus que personne.

CHAPITRE XX.

C'est demain le premier jour de janvier; on m'a remis ce matin un cachet sur lequel est gravé un petit Amour : il a déjà tracé la première lettre de mon nom, et est prêt à en former une seconde; mais sa main est seulement posée, la lettre n'est pas commencée : mon cœur osera-t-il deviner celle que je désirerois voir unie à la mienne?

A ce cachet étoit joint un portrait beaucoup trop flatteur pour qu'il puisse me convenir. Aussi, sans égard pour mes malheureux vingt ans, l'auteur paroît s'attendre à ne trouver de la ressemblance que lorsqu'un lustre de plus

m'aura corrigé. Quoiqu'il en soit, je me plais à le copier, à penser que celle qui me l'envoie a eu du plaisir à l'écrire. La bienveillance seule peut faire voir avec tant d'illusion.

Portrait d'Eugène lorsqu'il aura vingt-cinq ans.

" Eugène est d'une taille élevée, no-
" ble, majestueuse ; tous ses mouve-
" ments ont de la dignité : il seroit peut-
" être trop imposant, si une sorte de
" mollesse, d'insouciance, ne lui don-
" noit un charme particulier : on sent
" que s'il se fâchoit, il pourroit être fier,
" mais on se demande qui voudroit l'of-
" fenser ?

" Son regard est pur comme son
" ame ; le son de sa voix est doux et ca-
" ressant ; il a quelque chose de si at-

" trayant dans ses manières, qu'il sem-
" ble que vous puissiez seul lui inspirer
" le mot qu'il vous adresse. Aussi les
" phrases communes avec lesquelles on
" se salue reprennent, lorsqu'il les em-
" ploie, leur expression première. *Bon*
" *jour*, dit par Eugène, signifie, puis-
" siez-vous être heureuse : *comment*
" *vous portez-vous ?* c'est véritablement
" de vos nouvelles qu'il demande.

" Un sentiment de grandeur règne
" dans toutes ses actions ; il ne se croi-
" roit pas généreux s'il n'étoit pas un
" peu prodigue.

" Personne plus que lui n'attire la
" confiance, mais sans jamais faire naî-
" tre la crainte : il n'est ni léger ni trop
" sévère. Si vous lui avouez une erreur,
" il s'afflige des circonstances qui ont pu
" vous entraîner : il pénètre mieux que
" vous-même dans votre cœur, y dé-

" couvre des motifs ou des excuses qui " vous avoient échappé : enfin, il s'en " prendroit plutôt aux travers, aux foi- " blesses de l'humanité entière, que de " vous accuser d'une faute qui ne seroit " qu'à vous seul.

" On pourroit dire que la colère d'Eu- " gène est douce ; il appuie si légèrement " sur ses plaintes ou ses reproches ! La " rancune lui est étrangère ; la haine lui " seroit impossible ; et si on vouloit lui " faire apercevoir des torts dans ses " amis, il fermeroit les yeux, demande- " roit grace, en s'étonnant qu'on veuille " l'affliger.

" A vingt ans, Eugène avoit des dis- " positions à la jalousie. Un jour il fut " au moment de compromettre, par son " humeur, une femme qui à peine lui " avoit parlé d'amitié. Eugène a de " l'honneur ; il est sensible, délicat. Le

" souvenir d'avoir été si près d'une " faute qu'on ne répare ni n'efface jamais " l'a corrigé pour toujours. Dans cette " circonstance, un mot lui a suffi pour " contraindre ses sentiments jaloux : un " regard auroit dû les prévenir.

" Jamais Eugène ne se permet d'être " méchant ; toutefois, si une expression " piquante excite sa gaieté, il n'a pas en- " core le courage de la blâmer ; il ne " peut même s'empêcher de sourire ; " mais on sent que c'est malgré lui ; " qu'il s'en accuseroit volontiers ; et du " moins son rire se voit et ne s'entend " pas.

" Si Eugène étoit encore jeune, on " regretteroit l'intérêt qu'il inspire, par " la crainte de n'en être pas seule ai- " mée. Cependant cette ame si bonne, " ce caractère si facile, si aimable, per- " droient trop en changeant. Mais peut-

" on espérer de le fixer ? Osera-t-on se
" flatter de le consoler seule dans les
" difficultés de la vie, de le prévenir
" contre ses illusions décevantes ? Si
" j'avois rencontré Eugène lorsqu'il
" avoit vingt ans, je lui aurois dit : Dé-
" fiez-vous de vos premières impressions,
" de ces entraînements qui font qu'on
" ne sait jamais si l'on vous retrouvera.
" Assurez davantage vos qualités ; faites
" que vos dispositions deviennent des
" principes, sans quoi ces qualités se-
" ront peut-être plus à craindre que des
" défauts."

J'ai relu plusieurs fois ce portrait, et j'avoue que j'aime assez l'Eugène qu'il représente. Cependant, je sens fort bien qu'il m'apprend plutôt ce que je dois être que ce que je suis. D'ailleurs, ces dernières lignes ne me gâtent pas trop ; mais comme Saint-Preux, j'adore ma

jolie prêcheuse ; je suis prêt à lui crier merci, à me soumettre à sa raison. Quelle autre femme pourroit s'être occupée de moi ? Je n'ai jamais pensé, parlé qu'à madame de Rieux.

CHAPITRE XXI.

Ce cachet, ce portrait m'avoient enchanté! Je ne me rappelois plus l'humeur que m'avoit donnée monsieur de Tavannes, et je me flattois que madame de Rieux l'avoit oubliée; ne lui en voulant plus, je ne doutois pas de son pardon. Hier au soir, je courus chez elle; je n'étois occupé que de la manière de lui dire que mon cœur l'avoit devinée. Je la trouvai assise près de sa grand'mère, lui lisant un ouvrage nouveau. Mon arrivée ne la dérangea point: elle n'eut pas l'air de me savoir dans la chambre, et ne me regarda même pas.

Madame d'Estouteville, plus gaie,

plus aimable que je ne l'avois jamais vue, lui fit quitter son livre. — " Je " comptois vous gronder aujourd'hui, " me dit-elle, mais remettons cela à de- " main ; car les grand'mères prétendent " qu'il ne faut pas se fâcher le premier " jour de l'an. Eh bien, Eugène, avez- " vous reçu beaucoup d'étrennes ?"— " Aucune, madame ;" car ce portrait, ce cachet ne me paroissoient pas un présent d'usage, mon cœur vouloit les croire le don d'une éternelle amitié. —" Com- " ment ! s'écria la maréchale en affec- " tant de me plaindre, pauvre jeune " homme ! pas une marque de souve- " nir ?"—" Non, madame."—" Eugène, " votre discrétion m'édifie beaucoup ; " cependant, entre nous, elle est un peu " exagérée. Je vous ai envoyé ce matin " un cachet."—" Quoi ! m'écriai-je, ne " revenant pas de ma surprise, c'est

" vous, madame ?" — " Oui, ce petit " Amour, c'est moi qui vous l'ai offert." J'avoue qu'il me fut impossible de dissimuler mon étonnement.

Apparemment que j'avois un air confus tout-à-fait ridicule, car la maréchale ne put s'empêcher d'en rire ; et Athénaïs un peu riant, un peu de mauvaise humeur, s'écria : " Je parie, maman, qu'il " a cru que ce présent venoit de moi." —" Je ne m'attendois pas à cette belle " observation, reprit la maréchale. Mon " enfant, il n'a sûrement pas cru une pa- " reille folie : je lui ai envoyé un petit " Amour qui est près de joindre une " lettre à son chiffre ; vous jugez que ce " ne peut être que la mienne ?"

Madame de Rieux reprit son livre, et moi je retrouvai mes douces impressions. Après elle, ce qui m'est le plus cher, ce qui me plaît le plus au monde,

c'est son aimable et excellente mère ; car non seulement madame d'Estouteville est bonne, gaie, indulgente avec sa petite-fille, mais encore elle est aimable, et peut-être même l'est-elle plus avec nous qu'elle ne l'a jamais été pour personne. Cependant je conviens qu'elle me paroît encore plus incompréhensible que sa fille. Une sorte d'enchantement leur a-t-il fait oublier monsieur de Rieux ?..... Au moins puisse mon bon génie le tenir éloigné encore longtemps !

Qu'Athénaïs est aimable ! comment peindre ce mélange d'un grand usage du monde avec une parfaite innocence de cœur ? Mariée depuis quatre ans, elle n'en a pas dix-huit ; elle n'a jamais quitté madame d'Estouteville : surveillée, mais point contrainte, son esprit a conservé toute sa grace, toute sa liberté ; son ca-

ractère sincère, franc, lui persuade que tout ce que sa grand'mère ne défend pas est permis. Athénaïs, sensible et naïve, a encore ce sourire d'enfant, qui donne à l'imprudence l'air de la sécurité.

Combien ces trois mois que je viens de passer uniquement occupé d'elle m'ont paru doux ! je voudrois en rattraper toutes les heures pour les recommencer encore ; oui, même celles où j'ai connu la jalousie. Un seul moment je me suis cru dédaigné, oublié, et ce moment est devenu le plus cher de ma vie. Dès qu'Athénaïs a vu le trouble de mon ame, elle n'a plus su, ni peut-être voulu me cacher son intérêt. Sa tendre surveillance n'est-elle pas venue m'arracher au jeu, à l'instant même où, m'abandonnant à mon humeur, j'avois risqué de la compromettre !

Oh ! Athénaïs, avant d'oser vous jurer un amour éternel, que de serments je me serai faits à moi-même de vous aimer toujours !

CHAPITRE XXII.

Mon père arrive demain. J'en suis ravi de joie, et cependant une inquiétude secrète me tourmente. J'ai été ce matin chez toutes les personnes que j'avois négligé de voir. Il me semble que lorsque mon père me demandera dans quelle société j'ai vécu pendant son absence, je les nommerai toutes, et qu'il ne s'arrêtera pas plus à madame d'Estouteville qu'à une autre. Puisque je n'ose lui parler de mes sentiments, je désire au moins l'empêcher de les deviner.

J'ai couru chez madame de Rieux, pour lui apprendre cette grande nou-

velle ; je l'ai trouvée seule : j'imaginois qu'elle alloit partager mon agitation. Sa froideur, son air mécontent m'ont arrêté. Toute occupée de cette malheureuse soirée, que je me reprocherois bien plus si elle l'oublioit, elle ne daignoit ni me regarder, ni m'adresser la parole.

Madame de Rieux ignoroit mon chagrin, je le sais ; mais le cœur ne croit-il pas être entendu, deviné, parce qu'il aime ? Quand j'ai vu qu'elle vouloit rester fâchée, j'ai été me placer loin d'elle. Que me faisoit cet orage ? J'étois bien sûr de le dissiper avec un mot ; je n'avois qu'à dire : " Mon père revient."—Nous verrons, me disois-je intérieurement, si, lorsque je voudrai parler, elle pensera encore à cette vieille querelle.

Nous sommes restés quelque temps sans nous rien dire. Enfin elle a rompu le silence la première. " Avez-vous

" été vous faire écrire chez monsieur de " Tavannes?"—" Je n'ai seulement pas " pensé à lui."—" Il me semble cepen- " dant qu'étant entré dans le monde lors- " qu'il y est depuis long-temps, et géné- " ralement bien vu, c'est une politesse " que vous lui deviez; d'ailleurs, votre " amabilité envers lui auroit dû le rap- " peler à votre souvenir."—" La poli- " tesse pour moi n'est que de la bien- " veillance; quand je ne suis pas poli, " c'est qu'apparemment je ne désire pas " l'être."—" C'est un goût particulier; " mais pourriez-vous me dire, monsieur " Eugène, ce qui avoit provoqué votre " incroyable humeur?"—" Je me la re- " proche vivement, madame, mais j'ose " croire que vous n'en ignorez pas l'ob- " jet."—" Je vous assure que je suis à en " chercher le motif depuis deux jours " sans pouvoir le trouver."—" Au moins

" suis-je heureux d'avoir pu vous occu-
" per pendant deux jours." Elle est devenue rouge de colère. " Oui, mon-
" sieur, on peut penser deux jours à
" quelqu'un qu'on veut oublier toute sa
" vie."—Son émotion, ses yeux pleins de larmes lui ont rendu son pouvoir.—
" J'ai eu tort, mille fois tort, lui ai-je
" dit en me rapprochant d'elle, mais
" croyez-vous que si je n'aimois pas ?"—
" Belle amitié que celle qui, loin d'ajou-
" ter au bonheur, le détruit !"—" Vous
" savez bien que je n'étois plus maître
" de moi."—" Monsieur, je n'entends
" rien à toutes ces exagérations ; je veux
" qu'on m'aime comme j'aime, et pas da-
" vantage."—" Et moi, j'aime plus que
" moi-même ! et vous n'en doutez pas."
Elle a baissé les yeux, mais il n'y avoit plus de courroux. — " M'affliger, a-
" t-elle dit, et, ce qui est pire encore,

" jouer, risquer de perdre sur parole, " Eugène avoir un tort! je ne l'aurois " pas cru."—" Nous n'avons qu'un ins- " tant à être seuls, voulez-vous m'en- " tendre? L'avenir sera peut-être assez " malheureux."—Elle m'a regardé avec un trouble, une anxiété qui a rassuré mon cœur; je savois bien qu'un mot sur l'avenir lui feroit oublier le passé. —" Mon père arrive demain."—Aussi- tôt elle s'est levée, s'est approchée de moi :—" Eugène, je comptois vous bien " gronder aujourd'hui, mais, plus af- " fligée que fâchée, je voulois seulement " que mon humeur vous apprît à maî- " triser la vôtre; promettez que....." A l'instant la porte s'est ouverte, la maréchale a paru, et je n'ai pu savoir ce que madame de Rieux désiroit obte- nir de moi; mais elle avoit le droit de tout en attendre.

J'ai appris à madame d'Estouteville le prochain retour de mon père ; elle en a été troublée.—" Eugène, m'a-t-elle " dit, pourquoi cette tristesse? vous " êtes sûrement bien aise de le revoir." —" Comment pourrai-je ne pas l'être? " mais tout changement de situation " étonne d'abord."—" Je sais que votre " père a un peu d'éloignement pour nous; " je ne prétends ni m'excuser ni le blâ- " mer, seulement je vous prie de ne point " attaquer cette prévention, de la laisser " se détruire d'elle-même. S'il lui étoit " désagréable que vous vinssiez ici, res- " tez sans nous voir aussi long-temps " qu'il le désirera ; car je le connois, sa " tendresse inquiète sera jalouse de votre " affection ; d'ailleurs, Eugène, soyez " sûr que l'absence ne vous fera rien " perdre dans mon esprit."

A cette supposition d'être long-temps

sans nous voir, madame de Rieux a pâli ; désespéré de ne pouvoir lui parler, j'ai protesté qu'aucune puissance n'affoibliroit jamais mon attachement, mon respect pour toutes deux. — Madame d'Estouteville m'a arrêté : " Eugène, ne " pensez aujourd'hui qu'à satisfaire votre " père, enfin, qu'il soit content ; je le " désire pour son bonheur et plus encore " pour le vôtre ; car la foiblesse paternelle peut faire aimer un fils coupable, " mais le public estime les enfants dont " les pères sont heureux."

Madame de Rieux n'a pu retenir ses larmes ; sa grand'mère n'a pas eu l'air de les apercevoir. Cependant, soit qu'elle voulût en détourner mon attention, ou lui donner du courage, elle a ajouté : " Par exemple, Athénaïs a toujours fait " mon bonheur."—Madame de Rieux est venue l'embrasser ; la pensée que sa

mère étoit heureuse lui a rendu la force de dissimuler sa peine.

En allant dîner, j'ai osé lui rappeler que le retour de mon père étoit l'instant qu'elle avoit choisi pour me raconter ce qui l'avoit intéressée depuis son enfance. —" *Raconter*, a-t-elle repris, d'un air " de reproche, ah ! Eugène, je crois que " j'ai dit, *confier*."

Je l'aime autant qu'il est possible d'aimer, et jamais je ne puis lui exprimer ce que j'éprouve, de manière à me satisfaire, à me flatter d'être deviné ; tandis qu'elle, d'un regard, d'un mot, vient surprendre toute mon affection, me donner mille petits bonheurs inattendus qui enchantent mon ame, et me persuadent toujours.

Après dîner, lorsque j'espérois qu'Athénaïs trouveroit le moyen de me dire quelques mots sur ces détails pro-

mis depuis si long-temps, madame d'Estouteville l'a appelée près d'elle, l'a priée de lui commencer un ouvrage en tapisserie. Il falloit voir comme cette grand'mère, penchée sur Athénaïs, paroissoit suivre avec attention cet ouvrage qui, je crois, ne l'occupoit pas du tout. Nous nous entendions parfaitement tous trois ; la maréchale, pour craindre que de nouvelles larmes ne vinssent m'enhardir jusqu'à parler à sa fille de mes sentiments ; Athénaïs, pour partager mes regrets, mon impatience : ses yeux m'exprimoient si bien le chagrin d'être comme attachée aux côtés de sa grand'mère !

A l'heure du spectacle, madame d'Estouteville a eu la fantaisie d'aller à l'opéra. Renfermés dans sa loge, il n'étoit même plus possible de se dire de demi-mots, à peine de se regarder.

Mais le hasard, qui s'amuse quelquefois à servir l'amour, a permis que le vieux marquis de Canaples vînt saluer madame d'Estouteville. Nous allions partir: je lui ai cédé volontiers l'honneur de donner le bras à la maréchale, qui a deviné ma satisfaction, et, en passant devant moi, n'a pu s'empêcher de sourire.

Tout naturellement j'ai offert mon bras à madame de Rieux, et j'en demande pardon à cette bonne maréchale; mais j'étois bien content de la lenteur du pas de ces deux graves personnes.

Athénaïs et moi descendions derrière elle. Nous sommes convenus de ne pas laisser échapper une occasion de ramener mon père à des sentiments plus doux. Ne pouvant nous voir seuls, je l'ai suppliée de m'écrire ces détails qu'elle a promis de me confier. Elle s'y refusoit. J'ai été presque indigné qu'elle hé-

sitât à se fier à ma probité, à mon honneur.—" Laissez, lui ai-je dit, à ces " femmes devenues prudentes pour avoir " été trompées, laissez-leur craindre d'é- " crire ce qu'elles consentent à dire; " mais vous! . . . mais à moi! . . . " Elle me voyoit affligé; c'étoit peut-être notre dernier jour de bonheur, et elle m'a répondu :—" J'écrirai."

Uniquement occupés de n'être pas entendus par madame d'Estouteville, nous descendions la tête baissée, parlant bien bas pour qu'elle ne pût nous comprendre. Deux jeunes gens ont passé; l'un a dit à l'autre :—" Où est donc ce " tranquille monsieur de Rieux ?" J'ai relevé ma tête, et les ai regardés en frémissant de colère. Athénaïs s'est attachée pour ainsi dire à mon bras : elle trembloit.—" Et vous, m'a-t-elle dit, pen- " sez-vous aussi à monsieur de Rieux ?"

—" Il oublie tout le monde, ce me " semble ; et je ne vois pas pourquoi " on s'occuperoit de lui."—" Ah ! Eugène, a-t-elle repris avec un profond soupir, m'avez-vous crue capable de l'oublier ? " Nous entrions dans le vestibule où l'on attend les voitures ; madame d'Estouteville m'a dit d'appeler la sienne. En revenant, j'ai trouvé Athénaïs presque cachée derrière sa grand'mère, et n'ai pas osé m'approcher d'elle.

A peine avons-nous été arrivés chez madame d'Estouteville, qu'Athénaïs lui a dit :—" Maman, je souffre et vais " me retirer." Elle m'a dit en passant :—" Eugène, que vous m'avez mal " jugée ! oui, oui, j'écrirai." Et elle est sortie.

Je suis resté bien contrarié, bien agité : cette soirée m'a paru éternelle.

CHAPITRE XXIII.

On m'a remis ce matin la lettre suivante de madame de Rieux :

" Je viens de vous quitter, Eugène, " et je me dis avec chagrin que vous " vous affligez sûrement de passer sans " moi cette soirée où nous aurions tant " besoin de nous parler. Si j'osois, je " redescendrois ; mais que diroit ma " grand'mère, qui a peut-être annoncé " que je suis souffrante? Restons. D'ail- " leurs il m'est nécessaire de vous tout " dire, de me placer dans votre cœur " avec la pureté de sentiment qui est " dans le mien. Pour aujourd'hui seule- " ment, il m'importe bien plus de vous " écrire que de vous voir.

" Je ne sais pourquoi le retour de
" votre père me paroît le commence-
" ment d'un malheur: il a déjà si cruelle-
" ment influé sur mon sort, que sa pré-
" sence m'effraie.

" Les motifs qui ont brouillé nos pa-
" rents me sont inconnus. Je sais seule-
" ment que des amis communs cher-
" chèrent à les rapprocher. Ils crurent
" qu'un mariage entre vous et moi, con-
" venable sous tous les rapports, pour-
" roit mettre un terme à leur ancienne
" division. Je dois à ma grand'mère
" la justice de dire qu'elle y consentit
" sans peine. Votre père s'y refusa, et
" témoigna contre madame d'Estoute-
" ville une humeur et des préventions
" révoltantes.

" Ma grand'mère, piquée de ce re-
" fus, voulut me marier avant qu'il fût
" connu dans le monde. J'avois qua-

" torze ans ; on lui parla de monsieur
" de Rieux, qui n'en avoit que seize.
" Son grand nom, une fortune im-
" mense décidèrent madame d'Estoute-
" ville à le préférer : mais on convint
" qu'immédiatement après notre ma-
" riage, monsieur de Rieux voyageroit
" pendant deux ans, et qu'à son retour
" seulement on nous réuniroit chez la
" maréchale.

" Je ne fis pas une réflexion sur l'é-
" ternel engagement que j'allois con-
" tracter. Monsieur de Rieux venoit
" toujours accompagné de son gouver-
" neur : je ne le voyois qu'en présence
" de ma grand'mère ; et lorsque je l'é-
" pousai, c'étoit précisément l'homme
" que je connoissois le moins.

" En sortant de l'église, madame d'Es-
" touteville donna un grand déjeûner :
" nous y fûmes placés l'un près de l'au-

" tre, monsieur de Rieux et moi, sans " trouver un seul mot à nous dire; il " partit aussitôt après pour commencer " ses voyages.

" Dès le lendemain je repris mes " études habituelles : des maîtres de " tous genres m'occupoient. Je fus " quelques jours assez touchée du plai- " sir de m'entendre appeler *madame*. " Je m'y accoutumai promptement; et " bientôt je ne me souvins de mon ma- " riage que lorsque le hasard en faisoit " parler à quelqu'un; car de moi-même " je n'y pensois jamais.

" Il y avoit un an que je vivois ainsi " fort tranquille, lorsque l'oncle de mon- " sieur de Rieux, qui étoit son tuteur, " vint chez ma grand'mère. Il témoi- " gna le désir de la voir seule; on me " renvoya : et cette manière de me trai- " ter en enfant sur des intérêts qui me

" touchoient de si près commença à me
" blesser.

" Lorsque madame d'Estouteville me
" fit rappeler, elle étoit seule; je lui trou-
" vai un air grave que je ne lui avois jamais
" vu: ma présence n'attira même pas ses
" regards. J'imaginai que monsieur de
" Rieux étoit malade, et moi, qui n'avois
" jamais parlé de lui, j'en demandai des
" nouvelles. Cette question surprit ma-
" dame d'Estouteville; elle s'étonna que
" je fusse inquiète. C'est, lui dis-je, que
" j'aperçois bien qu'il y a quelque chose
" d'extraordinaire.—Mais, me répondit-
" elle, la maladie, la mort vous sem-
" blent-elles donc les seuls malheurs
" à redouter?—Ah! repris-je, sans pen-
" ser à toute la confiance qu'il y avoit
" dans ma réponse, je ne crains que
" les malheurs dont vous ne pouvez
" pas me sauver. Elle ouvrit ses bras,

" m'appela près d'elle, me serra contre
" son cœur, et je vis des larmes dans ses
" yeux. C'est alors que je fus réellement
" effrayée; ma grand'mère crut qu'il va-
" loit mieux m'apprendre toute la vérité.
" —Monsieur de Rieux a perdu au jeu
" une somme considérable, me dit-elle,
" une somme immense. Son oncle, qui
" est très avare, veut qu'on assemble un
" conseil de famille : que ce soit moi qui
" le demande pour sauver votre dot; et
" que son neveu, réduit à une pension
" modique, aille passer dans ses terres
" l'année qui doit s'écouler jusqu'à
" votre réunion. Cette retraite seroit
" sans doute raisonnable, s'il s'y résig-
" gnoit de lui-même; mais s'il la regarde
" comme une injustice, car il se croit
" maître de ses biens, on risque de l'ir-
" riter, et de le jeter dans des travers
" encore plus graves.—Je priai mon

" excellente grand'mère de payer la dette
" de monsieur de Rieux sur ma fortune.
" —J'y consentirois sans balancer, me
" dit-elle, si vous aviez assez vu mon-
" sieur de Rieux pour l'aimer ; mais
" vous déranger pour un mari fort riche,
" et que vous ne connoissez point, pa-
" roîtroit une exagération folle, dont le
" public s'étonneroit.—

" J'obtins de madame d'Estouteville
" qu'elle ne provoqueroit aucune des
" mesures de rigueur que prendroit la
" famille de monsieur de Rieux, et que
" mon nom ne lui parviendroit jamais
" d'une manière désagréable.

" C'étoit son intention ; mais elle fut
" bien aise de m'en laisser le mérite. Ce
" grand évènement, qui m'annonçoit un
" avenir malheureux, établit entre ma-
" dame d'Estouteville et moi une con-
" fiance, une intimité dont je n'avois pas

" encore joui. Devenue son amie, j'osai " lui demander pourquoi elle m'avoit " mariée à monsieur de Rieux, dans " un âge où son caractère, à peine " formé, ne pouvoit donner aucune " certitude de bonheur. Ma grand'- " mère, voulant excuser la précipitation " qu'elle avoit mise à disposer de mon " sort, me parla de vous pour la pre- " mière fois; elle m'apprit le refus de " votre père.

" La conduite de monsieur de Rieux, " comparée à vos excellentes qualités, " ajoutoit aux regrets de madame d'Es- " touteville. Sans nous en douter, vous " étiez devenu le sujet habituel de nos " conversations. Je n'avois jamais pensé " à monsieur de Rieux, pour en espérer " mon bonheur; j'oubliai même que " j'avois à craindre de lui mes peines; je " ne m'occupois que de vous, ne rêvois

" qu'à cette félicité idéale qu'elle m'avoit
" imprudemment fait entrevoir.

" Le baron de Rieux poursuivit le
" système de rigueur qu'il avoit adopté.
" Son neveu s'en offensoit : il aggravoit
" ses torts ; et, le croyant malheureux, je
" lui écrivis pour le prier de reprendre
" la pension qui m'avoit été accordée
" par mon contrat de mariage. Je lui
" offris mes diamants, en l'assurant que
" si ma jeunesse me jetoit jamais dans
" quelqu'embarras semblable, je le pré-
" férerois à ma famille pour m'en tirer.

" Ma grand'mère fut enchantée du
" sentiment qui avoit dicté ma lettre.
" Dès qu'il y avoit deux personnes réu-
" nies, elle ne se permettoit point de
" parler des égarements de M. de Rieux;
" mais à chacune d'elles, mais à part,
" mais tout bas elle me louoit et ne pou-
" voit s'empêcher de raconter ce qu'elle

" appeloit mes excellents procédés. Elle " ne se souvenoit plus de m'avoir sou- " vent dit qu'il n'est permis aux femmes " d'avoir raison qu'en silence, avec une " sorte d'égard, de réserve, et pour ainsi " dire à leur insçu. Sa tendresse pour " moi l'aveugloit ; je ne puis pas m'en " plaindre.

" Monsieur de Rieux n'accepta ni ma " pension, ni mes diamants, et me re- " mercia assez froidement. Il témoigna " beaucoup d'amertume contre son on- " cle, qui, en me faisant connoître, di- " soit-il, une erreur pardonnable à son " âge, avoit sûrement diminué l'estime " que je devois avoir pour lui ; enfin il " étoit facile de voir qu'il craignoit de " me trouver le sentiment insupportable " de ma supériorité.

" Dès que ma grand'mère put prévoir " que je ne serois pas heureuse, elle s'at-

" tacha à moi davantage : elle formoit
" mon cœur et ma raison. A seize ans
" j'étois déjà assez avancée pour me
" dire, sans trop me révolter, que per-
" sonne n'étoit complètement heureux,
" et que je le serois peut-être moins
" que personne.

" Au moment où l'on attendoit le re-
" tour de monsieur de Rieux, il m'écri-
" vit qu'il ne reviendroit jamais en
" France.—Le baron de Rieux a cru,
" me disoit-il, ne jouir pleinement de
" son autorité qu'en me faisant sentir
" toute l'étendue de ma faute. Ses éter-
" nelles plaintes ont mis le public dans
" la confidence de mes torts ; les éloges
" de madame d'Estouteville lui ont ap-
" pris également vos bons procédés.
" Croyez, madame, que je ne les eusse
" pas laissé ignorer ; mais un mari ne
" doit pas consentir à les apprendre du

" dehors, et notre réunion seroit mêlée
" de trop d'orages.—D'ailleurs il conve-
" noit qu'il avoit formé en Angleterre
" une liaison qui possédoit tout son atta-
" chement: —Vous auriez tort de pen-
" ser, ajoutoit-il, que ce secret que je
" confie à votre générosité soit une nou-
" velle manière de vous offenser; soyez
" sûr qu'il n'échappe ni à mon humeur,
" ni à ma foiblesse, et qu'il est volon-
" taire. J'envisage ma folie sans pouvoir
" la surmonter: je me blâme plus sévè-
" rement que vous ne ferez peut-être;
" mais j'ai cru par cet aveu devoir vous
" rendre toute votre liberté. Si vous dai-
" gnez me pardonner, m'écrire quelque-
" fois, m'accepter pour ami, je tâcherai
" d'en mériter le titre par le plus cons-
" tant intérêt.—

" Nos deux familles furent indignées,
" révoltées; moi seule je défendis mon-

" sieur de Rieux. Ma grand'mère vou-
" loit à l'instant demander la cassation
" de mon mariage. Notre jeunesse ren-
" doit vraisemblable et admissible le
" défaut de consentement. Monsieur de
" Rieux même sembloit indiquer ce
" moyen : je m'y opposai cependant,
" pour ne pas jeter son oncle dans des
" partis extrêmes, et avoir toujours le
" droit de défendre celui dont je porte-
" rois encore le nom.

"—Maman, disois-je à madame d'Es-
" touteville, ne nous fâchons point, ne
" nous faisons pas plaindre pour un mal-
" heur qne nous ne sentons pas. Je suis
" mille fois plus tranquille depuis que
" monsieur de Rieux a signifié son éloi-
" gnement, que je ne l'étois lorsqu'on
" attendoit son retour.—

" Pour éviter les propos du public,
" nos parents décidèrent qu'on cache-

" roit la résolution de monsieur de " Rieux, et que ma grand'mère atten- " droit deux ans avant de faire aucune " démarche pour annuler notre mariage. " Elle y consentit dans l'espoir que " peut-être pendant ce temps monsieur " de Rieux reviendroit à des sentiments " plus raisonnables.

" Le premier moment de sa colère " passé, elle retrouva son indulgence or- " dinaire.—Votre neveu est encore un " enfant, dit-elle au baron de Rieux ; ne " le punissez pas en homme, respectez " sa réputation : ils sont si jeunes l'un " et l'autre, qu'on ne doit toucher à leur " avenir qu'en tremblant.—Je la vois " encore me frapper doucement sur " l'épaule, et dire à nos deux familles : " Cet avenir-là se composera, j'espère, " d'un bien grand nombre d'années.

" Cette grande affaire, qui décidoit de

" mon sort, avoit à peine attiré mon " attention ; je repris mes occupations " habituelles.

" Résolue de conserver mon indiffé- " rence, de la garantir de toute atteinte, " je me moquois sans cesse de l'amour, " et tenois à mon mariage comme à " l'heureux empêchement d'en contrac- " ter un autre.

" C'est à seize ans que je prétendis " arranger le reste de ma vie. Je me pro- " posois de la consacrer à soigner mon ex- " cellente grand'mère, à faire de bonnes " actions, mais à craindre tout senti- " ment ; enfin de conserver ma liberté, " mon indépendance, voulant m'intéres- " ser à tout et ne m'attacher à rien.

" Depuis l'éloignement de monsieur " de Rieux, ma grand'mère paroissoit " plus sérieuse ; elle parloit de votre " père avec moins d'amertume. Vous

" aviez commencé vos voyages : elle
" s'informoit avec soin de votre conduite
" dans les différents pays que vous par-
" couriez. On ne parloit de vous qu'a-
" vec les plus grands éloges ; elle aimoit
" à les entendre, et toujours ils ajou-
" toient à sa mélancolie.

" A votre retour je lui vis une agita-
" tion extraordinaire. Vous parûtes dans
" le monde : un de nos parents vint le
" soir nous parler de l'intérêt que vous
" aviez généralement inspiré. Il n'oublia
" rien : cet air de douceur, de bienveil-
" lance, qui frappe au premier abord ;
" le tendre respect que vous portiez à
" votre père, il faisoit tout valoir. Que
" sa conversation me parut fatigante !
" il me sembloit que c'étoit m'offenser
" que de vous louer.

" En s'en allant, il demanda à la ma-
" réchale la permissiou de lui amener

" votre père le lendemain. Elle y consen-
" tit avec joie ; et aussitôt je formai la
" résolution de ne pas me trouver chez
" elle. Je fuyois votre présence. Je ne
" sais pourquoi il m'étoit entré dans l'es-
" prit que votre père devoit vous avoir
" prévenu contre moi. Pour la première
" fois, l'abandon de monsieur de Rieux
" m'humilioit. Ne paroissoit-il pas jus-
" tifier votre refus, votre prévention ?
" Pour la première fois aussi j'avois de
" l'humeur contre ma grand'mère. En
" consentant à vous recevoir, je trouvois
" qu'elle manquoit à sa dignité, blessoit
" la mienne ; enfin, j'étois mille fois plus
" fâchée contre vous que je ne l'avois été
" contre monsieur de Rieux.

" j'étois bien loin de m'avouer que
" mon cœur devinoit peut-être que vous
" auriez pu le rendre heureux : on di-
" soit tant de bien de vous ! Le jour où

" vous vîntes chez ma grand'mère, je " m'en allai dès le matin voir une de " mes amies à la campagne : je ne la " quittai que fort tard, pour ne pas vous " trouver chez madame d'Estouteville.

" En revenant, j'étois déjà fâchée du " bien que j'allois entendre dire de vous; " car aujourd'hui je m'aperçois que ja- " mais je n'ai pensé qu'on pût en dire " du mal.

" Je trouvai ma grand'mère à son " whist, et tout le monde occupé d'une " nouvelle politique assez importante. " Votre nom ne fut pas prononcé : mon " agitation se calma peu à peu ; mais en " même-temps la curiosité me gagnoit. " Vers la fin du souper, quelqu'un s'a- " visa cependant de vous nommer. Mon " oreille attentive recueilloit avec sur- " prise les éloges qu'on vous donnoit. " Vous aviez réuni le suffrage des per-

" sonnes les plus difficiles, les plus sé-
" vères ; tout le monde étoit enchanté
" de vous. Cet engouement, ces aveugle-
" ment me paroissoit une folie dont je
" ne me consolois qu'en me disant : *Je*
" *le verrai !* Il sera bien parfait si je ne
" lui découvre pas un défaut, tout au
" moins un ridicule ; et si le malheur
" veut qu'il n'ait ni ridicule ni défaut,
" il ne manquera pas d'avoir quelques
" vertus bien exagérées, bien insocia-
" bles. Enfin, je vous attendois avec au-
" tant d'impatience que j'avois mis
" d'empressement à vous fuir.

" Quinze jours se passèrent sans que
" vous daignassiez seulement vous faire
" écrire chez madame d'Estouteville.
" C'étoit clair, vous n'étiez pas poli ;
" j'aurois dû le deviner.

" J'allai à la fête donnée par l'ambas-
" sadeur d'Espagne ; je pensois qu'il étoit

" impossible que vous n'y fussiez pas.
" Je me rappelle qu'en m'habillant, j'é-
" prouvois un sentiment de gaieté qui
" tenoit presque du dépit. Ma grand'-
" mère fut frappée du soin que j'avois
" mis à ma parure, me répéta plusieurs
" fois qu'elle me trouvoit bien mise ; et
" j'avois peine à ne pas lui avouer com-
" bien ses éloges me faisoient de plaisir.

" Dès que vous parûtes, mon cœur
" vous devina. Je vous sus gré du res-
" pect avec lequel vous allâtes saluer
" madame d'Estouteville. Vos manières
" pleines d'égards, de dignité, étoient
" si différentes de celles des autres jeunes
" gens, que je ne pus m'empêcher de
" me dire : s'il est poli, c'est donc moi
" qu'il fuyoit.

" On me pria de danser : vous vous
" approchâtes ; vous suivîtes tous mes
" pas : je le voyois, et me troublois.

" Après le menuet, vous vîntes auprès de moi. Que je fus aise lorsque " je jugeai que votre père, non seulement ne vous avoit point parlé du " projet de nous unir, mais vous avoit " laissé ignorer jusqu'à mon existence. " Pour la première fois la coquetterie entra dans mon ame. Je serai " si aimable, me disois-je, si aimable " pour lui, qu'il me regrettera toute sa " vie.

" Vous rappelez-vous que j'allai walser avec le comte de Tavannes, qui " est, après vous, le jeune homme le " plus distingué de la cour? Il avoit cru " être amoureux de moi, et le seroit " peut-être devenu, si je ne lui avois " peint mon indifférence de manière à " lui persuader qu'il étoit impossible de " la vaincre. Sa conduite avoit été si " franche, si aimable, tellement dénuée

" de prétention et d'humeur, que la " maréchale l'ayant admis dans sa so- " ciété, il avoit conservé avec moi la " familiarité d'un frère ou d'un vieil " ami.

" Je ne sais si l'amour le mieux guéri, " le moins encouragé, est encore sus- " ceptible de jalousie ; mais il découvrit " avant moi ce qui se passoit dans mon " ame. En walsant, comme nous pas- " sions devant vous, je vous regardai " un seul moment, et il me dit : *Voilà* " *celui qui nous vengera tous.* Je me " fâchai : mon humeur, au lieu de le dé- " tromper, le persuada.—Si vous aviez " ri de ma prédiction, me dit-il, je me " serois bien gardé d'y ajouter foi ; mais " .....Il s'arrêta. Cette fantaisie de M. " de Tavannes me piquoit réellement. " — Jamais, jamais, lui répondis-je " avec colère ; c'est le seul homme que

" je doive haïr.—Ah ! s'écria-t-il en
" riant, n'en parlons plus ; c'est terrible !
" le seul qu'on doive haïr ! Véritable-
" ment ce jeune homme-là est bien mal-
" heureux. — Il me ramena à ma place,
" et s'éloigna.—S'il fût resté près de
" nous, j'aurois sûrement évité de vous
" parler : mais il ne me voyoit plus ;
" personne ne me soupçonnoit la foi-
" blesse de désirer vous plaire. Mon
" amour-propre se complaisoit dans
" le beau projet de chercher à me
" faire aimer de vous, et dans la réso-
" lution de vous rendre bien malheu-
" reux.

" Nous causâmes long-temps ; aucune
" de vos qualités ne m'échappa, toutes
" me donnoient de l'humeur. Vous par-
" lâtes de votre père avec un attache-
" ment extrême. Je crus que c'étoit pour
" me choquer ; enfin vous bouleversiez

" mon ame, et cependant je ne vous ai-
" mois pas encore.

" Vous m'occupiez tellement que je
" ne m'apercevois pas que le comte de
" Tavannes nous observoit. Il passa près
" de moi en disant avec l'air du doute :
" —*Jamais ?* D'après ce qui venoit de
" se passer entre nous, ce mot, de lui
" à moi, signifioit : *Vous n'aimerez ja-*
" *mais ?— Moins que jamais,* repris-je
" avec une véritable humeur contre
" moi, contre vous, et bien plus contre
" monsieur de Tavannes, qui venoit hors
" de propos se mêler aux secrets de mon
" cœur.

" J'étois d'autant plus irritée, que
" j'aperçus dans vos regards un extrême
" étonnement de l'intimité qui paroissoit
" exister entre monsieur de Tavannes
" et moi. Assurément mon projet étoit
" bien de vous persuader mon indiffé-

" rence pour vous, mais j'aurois été dé-
" solée que vous pussiez me croire du
" penchant pour un autre.

" Vous restâtes près de moi pendant
" tout le bal, et j'en ressentis une joie
" involontaire ; depuis votre retour à
" Paris c'étoit le premier moment doux
" et calme que j'avois éprouvé.

" Ne croyez pas qu'un amour-propre
" offensé ait eu le pouvoir d'exciter la
" préférence que vous m'inspiriez. Ma-
" dame d'Estouteville, sans penser à ma
" jeunesse, parloit si souvent de vous, et
" toujours avec tant d'éloges ! Elle me
" laissoit trop voir que vous seul auriez
" pu me rendre heureuse.

" Les jours suivants, vous revîntes
" chez madame d'Estouteville. Vous
" l'aviez négligée avant de me connoître;
" dès que vous m'eûtes aperçue, vous ne
" la quittâtes plus ; mon cœur vous en

" tint compte. Chaque jour je me disois
" avec une joie vive, avec la plus douce
" confiance : *Il m'aimera !* Insensée !
" toute entière à ce désir de me faire ai-
" mer de vous, sur-tout de me faire re-
" gretter, je ne m'apercevois pas que
" déjà vous occupiez toute mon ame.

" Ma grand'mère nous observoit. Je
" voyois bien qu'elle désiroit qu'un
" même sentiment pût nous attacher ;
" qu'elle n'aspiroit qu'à reprendre l'es-
" poir de nous unir. Pour moi, sans rien
" prévoir, je laissois les jours et les
" mois s'écouler. Combien ce temps a
" eu de charme ! que j'étois follement
" heureuse !

" Ce jour où monsieur de Tavannes
" vous inspira une si forte jalousie, pen-
" dant que vous m'accusiez, je ne faisois
" que me défendre du sentiment secret
" qu'il nous croyoit l'un pour l'autre.

" Il me faisoit remarquer votre agi-
" tation, rioit de l'inquiétude visible
" que vous éprouviez, prétendoit que
" je devois le remercier de votre co-
" lère, de votre humeur; il avoit bien
" raison.

" Vous fûtes au moment d'attirer sur
" moi tous les regards; je le craignis,
" mais oserois-je le dire, sans avoir la
" force de m'en fâcher. Il falloit que
" l'aimable, l'honnête Eugène aimât
" passionnément pour ne pas sentir tant
" d'imprudence.

" Vous jouâtes; prêt à vous oublier,
" je fus effrayée d'avoir eu le droit de
" vous rendre coupable. Ah! Eugène!
" qu'un tel empire ne m'appartienne
" plus, et ne soit jamais accordé à au-
" cune autre. Cependant, combien alors
" votre repos, votre bonheur, furent
" assurés! Seule dans un coin du salon,

" je ne vous regardois pas, mais vous " étiez dans mon cœur. Que de pro- " messes secrètes de ne jamais vous cau- " ser une peine !

" Sûre de notre mutuelle affection, " je me disois souvent que mon cœur et " ma main pourroient se donner si je " consentois à demander ma liberté. Les " espérances attachées aux mariages heu- " reux me troubloient ; ce rêve de l'exis- " tence entière consacrée à se plaire, à " s'aimer, m'entraînoit malgré moi. Ce- " pendant, effrayée par le sentiment in- " juste de votre père, les pensées du " bonheur me causent de la tristesse.

" Le motif qui a éloigné nos parents " me semble un secret impénétrable ; " comment détruire ce qu'on ne connoît " pas ? Quoique ces préventions ne " m'aient pas pour objet, puisqu'ils ont " cessé de se voir il y a vingt ans, ne

" nous exposons point à ce que votre
" père refuse une seconde fois de con-
" sentir à notre union. Bornons-nous
" à une amitié comme on n'en con-
" nut jamais ; à une amitié dont mon
" cœur s'est fait une image enchante-
" resse.

" Votre père arrive demain : peut-être
" voudra-t-il vous éloigner de nous ;
" c'est cette crainte qui m'a jetée dans
" tous les aveux que je viens de vous
" faire. J'ai passé la nuit à vous écrire.
" D'abord, je ne comptois vous peindre
" qu'à demi les agitations de mon ame,
" mais ma sincérité m'a entraînée : n'im-
" porte, je n'effacerai rien. Vous saurez
" comme moi-même mes sentiments,
" mes pensées, mes résolutions. Pro-
" mettez-moi que, malgré le retour de
" votre père, vous nous donnerez une
" heure de chaque jour. Je ne demande

" que des heures pour l'affection de
" toute ma vie."

ATHÉNAÏS.

J'ai volé chez madame de Rieux ; pour la première fois j'ai osé monter dans son appartement sans y être autorisé, ni par son aveu, ni par aucune permission de la maréchale. Athénaïs étoit libre, elle m'aimoit, je l'adorois ; qui pourroit s'opposer à notre union ? Elle m'a reçu avec le plus touchant embarras. " Je suis " depuis ce matin à me reprocher ma " franchise, m'a-t-elle dit en rougissant." J'ai essayé de lui peindre le ravissement que sa lettre m'avoit fait éprouver. Son regard avoit une douceur, une innocence enchanteresse. Hier le mot d'amitié m'auroit paru si doux ! aujourd'hui j'en désirois un plus tendre. — " Non, non, " m'a-t-elle dit, une passion nous donne-

" roit toutes ses peines, toutes ses injus-
" tices; je n'éprouve que bienveillance
" et bonheur." Comme elle, je jouis-
sois d'une félicité qui avoit quelque chose
de céleste. — " Parlons de votre père,
" a-t-elle ajouté, je crains d'autant plus
" ses préventions, que j'en ignore le
" motif. Promettez-moi que vous vien-
" drez ici comme avant son retour."
" —" Je m'y suis engagé."—" Ce n'est
" pas assez : dites, après moi, que vous
" viendrez *comme pendant son ab-*
" *sence*." — " *Comme pendant son ab-*
" *sence*, ai-je répété après elle, de
" toute mon ame. — " *Tous les jours*."
" —" *Tous les jours*, ai-je repris, trans-
" porté de joie." — " Et moi, je m'en-
" gage à ne jamais prononcer un mot
" qui puisse l'affliger, à être votre amie,
" votre meilleure amie." J'ai osé dou-
ter que cette amitié si tendre pût suf-

fire à notre bonheur ; je lui ai rappelé qu'il ne tenoit qu'à elle d'être libre.— " Je crains que votre père ne consente " pas à notre mariage. Il a fait le mal- " heur de ma vie, peut-être le voudroit- " il encore. N'importe, je ne serai oc- " cupée que du bonheur de la sienne ; " enfin, je veux que si la mort ou un " malheur nous sépare, vous cherchiez " dans votre pensée s'il est un seul mo- " ment où je n'aie pas été votre plus " parfaite amie." Le sentiment que j'é- prouvois étoit si vif, que je me suis écrié: " Laissez-moi vous fuir, ou espérer que " vous répondrez à mon affection."— " Ecoutez-moi, Eugène ; je m'abuse " peut-être, mais je me suis fait de notre " amitié une image toute divine. Je veux " vous amener à mes sentiments, au " moins le tenter. Abandonnez-moi " votre ame seulement un mois." Je la

regardois, et ne concevois pas comment il seroit possible de résister à ses volontés, comment il me seroit possible de m'y soumettre. Elle a repris avec une inquiétude si tendre : " Seulement un mois ! " Aujourd'hui, si l'on vous forçoit à ne " plus me voir, y consentiriez-vous sans " peine ?—Oh ! non ! Mais aujourd'hui " je puis encore m'éloigner, et dans un " mois..." Elle ne m'a pas laissé achever. —" Alors il sera temps de vous dire : *Je " veux qu'Athénaïs me regrette tou-" jours ; je veux qu'Athénaïs soit mal-" heureuse !...*"—Athénaïs malheureuse! oser croire en avoir le droit, n'est-ce pas le bonheur suprême ? L'empêcher, n'est-il pas mon premier devoir ?..... Je sentois bien que je risquois tout mon repos à venir. Mais j'ai pris tous les engagements qu'elle m'a dictés. Une idée nouvelle étoit suivie d'une pro-

messe nouvelle ; elle paroissoit enchantée. Ses yeux remercioient le ciel et moi-même !...

Ah ! celui qui n'a pas cru pouvoir préférer la tranquillité de son amie à son propre bonheur ; celui qui ne l'a " pas cru, au moins un jour, n'a jamais aimé.

FIN DU TOME PREMIER.

De l'Imprimerie de R. Juigné, 17, Margaret-Street, Cavendish-Square.

EUGÈNE

DE ROTHELIN.

EUGÈNE

DE ROTHELIN.

PAR L'AUTEUR

D'ADÈLE DE SÉNANGE.

TOME SECOND.

A LONDRES,

De l'Imprimerie de P. Da Ponte, 15, Poland-street, Oxford-street.

Pour B. Dulau, & Co. Soho Square; et
L. Deconchy, New Bond Street.

1808.

EUGÈNE
DE ROTHELIN.

CHAPITRE PREMIER.

Mon père vient d'arriver. Lorsque son courrier l'a annoncé, mon cœur a battu de joie. J'en demande pardon à l'amour; mais dans ce premier instant j'ai tout oublié : il n'y avait pour moi que mon père.

C'est moi qui ai ouvert la portière de sa voiture; je l'ai reçu dans mes bras. Je ne pouvois parler, lui exprimer com-

bien j'étois aise de le revoir. Dans l'excès de ma satisfaction, toutes mes inquiétudes étoient dissipées.

Il étoit content ; nous avons été heureux aussi long-temps que, nous livrant à nos impressions, nous n'avons pu dire une seule phrase suivie : mais après avoir épuisé tous les détails sur son voyage, sur sa santé, sur la mienne, sur le succès de sa négociation, que d'anxiétés lorsqu'il m'a demandé ce que j'avois fait pendant son absence ? —" Mon père, demain nous parlerons " d'objets indifférents ; aujourd'hui lais- " sez-moi ne m'occuper que de vous." —" Si ce sont réellement des objets in- " différents, je veux bien attendre jus- " qu'à demain pour connoître vos liai- " sons, vos goûts ; mais....." Je me suis empressé de l'interrompre.—"Mon

" père, grace pour ce seul jour! Laissez-
" moi dans ce moment vous revoir,
" vous chérir, vous regarder sans mé-
" lange de peine."—"Mon fils, m'a-
" t-il dit tristement, ce n'est pas moi qui
" vous ai appris à tant espérer du len-
" demain. Il me semble que madame
" d'Estouteville a fait de vous un grand
" politique: elle s'y entendoit autre-
" fois."— " Mon père, il y a deux
" choses dont je vous prie d'être con-
" vaincu: c'est que jamais je n'accor-
" derai à personne le droit de me
" dire un mot que vous ne puissiez en-
" tendre; et que jamais madame d'Es-
" touteville ne s'en est permis un seul
" que je ne puisse vous répéter."

Il a pris mon bras, l'a serré forte-
ment, en me disant:— " Rappelez-
" vous, mon fils, que je la connoissois

" avant votre naissance.....Je vous la " ferai connoître un jour." Effrayé de cette résolution, qu'il me présentoit comme une menace, je me suis écrié : —" Mon père, je pense du bien de " tout le monde; ne désenchantez pas " mon ame." Il m'a regardé avec un sourire de pitié. Nous sommes devenus tristes, contraints. Immédiatement après souper, il m'a dit :—" J'ai affaire; il " est tard: je dois aller demain de " bonne heure à Versailles ; vous y " viendrez avec moi." Il m'a salué de la main, et je me suis retiré.

CHAPITRE II.

Ce matin mon père est parti pour Versailles. Il est resté trois heures dans le cabinet du ministre. Je l'attendois dans le salon, me promenant seul. J'ai eu le temps de comparer une si ennuyeuse matinée avec celles qui s'écoulaient si vite chez madame d'Estouteville près d'Athénaïs. Le reste du jour s'est passé en présentations, en visites de devoir; et nous ne sommes revenus qu'au milieu de la nuit.

Quelle agitation j'éprouvois dans cette voiture auprès de mon père! Il étoit calme, silencieux. Je n'avois garde de

dire un seul mot ; mais quel orage au dedans de moi ! C'est hier que j'ai promis à Athénaïs de ne jamais passer un jour sans la voir, et dès le lendemain je ne puis lui donner un seul moment. C'est la première promesse que mon cœur ait voulu prononcer, et je suis obligé d'y manquer aussitôt.

Après avoir accompagné mon père jusqu'à son appartement je suis ressorti pour aller chez madame de Rieux. Je me trouvois plus à mon aise en approchant de sa maison.

J'ai frappé à la porte. Je savois bien qu'il étoit trop tard pour la voir ; mais au moins le suisse diroit que j'étois venu. Effectivement il s'est levé pour ouvrir, et a paru bien surpris de me voir à une heure aussi indue. Son étonnement a rappelé ma raison : je lui ai

donné deux ou trois excuses, toutes invraisemblables, toutes fausses ; moi, qui prétendois à l'honneur de mourir sans m'être permis un mot qui ne fût pas exactement vrai. Je lui ai dit qu'en revenant de Versailles je m'étois endormi, et que j'ignorois qu'il fût si tard. —" Mais monsieur est à pied, m'a dit " cet homme."—" Ma voiture est à " deux pas."—" Mais, monsieur, il " pleut; voulez-vous que j'aille la cher- " cher?"—"Non: dites seulement à " madame d'Estouteville que je suis " venu pour la voir." J'ai tiré la porte à moi ; et, avant de m'en aller, j'ai jeté un dernier regard sur l'appartement de madame de Rieux. Je me sentois consolé ; j'avois satisfait en quelque sorte à ma promesse.

Je ne suis point insensé : je pourrois

passer un jour loin d'elle ; mais ne pas chercher à la voir, lorsque je m'y suis engagé, manquer à ma parole étoit impossible. Quelle journée elle a dû passer m'attendant à toutes les heures ! Que doit-elle espérer de l'avenir ?....

La pluie tomboit à verse ; je ne la sentois pas, et ne pouvois m'arracher de cette maison, lorsque ce maudit suisse a rouvert sa porte pour me dire spirituellement :—" Monsieur est en- " core là ? .... S'il est arrivé quelque " chose à monsieur, je ferai éveiller " madame la maréchale." — " Non, " mon cher."— " Dans une circons- " tance comme celle-là, madame ne le " trouvera pas mauvais."— " Hé ! " mon ami, il n'y a pas de circons- " tance ; seulement demain vous me " ferez écrire pour ces dames."

Je suis revenu plus tranquille : j'avois prouvé au moins combien ma promesse m'étoit chère. Je n'ai même pas été trop fâché que ce vieux suisse eût rouvert sa porte. La première fois je n'avois parlé que de madame d'Estouteville ; la seconde, je n'osois pas encore nommer madame de Rieux ; mais j'ai eu la présence d'esprit de me faire écrire *pour ces dames*. Que j'étois content d'avoir trouvé cette manière de faire parvenir mon nom à toutes deux !

Ah ! j'avais raison de craindre. Je suis déjà bien agité ; mais ne serai-je pas trop dédommagé, si je parviens à prouver à Athénaïs combien je l'aime ; si je réussis à rapprocher mon père de madame d'Estouteville ? Il croit avoir à s'en plaindre : j'espère qu'il se trompe. Quoi qu'il en soit dans le premier mo-

ment je ne disputerai pas avec lui. Qu'il s'accuse, ou lui pardonne ; qu'il ait été injuste, ou se croie trop indulgent ; je consens à ne rien approfondir. Je ne lui demande que d'éloigner toute impression pénible, et de me laisser le soin de leur bonheur à tous. Malgré les contrariétés que je prévois, mon cœur est satisfait. Athénaïs, mon père, vont me tourmenter un peu : j'aurai des chagrins ; mais je suis trop heureux.

CHAPITRE III.

A MON réveil, on m'a remis ce billet de la part de madame d'Estouteville.

"Quoique je m'attende un peu à toutes
" les inconséquences de votre jeunesse,
" je ne puis m'empêcher d'être inquiète,
" mon cher Eugène. On dit que vous
" êtes venu chez moi au milieu de la
" nuit. Si j'en veux croire mon suisse,
" vous devez vous battre. Moi, j'espère
" que ce n'est qu'une folie.

"Athénaïs a eu de l'humeur hier toute
" la journée. Ce matin, on a parlé de-
" vant elle de vos courses nocturnes;

" j'en ai été fâchée, car je craignois " qu'elle ne fût inquiète: point du tout, " elle a ri, et depuis ce moment elle " est extrêmement gaie..... Eugène! " Eugène! ce n'est qu'une folie, je " n'en doute pas; mais encore dites-la- " moi: que je vous plaigne, ou vous " gronde."

Avec quel empressement j'ai couru chez madame d'Estouteville! J'étois sûr que madame de Rieux étoit contente de ma fidélité à tenir la parole que je lui avois donnée. Aussi comme elle m'a reçu! Quelle satisfaction dans ses yeux! Oh! comment exprimer cette sorte d'enchantement qui suit le plaisir d'avoir fait quelque chose d'imprévu, d'extraordinaire, pour ce qu'on aime! Comme elle passoit et repassoit devant moi sans besoin, seulement pour me dire tout

bas, *bon Eugène!* mon cœur étoit enivré de joie.

Madame d'Estouteville m'a demandé ce qui m'avoit amené la veille à une heure aussi étrange. J'ai osé l'embrasser pour la première fois: la mère d'Athénaïs étoit devenue la mienne. Je la serrois dans mes bras; elle s'impatientoit, renouveloit ses questions; je ne savois que lui répondre: enfin je lui ai dit que je l'ignorois.—" Comment, vous l'i-" gnorez? et qui avez-vous demandé?" —" Ah! personne que vous."—" Per-" sonne que moi n'est pas poli!"—" Maman! ma bonne maman, lui di-" sois-je en imitant le ton doux et ca-" ressant d'Athénaïs ne grondez pas, " ne parlez même pas; je suis trop " heureux."—" Mais je ne suis point " votre maman; je ne suis point con-

" tente, et je veux vous parler."— " Une autre fois," a dit madame de " Rieux si tendrement, si doucement !" —" Non, mes enfants," a repris madame d'Estouteville, croyant que nous écouterions sa prudence. Mais cette expression, *mes enfants*, avoit retenti jusqu'au fond de nos cœurs. Nous la répétions avec une joie insensée. Je suis tombé à ses pieds : Athénaïs l'embrassoit pour la remercier, l'embrassoit encore pour l'empêcher de gronder, et madame d'Estouteville a fini par n'avoir pas le courage de troubler notre bonheur. Au milieu de tous nos transports, je me suis rappelé l'heure du dîner de mon père, et les ai quittées aussitôt sans m'arrêter une minute. Oh ! j'avois besoin aussi que mon père fût content.

Dans le courant du jour, je me suis prêté à toutes ses volontés avec empressement. Le soir il m'a proposé de faire des visites; j'y ai consenti avec plaisir: par-tout je portois la bienveillance, la satisfaction dont mon cœur étoit rempli. D'ailleurs j'avois un peu l'espoir de revoir madame de Rieux. Mon père ne manque à rien; et certes, dans nos devoirs de parenté, Madame d'Estouteville ne pouvoit pas être oubliée. Mais mon père est aussi un homme d'ordre, et naturellement il arrange ses courses pour que ses chevaux fassent le moins de chemin possible. C'est donc à sa dernière visite qu'il a donné l'ordre d'aller chez madame d'Estouteville.

Quel battement de cœur en arrivant près de la maison de madame de

Rieux! En vérité je m'aime davantage: la vie m'est plus chère; j'ai une bien autre opinion de moi-même depuis que je suis aimé d'elle.

Lorsque nous sommes arrivés chez la maréchale, Athénaïs faisoit de la musique. Après les premiers compliments d'usage, mon père l'a priée de lui permettre de l'entendre. Je me suis rappelé le jour où elle m'avoit si sèchement refusé de chanter; je me suis approché de sa harpe.—" Accor-
" dez-moi aujourd'hui, lui ai-je dit
" tout bas, de choisir l'air que vous
" préférez."—" Je le veux bien, a-t-
" elle répondu de manière à n'être
" entendue que de moi, si auparavant
" vous prononcez encore le mot d'a-
" mitié."—" Disons *affection*, chacun
" de nous entendra ce qu'il voudra."

—" Non, amitié rassure mon ame."
—" Eh bien! amitié." Aussitôt elle a fait quelques accords et a chanté :

De plaire un jour, sans aimer, j'eus l'envie;
Je ne voulois qu'un simple amusement:
L'amusement devint un sentiment;
Ce sentiment le bonheur de ma vie. *

Moi, faire le bonheur de sa vie! que j'étois ému! J'osois à peine respirer ; il me sembloit que je laisserois voir toute ma joie, si je ne parvenois pas à contraindre toutes mes impressions.

Madame d'Estouteville a aperçu le trouble qui nous agitoit, et peut-être pour nous avertir de le dissimuler, elle a dit à Athénaïs : "Ce couplet est d'au-" tant plus joli que vous pourrez chan-" ter alternativement *bonheur* ou *mal-*

* Vers de madame la marquise de Boufflers.

" *heur de ma vie ;* la mesure du vers " s'y trouvera également." — " Ah ! " pour cela, a répondu madame de " Rieux, c'est comme la vie elle- " même ; malheur ou bonheur, la me- " sure des jours est égale aussi."

J'ai trouvé qu'elle avoit fort bien répondu, et l'ai approuvée de mes regards. J'étois très-satisfait. Pourquoi chercher à lui inspirer des craintes ? Elle a posé sa harpe avec un peu d'humeur, s'est mise à son ouvrage, et madame d'Estouteville a eu l'air assez mécontent.

Athénaïs avoit pris de l'humeur contre sa grand'mère ; je ne sais par quelle fatalité j'en ai pris aussitôt contre mon père. Il a parlé de la jeunesse, de son imprévoyance.—" Combien, disoit-il, " les jeunes gens, en écoutant leurs

" parents, éviteroient de fautes et de " chagrins!" Il étoit évident qu'il avoit aperçu la petite fâcherie de madame de Rieux, et se plaisoit à le lui faire sentir. Que de belles choses il nous a dites sur la modération, la circonspection, la raison! Pendant qu'il parloit, je ne pouvois m'empêcher de sourire à ce vain espoir d'une sagesse prématurée. Il répétoit que l'expérience des pères étoit perdue pour les enfants; et je trouvois, moi, qu'elle étoit également perdue pour les pères. Aussi ai-je dit à madame d'Estouteville:—" Mon excellent père désire " que ma barbe pousse blanche." Il m'a regardé avec assez d'indulgence, et n'a pas eu l'air de trouver que j'eusse grand tort. Athénaïs, à son tour, m'a témoigné, par un petit signe,

combien elle étoit satisfaite que je n'eusse rien laissé à dire à mon père.

Que nous sommes heureux ! pas un sentiment qui ne soit partagé ; pas un mot qui ne soit entendu ; pas un regard, pas un mouvement qui nous échape. Que nous sommes heureux !

CHAPITRE IV.

J'AI osé dire que j'étois heureux..... Ah ! que ma situation est changée ! Il y a déjà long-temps que je n'ai écrit. Je crains d'envisager l'incertitude de mes espérances ; car si j'en conserve, c'est parce que je m'attache à tout ce qui peut m'aveugler.

Accablé de véritables chagrins, je suis encore environné de mille petites contrariétés. Mon père voudroit toujours disposer de mon temps, ou du moins en connoître l'emploi. Nous ne sommes plus ensemble comme nous étions avant son départ. Ces trois mois,

où j'ai joui d'une liberté entière, m'ont peut-être trop dégagé de l'assujettissement de l'enfance, des entraves de la jeunesse.

Nous avons chacun du chemin à faire pour nous rapprocher ; lui, pour se persuader que j'ai acquis le droit d'avoir une volonté, arranger ma vie d'après l'honneur, mais suivant mes goûts ; moi, pour me rappeler qu'il y a si peu de temps que mon père disposoit encore de tout mon être. Vraisemblablement cette déférence se seroit prolongée, sans même se faire sentir, s'il fût resté près de moi ; mais son absence a tout changé.

Si du moins je le retrouvois dans un lieu inconnu avec une société nouvelle, nous pourrions nous refaire une vie commune ; mais il revient et me trouve avec des liaisons établies, un sentiment

qui l'inquiète ; et ce sentiment s'est emparé de toute mon âme. Si j'ai l'air gai, il craint que je ne sois séduit par un bonheur qu'il n'approuve pas ; si je lui parois triste, il s'afflige, et ses yeux semblent m'accuser d'ingratitude.

Plus d'harmonie entre nous : cependant au milieu de tant d'intérêts contraires, de sentiments opposés, je tâcherai de rester le même. Mon père n'aura jamais un seul reproche à me faire. Madame d'Estouteville trouvera en moi un ami attentif, jusqu'au jour où je pourrai lui présenter un fils respectueux ; et mon amie, ma bien aimée Athénaïs, occupera sans cesse mes pensées, remplira mon cœur, partagera mes chagrins.

Mon père met tout son esprit à m'éloigner de madame d'Estouteville ; moi, j'emploie tout le mien à me rapprocher

de madame de Rieux; voilà notre constante occupation.

Chez lui, à la campagne, dans ma première jeunesse, il m'accordoit beaucoup plus de liberté qu'il ne voudroit m'en laisser aujourd'hui; cela me paroît un peu injuste: mais c'est mon père; et ma volonté la plus absolue, mon serment de toutes les heures, est de le rendre heureux.

Quelquefois j'admire les motifs qu'il invente pour me retenir près de lui. J'aperçois trop qu'il croit avoir gagné le temps que je ne donne pas à madame de Rieux. — Un jour il prend toute ma matinée pour me soumettre l'arrangement de sa fortune, lui, *trop certain* pour jamais consulter.—Une autre fois, ce sont ses opinions politiques dont il m'entretient;

dans d'autres instants, ses principes qu'il me déclare.—Je l'écoute avec respect, attachement, reconnoissance; mais à part, moi, je réponds à toutes ses conversations: " Mon père, je la " verrai une heure, et vous consacre- " rai ma vie."

Cependant je commence à m'apercevoir qu'on peut vivre parmi les indifférents avec des sentiments opposés, mais que dans les relations intimes ils reviennent trop souvent. Mon père ne me parle plus sans projet; je le vois venir, le devine, et pourrois presque lui répondre avant qu'il m'ait rien dit.

D'abord, jamais il ne manque de me faire sentir indirectement tout ce qui dans la société a quelque rapport à l'état de mon ame. Je ne vais plus au spectacle que je ne rencontre ses yeux, lors-

qu'il y a un mot applicable à notre situation. Il parle peu, mais notre vie est remplie de *sous-entendus* trop faciles à comprendre. Enfin je suis tourmenté, malheureux, et depuis trois semaines je ne saurois écrire. D'ailleurs pourquoi écrirois-je? pour me plaindre de mon père? mon cœur lui rend plus de justice. Je sais qu'il ne veut que mon bonheur: il est vrai qu'il l'arrange mal; n'importe, je tâcherai de ne pas me tromper sur le sien.

Qu'aurois-je à dire sur madame de Rieux? Le plus souvent content, satisfait, enivré de joie, je suis près d'elle gai jusqu'à la folie; d'autres fois elle se fâche, m'afflige; mais son humeur, ses reproches ne portent jamais que sur le peu de temps que je passe avec elle: aussi, lors même qu'elle me tour-

mente, je lui sais gré du sentiment qui l'aigrit.

Ne lui arrive-t-il pas quelquefois de prétendre douter de mon affection, de m'assurer qu'elle veut m'oublier? Ce qui me console, c'est qu'au milieu de nos plus grands débats, s'il arrive un tiers qui nous empêche de nous raccommoder, au moins nous trouvons bien le moyen de ne pas nous séparer, sans savoir quand nous nous reverrons.

L'autre soir, au milieu d'une de mes plus grandes colères, elle m'a fait rire malgré moi.—Il vint du monde; elle ne pouvoit me parler, et d'ailleurs elle ne l'auroit peut-être pas voulu; car lors que nos regards se rencontroient, c'étoit à qui détourneroit plus tôt les yeux. Cependant, comme je m'en allois, tout à

coup elle se lève, prétend que la pendule va mal, et vite, vite, se met à tourner les aiguilles jusqu'à ce qu'elles arrivent à minuit, alors elle me demande: " Monsieur Eugène, qu'elle heure est-" il exactement ?"—Je le lui dis, sans pouvoir conserver ni sérieux, ni rancune ; elle se remit à tourner ses aiguilles, et, comme nous, la pauvre pendule revint où elle en étoit. Le lendemain je fus exact à midi.

CHAPITRE V.

Est-il possible que j'aie aussi des jours d'humeur, d'exigence? Hier au soir j'ai été tout-à-fait injuste, et combien Athénaïs a été bonne!

Mon père m'ayant retenu tout le jour, je n'ai pu lui échapper qu'à neuf heures. En arrivant chez madame de Rieux, il m'a été facile de voir qu'elle avoit pleuré; ses larmes m'ont bouleversé: que j'étois ému, tremblant, avant d'en savoir le motif!—" J'ai passé ma " journée à prendre pitié de moi-même, " m'a-t-elle dit. Eugène, ne demander

" qu'une heure et ne pas l'obtenir!" Je trouvai qu'elle avoit raison d'être mécontente; je me révoltai contre l'exigence de mon père : ma colère autorisa la sienne. Elle blâmoit son injustice, regrettoit son retour; l'amertume de ses reproches me rappela à mes devoirs. J'avois secoué ma chaîne, mais j'étois loin de vouloir la briser; je suppliai madame de Rieux de s'exprimer avec plus de bonté. Inquiet sur ces sentiments, je craignois pour les miens; et cette crainte rendoit à mon père toute sa puissance.

Madame de Rieux, appuyée sur une table, couvroit son visage de ses mains pour m'empêcher de voir ses larmes : je la conjurai de me regarder, elle ne le vouloit pas; alors je tâchai de lui faire comprendre toutes les anxiétés de mon

ame. Avec quelle tendresse je cherchois à revenir sur mes expressions, à les expliquer pour les adoucir! "Mon amie, "lui disois-je, lorsque, moi, je m'oublie "jusqu'à me plaindre de mon père, je "sais combien, au fond de mon cœur, "je le respecte, le chéris; mais vous, "si vous vous permettez un seul mot "contre lui, j'imaginerai qu'il n'ex-"prime qu'une partie de vos sentiments. "Qui sait si par degrés vous ne m'ac-"coutumeriez pas à entendre parler de "mon père avec légèreté? Enfin je me "croirois plus coupable de vous écouter "que de me plaindre, et vos pensées "même viendroient me troubler."— Elle ne me répondit pas: résolue à ne point me regarder, je ne voyois pas ses larmes, mais j'entendois sa douleur; elle me déchiroit. Je parvins à détacher ses

mains; elle détournoit la tête, fermoit les yeux pour ne pas me voir. Désolé, désespéré : — " Ma chère Athénaïs, " m'écriai-je, voulez-vous que je vous " redoute, que je ne vous cherche pas " dans mes peines ? ou que plus sûr de " mon amie que de moi-même, je trouve " en elle une conscience pour m'aver- " tir, un cœur pour me consoler ?" — " Ah ! s'écria-t-elle, j'ai eu tort. Oui, " vous m'aimerez toujours, car je res- " pecterai toujours votre père ; mais à " qui demanderai-je la promesse de " n'être pas trop malheureuse ?" — Ce fut moi qui le lui jurai, moi qui aimerois mieux mourir que de l'affliger.

Je l'ai suppliée de permettre qu'on fît des démarches pour annuler son mariage; mais loin d'y consentir, c'est elle

qui les arrête. Monsieur de Rieux prétend accuser son oncle d'avoir forcé sa volonté: madame d'Estouteville répète sans cesse qu'alors il seroit facile de rompre cette union; madame de Rieux seule veut la conserver.—" Eugène, " me disoit-elle, jusqu'à ce que votre " père me connoisse assez pour revenir " de ses préventions, laissons subsister " l'ombre du lien qui m'engage. Tant " qu'il me croit mariée, si vos senti- " ments l'inquiètent, il n'en craint pas " la durée. Cette situation incertaine est " comme un transparent qui lui affoiblit " notre amour et nous cache peut-être " une partie de sa haine: mais s'il me " savoit libre, et qu'il vous refusât son " consentement, j'en mourrois de dou- " leur."—Je voulus insister; elle me conjura de la croire, d'attendre quelque

temps." — " J'ai bien observé votre " père quand il regarde la maréchale; " ses yeux ont encore l'expression de la " colère. Il est tranquille, parce qu'il " se persuade qu'il vous éloignera de " nous; moi, je suis heureuse, parce " que j'espère parvenir à lui inspirer " plus de bienveillance: attendons... " notre affection est inaltérable, et notre " cœur assez pur pour être rempli de " résignation et d'espérance." — Je me soumis à ses désirs, j'acquiessai à ce délai: la pensée que peut-être la douceur d'Athénaïs ramènera mon père put seule me le faire supporter. Cependant je me promis de déclarer hautement mon estime pour madame d'Estouteville, mon attachement pour madame de Rieux.

Demain je dois le laisser seul et aller

dîner avec elles. Ce premier pas m'inquiète; mais il faut bien que mon père connoisse mes sentiments et prévoie mes résolutions.

CHAPITRE VI.

Je passai hier la matinée, avec mon père, cependant sans oser lui parler de l'engagement que j'avois contracté; non que je ne fusse décidé à le remplir, mais parce que je craignois de le fâcher. Quand j'allai m'habiller, je n'avois encore rien dit. En descendant pour prendre congé de mon père, son valet de chambre m'apprit qu'il étoit avec du monde. Je le chargeai de l'avertir que je dînois dehors, et partis tout joyeux de m'être ainsi émancipé. Plusieurs fois j'avois observé que pour ces petites sujétions de la vie, le premier jour où l'on y manque est le seul qui soit orageux.

Madame d'Estouteville me reçut à merveille; Athénaïs étoit dans une satisfaction qu'elle pouvoit à peine contenir. Quand elle est heureuse, personne ne sait comme elle vous donner le sentiment que vous contribuez à son bonheur. Qu'elle étoit jolie! Il y avoit beaucoup de monde. Au milieu de ce grand cercle, où je gardois la réserve qui convient à mon âge, je remarquai tous les soins qu'elle avoit pris pour ajouter au plaisir de nous voir. Rien n'avoit été oublié; mais aussi rien ne m'échappa.

Elle avoit une petite robe rose que je m'étois avisé de louer un jour où comme de vrais enfants, nous nous étions brouillés et raccommodés sans savoir pourquoi. Elle tenoit ses gants pour me faire voir une bague que je portois la première fois que je l'ai vue, et

que depuis elle m'a demandée, uniquement parce qu'elle pensoit que j'y attachois du prix. Dans différentes occasions je lui ai donné deux ou trois colliers de perles, quelques chaînes, rapportés de mes voyages; elle les avoit tous réunis à son cou. Cette bizarre parure avoit surpris madame d'Estouteville, et fait rire tout ce qui étoit présent. Madame de Rieux en rioit aussi, mais prétendoit vouloir amener une mode nouvelle.

Que de douces émotions imperçues par ce cercle imposant! La première fois que nos yeux se rencontrèrent, elle toucha sa robe, regarda sa bague, puis passa ses doigts à travers ses colliers. Je devinois ses pensées, et me disois: l'amour seul donne du prix à ces circonstances fugitives et légères; il les

grave à notre insçu dans le souvenir ; et elles y restent inconnues, oubliées, jusqu'à l'instant où le cœur se les rappelle pour devenir encore des preuves d'amour.

A dîner, j'eus quelque mérite à me rappeler qu'il convenoit à ma jeunesse d'aller prendre la plus mauvaise place : et, à mon grand regret, je fus bien loin d'Athénaïs ; mais, avec un sérieux inaltérable, je lui faisois passer, comme si elle l'avoit demandé, tout ce qu'elle préféroit. J'ajoutois, au plaisir de la prévenir, celui de la saluer avec un profond respect, et d'en être remercié par un doux regard.

Amour ! amour ! je te remercie pour tout le bonheur dont mon cœur apprend à jouir. Mes projets étoient

remplis de souvenirs, mes souvenirs brillants d'espérances.

Tous les jours, après dîner, madame de Rieux se met à travailler sur un métier si grand qu'elle est obligée de se tenir un peu à l'écart. Avant le retour de mon père, dès que madame d'Estouteville étoit à son whist, j'approchois peu à peu de ce bienheureux métier, et m'asseyois près de madame de Rieux. Nous finissions par être si parfaitement à nous-mêmes, si isolés au milieu du monde, que ces moments avoient un charme inexprimable. Hier j'avois repris ma place accoutumée: j'étois charmé du bonheur de la voir, de me dire que j'en étois aimé, que je lui consacrerois ma vie. Heureux lorsqu'elle m'écoutoit; heureux lorsqu'elle évi-

toit mes regards, je l'aimois de respecter les convenances, je l'adorois de les oublier pour moi.

Tout à coup les portes s'ouvrent, et on annonce mon père. Le premier objet qui dut le frapper fut madame de Rieux, entourée de lumières pour mieux voir son ouvrage ; mais aussi par-là mieux éclairée, et moi assis près d'elle. Nul autre ne pouvoit s'en être approché, car il n'y avoit à côté de son métier que le fauteuil que j'occupois.

Dès que mon père parut, je fis l'étourderie d'aller au-devant de lui, comme s'il m'étoit permis de faire les honneurs de cette maison ; puis, au lieu de retourner auprès de madame de Rieux, j'allai me placer devant la cheminée. Madame d'Estouteville en parut offensée ; Athénaïs me le reprocha par un regard.

Mon père s'assit : il étoit extrêmement sérieux. Après deux ou trois phrases insignifiantes, il dit à madame d'Estouteville qu'il comptoit partir pour ses terres à la fin de la semaine, et y passer six mois. Il ne m'en avoit pas encore parlé. Je trouvai quelque chose de cruel à m'annoncer ce départ devant du monde, sans m'avertir, sans me donner le temps d'y préparer Athénaïs.... Ah ! si mon père s'étoit seulement donné le temps de la connoître, de l'apprécier, je suis convaincu qu'il l'auroit aimée, et lui auroit confié mon bonheur sans inquiétude.

Cette nouvelle fut un coup de foudre pour Athénaïs comme pour moi. Sa contenance changea : trop émue, trop agitée, ne pouvant se contraindre, elle laissa son ouvrage pour quitter la chambre. Comme elle la traversoit, je

m'approchai d'elle, lui ouvris la porte, et n'eus que le temps de lui dire tout bas— " Si vous vouliez, nous nous ver- " rions tous les jours." Dès qu'elle fut sortie, j'allai me cacher derrière le cercle. Là, je ne voyois plus, ne sentois plus ; je ne puis dire ce que j'éprouvois. Six mois sans se revoir! impossible! Laisser mon père partir seul! l'abandonner dans cette terre où il m'a élevé! lui paroître ingrat! Il vaudroit mieux mourir.

Cependant il n'y avoit devant mes yeux, dans mon cœur, qu'Athénaïs pâle, traversant cette chambre en se traînant à peine. Aussi, au premier bruit, à la première personne qui vint, je m'échappai, et montai chez madame de Rieux.—" Ah! Eugène, me dit-elle, " les torts sont toujours punis. Un

" vain orgueil m'a fait désirer que votre " père me regrettât: j'ai voulu être ai- " mée de vous; et c'est moi qui aime! " moi, qui serai malheureuse." Avec quelle tendresse je la rassurai sur mes sentiments, mais en lui avouant que j'accompagnerois mon père!—" Cédez " au désir de madame d'Estouteville; " faites annuler votre mariage: alors " j'aurai le droit de demander à mon " père de vous recevoir comme sa fille, " comme ma femme; enfin, de mettre " au bonheur de vivre avec vous la con- " dition de le suivre dans ses terres." Elle s'y refusoit encore; mais ce n'étoit plus cette ferme résolution de la veille: la certitude d'être six mois séparés la laissoit sans force pour refuser le seul moyen de nous voir. Aussi, après avoir hésité quelques instants, elle me permit

d'engager la maréchale à commencer les démarches nécessaires pour lui rendre sa liberté. Cet aveu dissipa toutes mes craintes; et, forcés de prévoir quelques peines, au moins nous ne craignions plus de malheurs.

Madame d'Estouteville vint nous rejoindre. Elle me gronda d'avoir suivi sa petite-fille; elle la réprimanda de n'avoir pas été plus maîtresse d'elle-même. Je lui demandai d'approuver notre union: elle nous écoutoit comme des enfants qui se bercent d'espérances trompeuses.

Alors, à genoux aux pieds d'Athénaïs, et, avec la gravité, la solennité que j'aurois mise devant les autels, je lui dis:—" Il m'est impossible de dé-
" terminer l'instant où mon père con-
" sentira à notre mariage; mais j'ai

" le droit de vous jurer que jamais
" ni mon cœur, ni ma main, ni mon
" nom n'appartiendront à une autre
" femme, et que je suis à vous pour
" toujours. Sachez, dis-je à madame
" d'Estouteville, que lorsque j'appren-
" drai à mon père qu'Athénaïs a reçu
" ma promesse, mon serment, peut-
" être en sera-t-il affligé jusqu'à ce
" qu'il la connoisse davantage; mais
" lui-même ne supporteroit pas l'idée
" d'un fils parjure; il préfère mon hon-
" neur à ma vie."—" Ce n'est pas as-
" sez, répondit madame d'Estouteville;
" les rapports de naissance, les avan-
" tages de fortune ne suffisent pas. Il
" faut que ma petite-fille soit reçue de
" votre père, comme pouvant contri-
" buer à la gloire et au bonheur de sa
" maison."—Je me relevai sans lui ré-

pondre, pris Athénaïs dans mes bras, et devant sa mère je lui répétois encore *à vous pour toujours.*—Elle me demanda si je la verrois le lendemain. Dans cet instant où il étoit question de toute la durée de la vie, combien mon cœur lui sut gré d'attacher la même importance au plaisir de nous voir un moment! Je ne pouvois me séparer d'Athénaïs; elle étoit devenue la compagne de toutes mes heures, celle dont l'image se mêloit à toutes mes idées d'avenir, à toutes mes espérances de bonheur; et seul, en la quittant, je renouvelois le serment d'amour pour la vie.

CHAPITRE VII.

En revenant chez mon père j'éprouvois une tranquillité, une force d'ame qui m'étoit inconnue. Sûr de mon respect pour lui, de mon affection pour elle, je me croyois à l'abri de tout reproche, supérieur à toutes les injustices. Ils pouvoient m'affliger sans que je leur donnasse le droit de se plaindre. Décidé à me sacrifier à leur bonheur, je n'aurois pas permis à madame de Rieux de me demander un seul des instants que je devois consacrer à mon père ; et assurément je ne lui sacrifierois pas non plus mes sentiments pour elle.

Il se promena assez long-temps dans sa chambre sans me parler; enfin il me dit: " Quoique je n'aime point ma- " dame d'Estouteville, je crois devoir, " en honnête homme, vous avertir " qu'aujourd'hui votre humeur a com- " promis madame de Rieux."—" Je " n'ai pu me défendre d'un moment " de surprise, que votre bonté auroit " pu m'éviter."—" De mon temps les " surprises, la passion même, n'étoient " pas reçues comme excuses pour une " indiscrétion."—" Il me semble, mon " père, que vous auriez pu me pré- " parer à ce voyage."—" Ce n'est pas " vous que j'ai voulu y préparer; ce " sont les personnes chez lesquelles je " vous trouvois."

" Mon père, depuis quatre mois je " vois tous les jours madame de Rieux;

" il n'est pas une de ses actions que je
" ne connoisse et n'aie approuvée, pas
" un de ses sentiments qui ne me pro-
" mette du bonheur. Voici la lettre
" qu'elle m'a écrite la veille de votre
" arrivée; lisez-la, mais sachez que
" depuis, il n'est pas de jour où nous
" n'ayons renouvelé l'engagement de
" vous rendre heureux." — " Grand
" dieu! s'écria-t-il, madame de Rieux
" seroit-elle libre? Ah! si je ne l'avois
" pas su mariée, jamais vous n'auriez
" été chez madame d'Estouteville."—
" Mon père, Athénais n'est plus libre,
" elle a promis d'être à moi."—" Hé
" bien, moi je promets que jamais...."
—Je pris ses mains dans les miennes.
" Mon père, m'écriai-je, ne promettez
" rien, mon serment a précédé le vôtre;
" il est irrévocable."—" Imprudent!

" connoissez-vous les raisons invin-
" cibles qui m'éloignent de cette fa-
" mille?"—Vous n'avez pas voulu me
" les dire, lorsqu'elles pouvoient pré-
" venir mon cœur et l'empêcher de se
" donner.....Malgré cet éloignement,
" vous ne m'en avez pas moins con-
" duit chez madame d'Estouteville;
" j'y ai vu madame de Rieux, et pou-
" vois-je la voir sans l'aimer?.....Mon
" père, je me suis lié par tous les ser-
" ments qui engagent l'honneur; j'ai
" promis le bonheur d'Athénaïs, mais
" je vous confie le mien."—" Hé!
" que puis-je faire pour le vôtre, quand
" vous vous êtes engagé sans mon
" aveu?"—" Il est vrai, j'ai promis
" mon cœur et ma main, mais aussi
" j'ai juré d'attendre votre consente-
" ment."—" Tant que j'existerai je ne

" permettrai pas....."—Un cri affreux s'échappa de mon ame ; il effraya mon père, et, grace au ciel, suspendit l'arrêt qu'il alloit prononcer.—" Mon père, " n'attachez jamais l'époque d'un bon- " heur pour moi, au moment de vous " perdre. Usez de votre pouvoir, " abusez-en même, je n'en souhaiterai " pas moins la durée de votre exis- " tence ; mais vous pouvez me faire " haïr la vie."

Mon père paroissoit désespéré.— " Allez, mon fils, me dit-il, demain " vous connoîtrez, vous jugerez votre " père."—Je voulois rester, il me fit signe de m'éloigner, et je le quittai plus malheureux qu'il n'étoit lui-même.

Quelle nuit j'ai passée ! Ce matin, accablé de fatigue, je m'étois assoupi, un bruit de voiture m'a réveillé ; j'ai

sonné, et l'on m'a dit que mon père venoit de partir pour sa terre en me laissant la lettre suivante :

CHAPITRE VIII.

Lettre du comte de Rothelin à son fils.

" J'avois résolu, mon fils, de ne jamais vous parler de mes peines; mais je vois que même nos enfants interprètent défavorablement notre conduite, dès qu'elle sort des routes communes, et que le motif leur en est inconnu.

" Je veux bien aujourd'hui vous rendre compte des raisons qui m'ont déterminé, et ensuite je vous permets d'opter entre vos nouveaux amis et moi.

" J'ai été élevé par un père qui avoit

toute la sévérité des anciennes mœurs. Le respect qu'il nous inspiroit à tous étoit tel qu'un de ses regards suffisoit pour tout mouvoir ou tout suspendre dans sa maison. Sa volonté suprême, immuable, me paroissoit le droit naturel du chef de sa famille; la soumission de ma mère, l'état convenable d'une épouse.

" Mon père ayant éprouvé une injustice avoit quitté la cour encore jeune, et s'étoit retiré dans ses terres. Là, sans rien regretter, sans rien vouloir, sans jamais se plaindre, il avoit acquis l'importance et l'autorité dont jouissoient autrefois les seigneurs suzerains. Juste, loyal, généreux, vraiment noble, son château étoit le rendez-vous de toute la province. Il étoit l'appui du pauvre, le conseil du riche et son estime étoit

un bien nécessaire à tous les cœurs vertueux.

" Il m'avoit fait entrer dans l'état militaire à seize ans ; grièvement blessé dès ma première campagne, ma santé affoiblie me força de quitter le service; je me fixai près de lui. Ses vertus, ses préceptes me donnèrent cette austérité de caractère qui m'inspire pour la foiblesse presque autant de mépris que les autres hommes en ont pour les fautes.

" Je venois d'avoir vingt-cinq ans lorsque mon père mourut. Il me recommanda de me marier; mais de ne point épouser une femme dont je serois amoureux, parce qu'elle me subjugueroit, au moins pendant ce temps de passion, et qu'ensuite elle ne pourroit revenir sans débats à la déférence, qui n'est que l'ordre dans le mariage.

" Il me conseilla de ne point épouser une femme riche, parce que la fortune immense qu'il me laissoit ne m'en donnoit pas le besoin, et que peut-être les avantages qu'elle me devroit lui inspiroient de la reconnoissance.

" Il m'ordonna de la choisir dans ces familles dont le nom historique réveille de grands souvenirs;—car, me disoit-il, si ses parents n'ont point conservé les nobles vertus de leurs ancêtres, au moins par orgueil elle entretiendra ses enfants de leurs hauts faits d'armes, de leurs sentiments généreux; et la grandeur qui vient des belles actions élèvera leur jeune courage. Puissent-ils savoir dès le berceau que les vertus ordinaires ne sont pas le but, mais le commencement de leur carrière!—

" La succession de mon père me força

de venir à Paris. J'allai voir madame d'Estouteville. Sa maison étoit alors, comme elle l'est aujourd'hui, une sorte de tribunal où tout ce qui prétendoit à quelque distinction se croyoit obligé de comparoître. Je m'aperçus trop tard que tous les sentiments vrais et simples n'existoient plus chez madame d'Estouteville, et que tout ce qui est convention étoit devenu pour elle une seconde nature.

"Le maréchal d'Estouteville, presque aussi ambitieux que sa femme, avoit encore plus d'orgueil. Parlant à peine, saluant à demi, tenant tout à distance, on disoit de lui que sa lunette ne regardoit les hommes que par le côté qui éloigne: ses enfants, sa femme même ne l'ont jamais approché sans crainte. Malgré cet insupportable orgueil, monsieur

d'Estouteville étoit cependant fort considéré ; une réserve impénétrable le rendoit d'une société sûre. Sa taille, plus élevée que celle des hommes ordinaires, donnoit à son regard dédaigneux une sorte de naturel : il étoit comme obligé de n'apercevoir qu'au dessous de lui.

" Le fils aîné de monsieur d'Estouteville devoit hériter de toute sa fortune ; le second, déjà chevalier de Malte, avoit prononcé ses vœux et possédoit de riches commanderies : l'un et l'autre se trouvoient à leurs régiments lorsque j'arrivai à Paris.

" Mademoiselle d'Estouteville étoit chanoinesse. Son père prétendoit la faire nommer abbesse de Remiremont ; non qu'il désirât sacrifier sa fille, non qu'il n'eût pu choisir pour elle entre les partis

les plus considérables; mais parce qu'il vouloit qu'elle eût, et sur-tout qu'un autre n'eût pas cette place, la première de tous les chapitres nobles.

" La sœur de monsieur d'Estouteville avoit épousé le comte d'Estaing; elle étoit morte jeune en accouchant d'une fille: avant de mourir elle avait confié cet enfant à madame d'Estouteville. Des circonstances malheureuses ayant dérangé la fortune de monsieur d'Estaing, il s'étoit remarié pour la rétablir, avoit eu un fils, et en mourant, il y a peu d'années, il n'avoit pensé à mademoiselle d'Estaing que pour la recommander aux bontés du maréchal.

" Lorsque je fus présenté à madame d'Estouteville, sa fille étoit avec elle: grande, belle, ayant cet air digne et noble qui semble annoncer toutes les

vertus; mais Sophie à dix-huit ans avoit déjà jeté un regard sur le monde, et se croyoit le droit de comparer, de juger, d'avoir une opinion.

" Près d'elle étoit mademoiselle d'Estaing; je la savois sans fortune: on la disoit malheureuse chez son oncle. En la voyant je me rappelai les conseils de mon père; je ne pouvois même les éloigner de mon esprit; ils me poursuivoient malgré moi, et tous les mouvements d'Amélie attiroient mon attention.

" Elle avoit une douceur et une grace particulière: sa figure, extrêmement blanche, mais un peu pâle, offroit quelque chose de si pur, de si transparent, que la moindre agitation la coloroit. Elle venoit d'avoir seize ans; son air étoit sensible, mais craintif; son regard baissé, sa voix douce,

presque incertaine, ses pas légers, sa démarche timide; enfin il sembloit qu'elle n'avanceroit dans la vie qu'en tremblant.

" Je ne doutois pas qu'Amélie ne fût la femme que mon père auroit préférée; mais je me demandois si elle ne m'avoit point paru trop séduisante? Sa timidité me rassura; un sentiment secret me disoit que ces yeux n'auroient jamais de colère, que cette voix ne s'élèveroit jamais jusqu'à la plainte.

" Je fus quinze jours sans retourner chez madame d'Estouteville. Pendant ce temps je cherchois tous ceux qui fréquentoient sa maison. Je parlois d'abord de Sophie: on la louoit généralement; mais on s'accordoit à lui trouver ces qualités brillantes, prononcées, qui jettent trop d'éclat sur la vie, et ne laissent pas sentir assez le besoin d'un soutien.

" Pour Amélie, on ne la louoit pas, mais on l'aimoit. Oui, mon fils, tout le monde l'aimoit. Les religieuses parloient de sa piété; ses parents de sa soumission; ses jeunes compagnes, de sa douceur; le pauvre, de sa bienfaisance. Ce qui me touchoit encore, c'est qu'on ne louoit Amélie que relativement à soi, parce qu'elle-même étoit toujours occupée des autres.

" Après avoir pris toutes les informations que je pus imaginer, et m'être convaincu que je trouverois dans Amélie l'épouse attentive, exemplaire, sans laquelle je ne pouvois être heureux, je retournai chez madame d'Estouteville, et lui demandai un rendez-vous pour le lendemain. Il étoit connu que c'étoit par elle seule que l'on arrivoit à monsieur d'Estouteville.

" Une fois décidé à épouser Amélie, je ne voulois ni la laisser un jour de plus chez son oncle, ni donner à l'amour le temps de me subjuguer.

" Je ne peux rendre l'espèce de chagrin que j'aperçus dans les yeux de madame d'Estouteville, lorsque je lui demandai sa nièce en mariage.—" Amélie! s'écria-t-elle d'un air surpris et " affligé."—"Mademoiselle d'Estaing, " repris-je en baissant les yeux."— " Mais vous avez, je crois, quatre ou " cinq cent mille livres de rente?"— " A peu près, madame."—" J'aurois " pensé que, pouvant choisir dans " toute la France, vous auriez cherché " des avantages plus considérables."— J'imaginai qu'elle regrettoit ma fortune pour sa fille, et m'empressai de l'assurer que jamais je n'épouserois une

femme qui auroit d'autres avantages que ceux qu'elle tiendroit de moi.—" C'est " un goût louable autant que rare, re- " prit-elle. Cependant je crois ma déli- " catesse obligée à vous rappeler qu'A- " mélie n'a aucune fortune."—" Je le " sais, madame."—" Vous êtes donc " bien décidé à vous marier?"—" As- " surément, et je ne conçois pas que " madame la maréchale puisse douter " d'une résolution dont je prends la " liberté de lui parler."—Elle me re- garda d'un air étonné... puis elle reprit: —" Je devrois peut-être borner là " mes réflexions; cependant je vais " vous parler avec une franchise dont " votre caractère m'assure que je ne puis " jamais me repentir.... Monsieur d'Es- " touteville veut que ma fille soit cha- " noinesse; et je désire la marier; il

" veut qu'Amélie se fasse religieuse:
" l'austérité du cloître, cette séparation
" du monde et de sa famille me paroi-
" sent une première mort à laquelle je
" ne puis consentir. C'est donc Amélie
" que je désirerois voir chanoinesse.
" Du moins elle conserveroit sa liberté,
" pourroit vivre chez moi; et, destinée à
" n'éprouver que des affections douces,
" peut-être se trouveroit-elle heureuse."
—" Mais, madame, pourquoi ne pas
" chercher à établir en même temps ma-
" demoiselle d'Estouteville et made-
" moiselle d'Estaing?"—" Vous nous
" connoissez bien peu, reprit-elle avec
" un sourire plein d'amertume! faire re-
" venir monsieur d'Estouteville sur une
" de ses volontés, me paroît déjà une
" entreprise assez chimérique; jugez si
" en même temps j'essaierai de le faire

" changer de résolution sur le sort de " mes deux filles; car je regarde Amélie " comme ma fille."—Après un assez long silence que je n'avois pas envie de rompre, elle ajouta :—" Sophie est " l'aînée, il est juste que d'abord je " m'occupe d'elle. J'ai en vue un ma- " riage considérable, et qui lui convient " sous tous les rapports. Amélie n'a que " seize ans ; son caractère se formera, " et lorsqu'elle aura dix-huit ans, je " penserai à l'établir."—Je me sentois indigné de voir Amélie sacrifiée au dé- sir de marier Sophie; aussi répondis-je à madame d'Estouteville: " Je vous " parlerai, madame, avec une égale fran- " chise: la dernière volonté de mon " père m'engage en quelque sorte à me " marier cette année même. J'oserai " donc vous supplier de présenter ma

" demande à monsieur le maréchal."— " Je n'ai pas le droit de vous refuser, " me dit-elle sèchement ; mais souve- " nez-vous que j'aurois voulu éloigner " l'instant où il prononcera sur le sort " de Sophie et d'Amélie." Elle s'arrêta, comme si elle s'attendoit encore à me voir revenir au plan qu'elle s'étoit fait. Voyant que je persistois, elle ajouta : " Dès aujourd'hui, je ferai part à mon- " sieur d'Estouteville de vos inten- " tions ; demain, à pareille heure, je " vous donnerai sa réponse."

Le lendemain, je me rendis chez la maréchale : " Monsieur d'Estouteville " consent à vous donner sa nièce, me " dit-elle avec une froideur marquée ; " mais Amélie craint comme moi que " vous ne regrettiez un jour de lui avoir " fait de trop grands sacrifices ; et voici

" une lettre qu'elle a voulu vous écrire."
—" Pourquoi n'a-t-elle pas daigné me
" parler?" — " Parce que monsieur
" d'Estouteville s'y est opposé. Lorsque
" ce mariage sera certain ; quand les
" articles seront signés, il permettra que
" vous revoyez sa nièce : jusque-là, elle
" est retournée à son couvent avec ma
" fille, qui a désiré l'accompagner."

" L'air, le ton de madame d'Estouteville étoient bien changés. Depuis l'instant où je la priai de demander pour moi la main d'Amélie, elle ne me regarda plus qu'avec une humeur qu'il lui étoit impossible de maîtriser.

" Je la croyois blessée de ne m'avoir pas vu penser à sa fille ; de voir marier Amélie la premiere. Je lui répétai que jamais je n'aurois voulu épouser une femme que le monde crût un grand

parti, ou que j'eusse aimée vivement.—
" J'espère cependant, répliqua la ma-
" réchale, que vous aimez un peu Amé-
" lie, puisque vous désirez l'épouser."
—" Tout ce qu'on m'a dit de son carac-
" tère convient parfaitement au mien."
—" En effet, reprit-elle avec une émo-
" tion qui me surprit, il est impossible
" d'avoir un caractère plus doux, plus
" sensible. Amélie se croyoit malheu-
" reuse sans se plaindre, elle jouira de
" la fortune avec modération ; mais
" lisez sa lettre."

" Elle n'étoit pas cachetée ; la ma-
réchale s'aperçut que je le remarquai.
—" C'est monsieur d'Estouteville qui
" a ouvert cette lettre. Sophie nous
" l'avoit envoyée fermée. En vérité, a-t-
" il dit, je crois que le mot de mariage
" tourne la tête aux jeunes filles :

" aussi, pour toute réponse, il lui a fait " demander depuis quand elle croyoit " que sa cousine pût écrire à qui que " ce soit sans son aveu."

Pendant ce temps, je lisois la lettre d'Amélie. — " Vous trouverez peut-être " monsieur d'Estouteville un peu sé- " vère, me dit la maréchale ; mais ma " fille et ma nièce sont élevées comme " je l'ai été moi-même, comme on l'é- " toit autrefois. Mon père disoit tou- " jours : pour qu'un mariage soit heu- " reux, c'est aux parents seuls à faire " le calcul des probabilités."

" J'appuie sur tous ces détails, mon fils : d'abord ils me sont si présents que je crois entendre encore la voix de madame d'Estouteville ; ensuite parce qu'ils vous expliqueront comment tout le bien qu'on disoit d'Amélie a dû me

décider à l'épouser. D'ailleurs, je l'avouerai, la sécheresse, la dureté de ses parents augmentoit mon intérêt pour elle; leur sévérité n'étoit point le résultat d'un système réfléchi, mais l'absence de toute affection du cœur.

" Ces détails vous expliqueront aussi pourquoi je n'ai pu parler à Amélie avant mon mariage. Au surplus cette manière de disposer de ses enfants, sans les consulter, étoit en usage parmi les personnes de notre rang; ainsi dans tout cela rien ne devoit ni me surprendre, ni m'arrêter.

" Voici la lettre d'Amélie :

Madame d'Estouteville m'a dit, Monsieur, que vous étiez disposé à unir votre sort au mien; soumise

entièremeut à mon oncle, qui a rendu toute justice à vos vertus, je ne m'occupe plus de mon bonheur, mais le vôtre m'inquiète.

Je me suis réservé le droit de vous rappeler que ma fortune est absolument nulle. Destinée au cloître, j'ai peu cultivé les talents qui font réussir dans le monde; j'en ignore les convenances, les habitudes; je n'en désirois point les avantages. Je crains même que la retraite, en me laissant plus sensible qu'une autre à toutes les peines de la vie, ne m'ait fait sentir par avance le vide de ses consolations.

Voilà, monsieur, ce que j'ai cru devoir vous dire; si ces aveux ne vous arrêtent point, ils seront assez présents à mon

esprit pour me rappeler toujours ce que je vous devrai.

AMÉLIE.

" Je demandai à madame d'Estouteville la permission de répondre à sa nièce ; elle y consentit. " Mais ajouta-" t-elle, je crois devoir vous engager " à me remettre votre lettre, car mon-" sieur d'Estouteville vous prie de ne " pas aller au couvent sans lui. Ma fille " est avec Amélie ; il ne veut point, " m'a-t-il dit, qu'elle ait l'exemple de " ces conversations sentimentales, qui " lui rendroient peut-être un jour " l'obéissance difficile."

" Assurément j'étois fort loin de vouloir inspirer des idées romanesques à une jeune personne, et je me soumis

à toute la réserve que monsieur d'Estouteville exigeoit.

" Apportez-moi votre réponse, me " dit la maréchale, je la donnerai à ma " nièce. Monsieur d'Estouteville vous " attend demain au soir pour convenir " des articles; il a décidé qu'Amélie " reviendroit ici le jour de la signature " du contrat, et que le lendemain on " célèbreroit votre mariage."

" Je vous l'avoue, mon fils, je regrettois de ne point voir Amélie, de ne pas interroger son cœur. Cependant ce sentiment de résignation, d'obéissance, me paroissoit tellement l'état raisonnable d'une jeune personne envers sa famille, que je ne voulois rien disputer à l'autorité du maréchal.

" Le lendemain j'apportai ma réponse à madame d'Estouteville. J'avois

cru devoir y détailler mes opinions, fondées sur des principes invariables. La crainte d'induire Amélie en erreur, ou de la laisser se tromper elle-même, m'avoit engagé à me montrer encore plus austère que je ne comptois l'être après notre union.

" La maréchale lut ma lettre. " Écou-
" tez, me dit-elle, je veux vous donner
" une grande marque d'intérêt; cette
" lettre est très-propre à effaroucher un
" jeune cœur: j'aime à vous croire de
" plus douces intentions, mais Amélie
" les ignore. Pourquoi l'effrayer? Hé-
" las! ajouta-t-elle tristement, la vie
" n'est bonne que par les illusions; si à
" votre âge vous n'en éprouvez plus,
" au moins ne renoncez pas à celles
" que vous pouvez faire naître."

" Madame d'Estouteville avoit rai-

son; cependant l'inquiétude de laisser à Amélie une seule espérance trompeuse me tourmentoit. J'avois mis tant de soins à m'informer de son caractère, que je croyois la connoître mieux qu'elle ne se connoissoit elle-même. Mais moi, qu'elle n'avoit fait qu'entrevoir, moi, si sévère, n'étois-je pas obligé en honnête homme de la prévenir sur tout ce qui pouvoit lui déplaire?

" Pendant que j'étois livré à ces pensées, madame d'Estouteville me présenta du papier, de l'encre: et avec un air d'autorité assez aimable, elle me dit: " Allons, adoucissez vos décla- " rations *anti-sociales*; j'espère que " vous m'en remercierez un jour."— Je lui obéis: mais en écrivant j'étois encore tout occupé de ces principes dont on avoit imbu mon enfance. Si

j'avois parlé à Amélie, je les eusse peut-être adoucis : ma seconde lettre ne valoit donc guère mieux que la première.

" Vous voyez, mon fils, que je vous dis le bien comme le mal ; en m'accusant moi-même avec tant de sincérité, je crois acquérir le droit de vous persuader lorsque j'aurai à me plaindre des autres.

" La maréchale étoit loin d'être contente. Monsieur d'Estouteville parut ; elle lui soumit ma réponse, il l'approuva ; et dès-lors sa femme ne se permit plus une objection.

" Elle partoit pour le couvent ; je la conduisis jusqu'à sa voiture, assez inquiet de l'impression que ma lettre produiroit sur Amélie : mais si elle en étoit satisfaite, quel triomphe pour ma

raison, quel espoir de repos, de tranquillité pour mon avenir!

" Je m'empressai de retourner chez la maréchale. " J'ai encore une lettre " à vous donner, me dit-elle, ce sera " la dernière; et dorénavant je ferai " les demandes et les réponses, car vous " n'avez guère plus de raison l'un que " l'autre."

" Amélie m'écrivoit:—" En appre- " nant la résolution où vous êtes de " guider mon inexpérience, je deviens " plus tranquille; mes pas dirigés par " vous seront plus assurés: il me sem- " ble n'avoir, à l'avenir, ni à m'occu- " per de mon bonheur, ni à craindre " pour le vôtre; aussi j'aurai, sans ef- " fort, une déférence que rien n'altère- " ra jamais."—

" Le soir je me rendis chez monsieur

d'Estouteville. Après avoir eu la bonté de me dire qu'il étoit flatté de me voir allié à sa famille, il m'avoua qu'il avoit consenti avec peine au mariage d'Amélie.— " Je n'aime point les grandes " obligations entre deux époux, ajouta-" t-il: je sais qu'avec un homme hon-" nête, délicat, comme vous l'êtes, elles " ont moins d'inconvénient; cependant " il eût été plus honorable pour made-" moiselle d'Estaing de se renfermer " dans un cloître. Je l'avois résolu; " elle y étoit déterminée; mais madame " d'Estouteville ne pouvoit supporter " l'idée de ces vœux éternels. Il sem-" bloit, à l'entendre, qu'Amélie seroit " la première qui, par respect pour " les siens, auroit embrassé l'état reli-" gieux: enfin vous vous êtes présenté, " et il n'a plus été question de couvent."

" Rappelez-vous ces paroles, mon fils, qui ne me frappèrent alors que pour trouver monsieur d'Estouteville un barbare capable de tout sacrifier à son orgueil.

" Le jour de la signature du contrat, Amélie revint chez le maréchal. Je la revis pour la première fois ; sa timidité étoit encore augmentée ; Sophie ne la quitta pas. Attentive à suivre tous ses regards, prévenant ses moindres désirs, elle sembloit avoir deviné l'inquiétude d'une jeune mère qui marie sa fille. Leur mutuelle affection me répondoit de la bonté de leur cœur.

" Je ne sais quelle circonstance me fit passer dans un salon voisin ; Sophie vint m'y trouver. " Monsieur, me dit-" elle avec une inquiétude si naïve, si " facile à calmer, demain vous pro-

" mettez à Dieu de rendre ma cousine " heureuse !... Tiendrez-vous cette pro- " messe ?" Ses mains étoient jointes, comme si son propre bonheur eût dépendu de moi. Je me récriai sur l'injustice d'en douter. — " Ah ! reprit- " elle en soupirant, vous avez l'air bien " sévère !" Et cet air sévère qui inquiétoit Sophie vint encore m'expliquer les craintes d'Amélie.

" Lorsqu'il fallut signer le contrat, Amélie trembloit ; son nom étoit à peine lisible. Comment fus-je assez préoccupé pour que son trouble ne m'éclairât point ? Je lui offris les présents d'usage : la maréchale seule parut les apprécier. Amélie les vit parce qu'on lui dit de les regarder. Mon fils ! mon cher fils ! quand on commence à s'aveugler, tout accroît notre illusion. Amélie si indifférente

ne me parut que raisonnable et modérée; ce qui auroit dû m'avertir ajoutoit à mon erreur.

" Le lendemain, la famille de mademoiselle d'Estaing, celle de monsieur d'Estouteville, la mienne se réunirent à midi chez le maréchal; c'étoit tout ce qu'il y avoit de grand, de connu en France, qui venoit être témoin de notre union.

" On se rendit dans la chapelle de monsieur d'Estouteville. Amélie, qu'on disoit à sa toilette, se fit assez attendre; dès qu'elle parut, le prêtre monta à l'autel pour célébrer notre mariage.

" Amélie étoit pâle, respiroit à peine; je lui offris mon bras et sentis le sien trembler. Jusque-là elle s'étoit contrainte. Je ne l'avois jugée que

timide; dans ce moment elle me parut mourante, désespérée!

" A l'instant, comme éclairé par un trait de lumière, et avec une secrète horreur, je me demandai pour la première fois si monsieur d'Estouteville ne l'auroit pas forcée de consentir à m'épouser. Mais, mon fils! à l'autel, au milieu même de la cérémonie, comment suspendre ce mariage? Mademoiselle d'Estaing étoit troublée, il est vrai; mais qu'avoit-elle dit, qu'avoit-elle fait pour autoriser un pareil éclat devant toute la France, éclat qui m'auroit déshonoré, s'il ne l'avoit perdue sans retour?

" Amélie, lui dis-je tout bas, parlez " à votre ami; quel sentiment vous " agite?" Elle se mit à genoux sans me répondre. Mon inquiétude étoit au comble. " Amélie, dites un seul mot,

" ou je ne serai plus maître de moi !" —" *Calmez-vous,* me répondit-elle " avec une voix angélique; *je vais pro-* " *mettre à Dieu de vous consacrer ma* " *vie.*" Je voulus me récrier, tout suspendre; elle releva encore sa tête, me regarda avec une douceur si craintive !... Mon fils ! quel regard ! Ces yeux-là m'apparoîtront à mon dernier moment. *Prions tous deux,* me dit-elle avec un triste sourire, *prions !* Et sa tête retomba de nouveau, et la cérémonie s'acheva sans que je fusse rendu à moi-même.

" Ce que je souffris toute cette journée ne sauroit s'exprimer. Agité par tous les sentiments contraires, quelquefois j'étois prêt à conjurer Amélie de me donner le droit de la diriger; dans des instants plus calmes, je pensois qu'il

valoit mieux lui laisser ignorer que j'avois douté de son affection. Tant qu'elle croiroit à mon estime, elle pourroit me voir sans embarras, revenir à moi sans trouble.

" Il me suffisoit de regarder la figure céleste d'Amélie pour être plus tranquille. Cependant une inquiétude secrète sembloit m'avertir qu'elle étoit subjuguée par une préférence involontaire. Mais je me flattois qu'avec une ame pure, religieuse comme la sienne, mes soins finiroient par la ramener.

" Ayant pu conserver de l'empire sur moi-même, ce premier, ce terrible jour, je redevins tout-à-fait maître de moi, et résolus de ne jamais laisser apercevoir les tourments de mon ame.

" Cependant je n'envisageois plus monsieur et madame d'Estouteville

sans une sorte d'horreur. Lui, pour avoir voulu sacrifier Amélie, en la renfermant dans un cloître; elle, pour avoir fait mon malheur, et, en affectant les dehors d'une fausse confiance, avoir contribué à m'aveugler.

" Trois jours après mon mariage, j'emmenai Amélie dans mes terres; là, les semaines, les mois s'écouloient sans que j'eusse une plainte à former, un mot, un mouvement à lui reprocher.

" Cette autorité souveraine, absolue, que j'avois prétendu exercer dans ma maison, me fut trop accordée. Amélie étoit douce et soumise, mais si froide, si réservée, que je me sentois seul chez moi. Mes volontés étoient toujours suivies, mes désirs jamais devinés. Il paroissoit également impossible d'arracher une plainte à Amélie, ou d'en ob-

tenir un sourire. Enfin, comme dans ces cloîtres où l'ordre d'un jour marque l'emploi de toute la vie, si je n'avois pas varié moi-même quelque chose dans mes journées, elles auroient été toutes semblables.

" Amélie ne recevoit de lettres que de madame d'Estouteville et de Sophie. Inquiet de cette correspondance, je n'eus qu'à lui demander de leurs nouvelles ; aussitôt elle me présenta la lettre qu'elle venoit d'en recevoir ; et depuis ce moment, elle me donnoit toutes celles qui lui arrivoient.

" Je n'avois donc rien, absolument rien à dire contre Amélie. Cependant je voyois qu'elle n'étoit pas heureuse ; je ne l'étois pas non plus ; peut-être aurois-je mieux fait de chercher à obtenir sa confiance. Mais, mon fils, com-

ment s'oublier assez pour aller au-devant d'un aveu de préférence pour un autre, ou d'éloignement pour soi ?

" Amélie devint grosse : lorsqu'elle me l'annonça, je la serrai contre mon cœur. Hélas ! dans ce moment de joie pour toutes les mères, je n'osai même pas lui demander si elle m'aimoit. Sa sincérité m'effrayoit presque autant pour elle que pour moi.

" Oui, mon fils, votre père, disposé à tant de sévérité pour la femme dont il auroit été aimé, éprouvoit, malgré lui, une tendre pitié pour la douce Amélie. Que n'aurois-je pas donné pour qu'elle se jetât dans mes bras, et d'elle-même, me demandât indulgence et consolation !....

" Amélie avançoit péniblement dans sa grossesse. J'avois placé près d'elle

une jeune fille qui avoit paru lui plaire; car je ne savois comment traiter cette ame souffrante: mes soins la troubloient; mes plaintes auroient brisé son cœur.

" Tous les matins, elle gagnoit l'église, appuyée sur cette jeune fille; elle y restoit long-temps en prières. Tous les matins, à son insçu, je la voyois revenir: ses pas la ramenoient toujours par le même sentier qu'elle avoit suivi la veille. Amélie n'évitoit, ni ne recherchoit rien.

" Mons fils, Dieu vous préserve de l'horrible tourment de voir près de vous quelqu'un de vraiment malheureux! Je fuyois ma maison, m'occupois de mes vassaux, cherchois à m'étourdir, et n'étois plus ni à moi, ni chez moi.

" Le jour de ma fête, tous mes amis

se réunirent pour la célébrer. Amélie voulut me témoigner sa reconnoissance ; elle fut plus animée, parla à toutes les femmes de leurs intérêts, de leurs familles ; déjà je m'applaudissois de lui avoir dissimulé mes impressions, et croyois mes espérances prêtes à se réaliser. Mais l'effort qu'elle avoit fait pour sortir d'elle-même, pour s'occuper des autres, lui avoit été trop pénible. Le soir elle se trouva fort mal : alors je renonçai à la contraindre, et l'abandonnai à ses volontés, à ses fantaisies ; me flattant que, lorsqu'elle seroit accouchée, le bonheur d'être mère la rattacheroit à la vie et à moi.

" Quelque temps après, la guerre éclata. Amélie devint d'une agitation effrayante. Dès le matin, ce n'étoit plus par le sentier qu'elle se rendoit à l'église ;

c'étoit par le village : elle s'arrêtoit auprès de chacun, regardoit tout le monde avec inquiétude. Elle ne se promenoit plus dans le parc ; toujours sur la grande route, elle sembloit attendre, aller au-devant de quelqu'un. Souvent accablée de fatigue, elle s'appuyoit contre les arbres ; mais dès qu'elle avoit repris un peu de force, elle continuoit sa marche, ne rentroit que tard, revenant à regret sur ses pas.

" Amélie touchoit au dernier mois de sa grossesse. Je craignis que cette agitation ne fût nuisible à sa santé, ne détruisît votre existence ; car je vous aimois, mon fils, avant que vous fussiez au monde ! Frémissant aussi que cette conduite d'Amélie ne fût mal interprétée, un matin, qu'elle étoit restée plus long-temps que de coutume à l'é-

glise, j'allai l'y trouver; elle étoit prosternée contre terre : je me mis à genoux près d'elle ; je la suppliai de soigner son enfant. Elle me regarda ; son visage étoit baigné de larmes. Je la pris dans mes bras. " Pleurez avec moi, mon " Amélie ! que vos larmes tombent sur " mon cœur ; mais que je les voie seul ! " Craignez qu'on ne vous croie coupa" ble !" — Coupable, reprit-elle, oh ! " non, jamais coupable ! Il m'a laissé " au moins le bonheur de prier pour " lui !" Je voulus l'emmener. " Non, " non, me dit-elle tout bas ; il y a eu " une bataille : je respire, moi !... Mais " lui !...." Et elle se prosterna de nouveau. J'osai rappeler à Amélie ses devoirs, ce Dieu qui pouvoit *le punir !*... Oui, mon fils, votre père si sévère étoit réduit, pour sauver vos jours, à entou

rer votre mère de craintes superstitieuses pour celui qu'elle aimoit.

" Je réussis. Amélie effrayée prit mon bras, et m'entraînoit pour sortir de l'église. Revenu dans sa chambre, je lui demandai depuis quand elle aimoit. —Elle couvrit son visage de ses mains, et me répondit : " Élevés ensemble, je " n'ai jamais respiré sans penser à lui." —Tout à coup elle se précipita à mes pieds.—" Dites-moi que vous me par- " donnez, oh ! dites-le-moi ; que Dieu " lui pardonne aussi." — Mon fils, je pensai à vous, et je pardonnai. —Mon fils, j'ai pu supporter la plus cruelle douleur pour vous sauver, et vous ne pouvez vaincre un sentiment qui me rendroit la vieillesse odieuse !

" Voulant dérober à mes gens l'état d'Amélie, je devins sa garde, son sou-

tien, son consolateur ; je voyois en elle votre mère, et cherchois à vous la conserver.

" Une nuit que j'avois passée toute entière près de son lit, vers le matin le sommeil m'ayant surpris, je fus éveillé par ses pleurs. Je m'approchai. A travers ses rideaux je la vis à genoux ; elle prioit. " Mon Dieu, disoit-elle, " je n'ai pas eu un jour de bonheur, " et je meurs à dix-sept ans ! Pour " ma jeunesse, pour tant de larmes " que j'ai versées, mon Dieu, qu'il " vive ! accordez-moi qu'il vive !"— J'agitai son rideau ; elle se cacha dans son lit, et je l'entendois étouffer ses sanglots.

" Ma sévérité, mes principes même avoient fait place à la plus tendre compassion. Je ne pouvois me défendre

d'une secrète horreur en attendant la nouvelle de cette bataille. Le moindre bruit effrayoit votre mère ; elle ne me quittoit plus : on fut donc obligé de me dire devant elle que quelqu'un me demandoit.—Amélie se précipita avant moi vers la porte, aperçut Sophie, devina trop le malheur qu'elle venoit lui annoncer, et tomba sans connoissance.

" Nous la portâmes sur son lit. En revenant à elle, Amélie mit sa main sur la bouche de Sophie, comme effrayée d'entendre ce qu'elle avoit à lui dire. Elle ferma les yeux ; des larmes s'en échappoient ; elle ne respiroit, ni ne parloit. Sophie, à genoux près d'elle, cherchoit à la ranimer par la douleur même, lui rappeloit son jeune frère, l'aimable Alfred, lui demandoit de le pleurer avec elle. Amélie, sans ouvrir

les yeux, lui répondit: *Ma vie est finie.*—Je lui parlai de vous, de moi, du ciel même. Ses yeux restèrent fermés; elle joignit les mains. *Pardon et pitié*, me dit-elle! *ma vie est finie.* —Et le soir elle mourut en vous donnant le jour."

Mon père n'ajoutoit ni réflexions, ni prière, ni défense; ses peines m'en disoient assez. Je résolus d'aller le retrouver; auparavant je courus chez madame de Rieux: "Plus de bonheur "pour nous, jamais de bonheur, lisez." —Je lui remis la lettre de mon père; elle commençoit à la parcourir tout bas. Je lui demandai de la lire haut. Je voulois l'entendre encore, m'en pénétrer, me détailler tous ces malheurs qu'il avoit éprouvés.

La légèreté avec laquelle madame d'Estouteville avoit disposé du sort de ma mère m'indignoit; cette longue souffrance, cette mort soudaine me jetoient dans des angoisses que je ne puis exprimer.

Madame de Rieux pleuroit en lisant, me regardoit et pleuroit encore davantage. — " Je ne saurois excuser ma " pauvre grand'mère, me dit-elle; ne " me la faites pas haïr, il ne lui reste " que moi."—" Qu'elle a été cruelle!" —" Je l'ai toujours vue bonne. Mon " Dieu! est-ce que l'âge rend si différent de soi-même?"—" Adieu, ma " chère Athénaïs, adieu; je vous aime " autant que jamais, je vous aime plus " que ma vie. Ce n'est pas vous qui " êtes coupable."—" Ah! s'écria-t-elle, " pour l'amour de ma mère, qui a tant

" aimé Amélie, ne prononcez pas *adieu* " *pour toujours !*"—Je n'en avois pas la pensée : je n'osai pas examiner si je le devois ; je ne pouvois envisager ni un retour vers elle, ni la possibilité de m'en séparer.

—" Eugène, je vous l'ai dit : en " mourant, ma mère m'a laissé le por- " trait de la vôtre ; c'est le seul bien " qu'elle m'ait ordonné de conserver. " Depuis que je vous aime, il ne m'a " pas quitté un instant ; chaque jour " je lui adresse mes promesses de vous " rendre heureux."—Je demandai à voir ce portrait de ma mère, et les larmes me suffoquèrent. Elle ! si bonne ! si douce ! qui, avec tant de résignation, disoit sans se plaindre : *Pas un jour de bonheur, et je meurs à dix-sept ans !* Je m'agitois, ne savois

que répéter: " Par qui ma mère a-t-elle tant souffert?"—" Mais moi! Eugène, " reprit madame de Rieux, vous l'avez " dit, je ne suis pas coupable."

Je ne répondois pas, ne pouvois lui répondre; je ne pensois qu'à la cruelle légèreté de madame d'Estouteville. Mon silence effraya Athénaïs.—" Eu- " gène, me dit-elle, jamais je ne me " serois séparée du portrait de votre " mère;..... si vous devez cesser de " m'aimer, détachez-le vous-même de " mon cou, portez-le à votre père; " tandis que, seule ici, j'expierai des " malheurs qu'assurément je n'ai pas " causés."

Ses reproches me rendirent à moi-même. Moi! cesser de la chérir! Eh! que deviendrois-je? n'occupe-t-elle pas toute mon ame?—Ah! que de ser-

ments nous fîmes de nous aimer toujours, cependant sans oser prévoir si jamais nous serions unis ! Avec quelle tendresse je l'appelois *mon Athénaïs !* Ce nom rassuroit mon ame, calmoit mes craintes, répondoit à toutes les pensées déchirantes qui venoient m'assaillir.—" Je vais trouver mon père ; " dites-moi que vous y consentez. Je " l'avouerai, dans ce moment j'irois " également si vous vous y opposiez ; " cependant il me sera doux que vous " vouliez être bien pour lui."—" Je " consens à tout, me répondit-elle, " hors à perdre votre affection."— " Bonne Athénaïs !"

Je regardai encore le portrait de ma mère ; je l'approchai de mes lèvres avec un sentiment religieux. " Il vous a été " confié, ma chère Athénaïs, gardez-le ;

" peut-être il nous protègera, nous " inspirera quelque moyen d'être moins " misérables." J'osai la presser contre mon cœur, et je m'échappai pour aller rejoindre mon père.

CHAPITRE IX.

Il étoit nuit lorsque j'arrivai chez mon père. Je le trouvai seul dans ce grand salon. Pas de livres, à peine de lumière, rien autour de lui qui eût pu le distraire. Il étoit visible qu'il avoit passé le jour à réfléchir, à s'inquiéter sur sa situation et la mienne.

Lorsqu'il me vit, il leva ses mains et ses yeux vers le ciel, et se détourna pour me cacher son émotion. Pourquoi me la cacher? Avec des droits éternels à ma reconnoissance, fort de ses intentions, de sa bonté, il a cru sans injustice pouvoir prétendre à me subjuguer. Hélas! il eût mieux valu pour tous deux

qu'il eût cherché à rapprocher mon cœur du sien. Ses peines m'étoient insupportables; j'étois venu pour les partager, les adoucir; et je n'osai même pas lui parler de l'objet qui nous intéressoit le plus.

" Je vais vous mener à l'appartement " que je vous ai fait préparer, me dit-il; " car celui que vous occupiez dans votre " enfance ne vous convient plus."— " Mon père, m'écriai-je vivement ému, " vous m'attendiez donc?" Il me regarda comme surpris que j'en eusse douté. Mon père m'attire par ses vertus, par cette conviction qu'il m'a donnée de sa tendresse pour moi: aussitôt il m'éloigne par sa froideur, par cette volonté immuable que rien ne peut faire fléchir. Combien nous différons!...Tout m'émeut, m'agite; mon cœur, mon ame m'entraînent; la raison seule le

conduit. Le meilleur sentiment lui paroîtroit une foiblesse, s'il ne se croyoit pas toujours maître de lui commander.

En passant devant un appartement qui tient au salon, il s'arrêta et me dit: "C'est ici la chambre de votre mère." —Comme il se trompe sur les impressions qu'il veut me donner! Il pensoit réveiller mes regrets, exciter mon ressentiment, et je ne sentis que les doutes de son cœur; je fus affligé qu'il crût devoir me rappeler ses peines, pour espérer que je les sentisse assez. Il ajouta avec un profond soupir: "Elle y a bien souffert."—"Oui, lui répondis-je, mais on y meurt jeune."—Il me regarda étonné, et s'en alla.

Le lendemain, dès qu'il fut jour, j'allai au sentier qui conduit à l'église, et que ma mère suivoit chaque matin. Que

de pensées tristes m'occupoient ! La vie ne m'offroit qu'un avenir douloureux. J'enviois à l'aimable Alfred la douceur d'avoir été si parfaitement aimé ; je lui enviois même ce repos de la mort qui avoit suivi cet amour si tendre dont mon cœur a besoin. Ma pauvre mère ! combien elle a dû souffrir lorsqu'il ne lui a plus été permis d'abandonner son ame à la douleur ! Ah ! madame d'Estouteville, vous n'avez pas pensé à cette situation où les larmes mêmes sont interdites et deviennent des fautes !

Ce sentier n'a rien de triste ; j'y ferai planter les arbres consacrés à la mélancolie et à la mort.

J'allai à l'église, je demandai au curé s'il avoit connu ma mère. — Il soupira ; c'étoit me répondre. Ses yeux se remplirent de larmes en me mon-

trait sa place.—" Elle venoit ici tous " les jours, me dit-il. Bien souvent j'ai " vu des pauvres à genoux derrière " elle, attendant avec confiance qu'elle " eût fini de prier. En s'en allant, elle " les devinoit et leur donnoit; car ja- " mais les pauvres n'ont été obligés " de lui demander deux fois."—Je le priai de m'envoyer le nom, l'état de toutes les familles dont ma mère prenoit soin.—" Prenoit soin? reprit-il. Non, " elle ne prenoit pas soin; elle donnoit " indifféremment à tous les malheu- " reux qui se présentoient. Monsieur " le comte encourage et paye le travail. " Madame la comtesse secouroit la " douleur; triste, pensive, les pauvres " mêmes évitoient de la distraire; ils " se bornoient à se mettre sur son pas-

" sage ; c'étoit assez pour eux et pour
" elle."

A l'heure du dîner, je revins près de mon père ; loin de me ramener au souvenir de ma mère, il parut éviter d'en prononcer le nom.

Le soir il fit une grande promenade ; je l'accompagnai. Le jour commençoit à tomber, quand nous retournâmes sur nos pas. Cette obscurité enhardit mon courage ; j'arrêtai mon père lorsqu'il alloit rentrer dans le château. —" Ras-
" surez-moi, lui dis-je. Après cette
" mort cruelle, combien vous fûtes
" malheureux !"—"Oui, mon fils, mais
" le temps et la volonté finissent tou-
" jours par donner la force de vaincre
" ses passions, et même ses peines."—
" Mon père, qui vous soigna dans ce

" premier instant?"—Il ne me répondit point, hâta sa marche; je ne le quittai pas.—" Mon père, par pitié, rassurez mon cœur; dites-moi qui resta " près de vous dans ce premier moment?"—Il évitoit de me répondre. Enfin, poursuivi par mes questions, il me dit en baissant les yeux: " Sophie. —" Ah! je respire, m'écriai-je; Sophie se placera donc entre madame " d'Estouteville et Athénais!" — Si " Sophie eût vécu, peut-être serois-je " moins sévère, reprit-il; mais madame de Rieux a été élevée par sa " grand'mère; elle l'aime; Dieu préserve que vous lui fassiez oublier ce " premier devoir. Athénaïs a dû contracter la légèreté cruelle de madame " d'Estouteville, son égoïsme froidement barbare; je vous empêcherai,

" mon fils, d'être aussi malheureux que " l'a été votre père. Jamais Athénaïs " ne sera ma fille."—Il s'éloigna avec précipitation; je n'avois plus la force de le suivre.

Le voilà donc prononcé cet arrêt que je voulois éviter! Serai-je condamné à être un fils ingrat ou un ami perfide, parjure? Et quand je voudrois choisir, le pourrois-je? Mon père, c'est ma religion. Athénaïs, c'est ma vie.

J'errois dans ses jardins, sans savoir où j'étois. Après avoir envisagé l'horreur de ma situation, j'en reprenois une nouvelle, pour en épuiser de même tous les côtés douloureux.

Il étoit onze heures lorsque je m'entendis appeler; mon père étoit à table. " J'ai craint, me dit-il, que vous ne fus- " siez souffrant, car c'est la première

fois que vous me faites attendre."— Il mangea peu, me regardoit souvent, et détournoit promptement les yeux ; il sembloit qu'avec la volonté de m'affliger, il craignoit d'en envisager l'effet. Les jours suivants, même silence, même chagrin.

J'écrivis à Athénaïs pour lui peindre ma douleur, mon affection plus vive encore. Que de sermens de lui appartenir un jour ! avec quelle anxiété je lui répétois que nous étions éloignés, sans être séparés ! Cependant je me crus obligé de lui apprendre cette terrible résolution, et je frémissois en écrivant : *Jamais Athénaïs ne sera ma fille !*

On me remit la réponse de madame de Rieux devant mon père. J'étois si ému, que je m'assis pour la lire, et puis je sortis de la chambre pour la relire

encore. Ma douce amie trembloit à l'idée de m'affliger, comme à l'aspect d'un malheur.—" Je prévoyois depuis " long-temps la décision de votre père, " m'écrivoit-elle ; je vous conjure de " ne vous préparer aucun remords ; " qu'il voie toujours en vous un fils " tendre et respectueux."—Elle m'avouoit qu'elle n'avoit pas eu le courage de parler de ma mère à madame d'Estouteville, mais qu'involontairement elle ne se sentoit plus la même pour elle.

Voilà donc encore un intérieur troublé ! Avant de me connoître elles étoient heureuses.....

CHAPITRE X.

QUE la vie m'est importune! et cependant il n'y a personne, pas même moi, que je puisse entièrement blâmer; personne que je voulusse haïr, ou dont j'aie un droit certain de me plaindre.

Avec des sentiments que je crois purs et bons, je suis malheureux. J'estime mon père comme la vertu, la morale elle-même, et il me rend malheureux. Madame d'Estouteville, qui me paroissoit si aimable, si indulgente; madame d'Estouteville, par ses qualités, et, oserois-je le prononcer, par ses fautes, me rend aussi malheureux. Athénaïs, que

j'aime si chèrement, quand elle s'afflige je désirerois presque n'en être plus aimé : si je pouvois le craindre, je voudrois mourir..... Mourir d'amour ! combien les ames froides riroient de cette expression !

Hier, mon père parloit de places, de fortune, de distinctions ; je l'écoutois, confondu qu'il pût y attacher du prix. Apparemment que mon ambition, plus jeune que moi-même, est si cachée dans mon ame, que je ne devine pas encore ses jouissances.

J'aime, et mon cœur ne connoît que le besoin, que le bonheur d'être aimé d'Athénaïs. Heureux par elle, sûrement alors je deviendrois sensible aux succès, à la gloire ; il me faut un regard d'Athénaïs pour éclairer et ranimer mon ame.

Les jours se succèdent sans que mon père puisse me reprocher la moindre négligence dans mes devoirs envers lui, ni qu'il ait à espérer un moment de distraction dans mes sentiments pour elle.

Je sens que ma douleur pèse sur son ame. Aussi, loin de m'en servir comme d'un misérable artifice pour le toucher, j'évite de lui montrer ma peine; mais je dédaigne également de lui dissimuler mon amour.

On porte chez mon père toutes les lettres qu'on envoie à la poste. C'est un usage établi avant que je fusse au monde. Il les met lui-même dans une boîte qu'il ferme soigneusement, pour qu'en allant jusqu'à la ville voisine, on n'en égare aucune. Chaque jour je lui remets une lettre pour madame de

Rieux, chaque jour aussi m'apporte une réponse. La seule différence, c'est qu'au lieu de me donner cette lettre, il la pose sur une table: il croiroit autoriser notre amour si l'écriture d'Athénaïs passoit de ses mains dans les miennes.

Comme, à chaque preuve de son éloignement pour elle, mon cœur se rattache à son amour, voudroit pouvoir la chérir davantage! Cependant que je souffre! Souvent je m'éloigne de mon père, pour me le représenter comme dans les premiers jours de ma jeunesse, lorsqu'ignorant les passions, je croyois, sinon à son indulgence, du moins à son désir de me rendre heureux. Quelquefois j'aurois besoin qu'Athénaïs osât se plaindre de lui pour me raccoutumer à le défendre; mais Athénaïs respecte

mes devoirs ; elle m'aime, et jamais ne m'écrit un mot que mon cœur voulût effacer.

CHAPITRE XI.

Aujourd'hui la boîte est revenue; non-seulement elle m'a rapporté une lettre d'Athénaïs, mais une aussi de madame d'Estouteville. Mon père a frémi en reconnoissant l'écriture de la maréchale: pour moi, j'ai été persuadé que dès qu'elle consentoit à m'écrire, elle pouvoit s'excuser. D'ailleurs, elle m'a toujours montré tant d'égards pour lui, que parfaitement sûr des sentiments de mes deux amies, je lui ai dit: " Per- " mettez que je vous remette la lettre de " madame d'Estouteville sans l'ouvrir; " c'est par vous surtout que je désire

" qu'elle soit lue." —" Non, m'a-t-il " répondu, éloignez même son écriture " de mes yeux; cette femme a fait toute " la peine de ma vie."—" Mon père, " ayez cette bonté, cette seule complai- " sance; lisez la lettre de madame d'Es- " touteville."—" Vous êtes donc bien " sûr de ce qu'elle contient? a-t-il re- " pris avec amertume."—Et ce moyen que je croyois infaillible, puisque je lui donnois une lettre que je ne connoissois pas encore; ce moyen qui me sembloit fait pour vaincre sa défiance l'a augmentée; il a cru que c'étoit un projet imaginé par elle, pour le convaincre malgré lui. Enfin il accuse cette malheureuse femme de tout ce qui peut lui déplaire; et ce qu'il eût approuvé jadis, aujourd'hui lui paroît un piège pour le ramener. S'il m'accorde encore

des intentions pures, il ne me suppose plus une action simple. Hélas ! il est malheureux, et presqu'aussi malheureux que moi.

Je le répète, si je pouvois cesser, pour un moment, de l'aimer, secouer le joug, disposer de mon sort, je serois moins à plaindre : mais les bontés de mon père me sont présentes pour commander à ma passion ; ses peines sont là, pour m'excuser son injustice. Non, non, quatre mois d'amour n'effaceront point vingt années de respect, d'attachement et de soins. Mon père, vous resterez dans mon cœur : cependant combien vous me détachez de tout avenir !

CHAPITRE XII.

Lettre de Madame d'Estouteville.

" Me voilà donc obligée de comparoître à ce tribunal de deux têtes de vingt ans, de deux cœurs aux premiers jours de leur passion ! Quand, à mon âge, je me vois prête à me soumettre à ce jugement, je me crois insensée, et trouve que la seconde enfance est encore plus déraisonnable que la première. N'importe, j'ai aussi ma passion qui me domine. Mon Athénaïs souffre, et son chagrin m'empêche d'examiner ses torts.

" Cependant, combien elle est coupable envers moi ! Elle se renferme pour

pleurer seule, m'abandonne tout le jour; et le soir, j'aperçois trop la violence qu'elle se fait pour venir m'accorder quelques instants. J'aurois droit de me plaindre, mais ne puis que m'affliger : qu'il faut qu'Athénaïs soit malheureuse pour être si différente d'elle-même!

" Aussitôt après mon mariage, je m'étois si tendrement attachée à la sœur de monsieur d'Estouteville, que nous étions devenues inséparables. A sa mort, je me chargeai de sa fille et l'ai toujours regardée comme la mienne.

Monsieur d'Estouteville n'aimoit que son fils aîné; lui seul, dès l'âge le plus tendre, étoit admis près de lui dans le salon. Alfred, Sophie, Amélie restoient dans leur appartement, et ne venoient dans le mien que lorsque leur père étoit absent.

" Il s'établit entre eux une espèce de famille à part. Si Alfred, Amélie eussent été seuls, leur extrême affection auroit éveillé ma prudence ; mais Sophie étoit avec eux, Sophie les chérissoit autant qu'ils s'aimoient ; et sa présence jetoit une couleur égale et fraternelle sur leur liaison.

" La préférence, si hautement avouée, de monsieur d'Estouteville pour son fils aîné m'indignoit. Hélas ! croyant seulement dédommager mon second fils, je me laissois aller à la même injustice, et ne pensois qu'à mon Alfred. Il venoit d'avoir dix-neuf ans, lorsque son père me déclara qu'il devoit prononcer ses vœux. Son entrée dans l'ordre de Malte étoit une chose convenue, décidée depuis sa naissance ; il portoit même la croix dès le berceau : aussi,

quelle fut ma surprise lorsqu'il me demanda du temps pour se résigner à sacrifier sa liberté?

" Je ne savois comment faire part de cette réponse à monsieur d'Estouteville, l'homme le plus despote qui ait jamais existé. Peut-être devrois-je aujourd'hui comme alors jeter un voile sur ses défauts ; mais il s'agit du bonheur d'Athénaïs, et je ne puis me taire.

Dans le monde on me croyoit maîtresse absolue de mes enfants. Je paroissois tout diriger dans ma maison, parce que monsieur d'Estouteville dédaignoit de transmettre ses ordres à un autre qu'à moi ; au fait, je ne décidois sur rien, ne disposois de rien, et chaque matin, en trois mots, il me signifioit ses volontés.

" Je l'avois épousé fort jeune, lui

étois entièrement soumise, et je savois trop combien il étoit inutile de chercher à l'attendrir. Ce fut donc Alfred que j'essayai de ramener: il me répondoit avec calme, mais différoit toujours le moment de s'engager. Cette résolution dans le caractère le plus doux, le plus tendre, ne pouvoit qu'être l'effet d'une passion; et j'avois presque deviné ses sentiments, lorsqu'il me les avoua.

" Alfred, Sophie, à genoux devant moi, me firent promettre que je tenterois de fléchir monsieur d'Estouteville. Dieu m'est témoin si je les aimois, et n'aurois pas donné ma vie pour le bonheur d'Alfred.

" Aux premiers mots que je hasardai, monsieur d'Estouteville ne parla que d'éloignement, de séparation, de la né-

cessité d'arracher mes enfants à ma faiblesse. Une commanderie, que ses pères avoient fondée lors de la création de l'ordre, étoit vacante, et, par le mariage d'Alfred, sortiroit de sa maison. D'ailleurs il ne pouvoit supporter l'idée de partager sa fortune entre ses deux fils.

« Monsieur d'Estouteville ordonna qu'Amélie partiroit le lendemain pour l'abbaye de Chelles, s'y feroit religieuse, ou du moins n'en sortiroit pas, même pour une heure, tant qu'il existeroit.

« Ce fut lui qui voulut conduire sa nièce au couvent. Alfred resta près de moi ; Sophie, qui avoit un peu de la fermeté de son père, l'encourageoit à une respectueuse résistance. Monsieur d'Estouteville s'en aperçut, et la mit dans un monastère différent de celui où étoit Amélie.

" Désolée de la dispersion de ma famille, je connoissois trop le monde pour laisser pénétrer par un air chagrin ce genre de peine qu'il étoit nécessaire de cacher. Ma maison resta ouverte et brillante comme de coutume. J'abandonnois mes jours, ma vie à des indifférents. On me croyoit heureuse, peut-être envioit-on ma destinée ; tandis que mon cœur étoit rempli d'inquiétude et de douleur. Mes enfants souffroient! Mais ce n'est pas moi qui les faisois souffrir.

" Dès qu'Alfred, mon aimable Alfred me savoit seule, il venoit me parler de ses peines. Trouvant dans sa mère la plus tendre amie, il lui suffisoit d'être près de moi pour devenir plus tranquille. Et quelle étoit mon occupation? D'adoucir aux yeux d'Alfred la sévé-

rité de son père; d'affoiblir auprès de monsieur d'Estouteville la désobéissance d'Alfred. Lorsqu'ils ne s'entendoient que par moi, ils se croyoient toujours au moment d'être contents l'un de l'autre; s'ils se parloient, les emportements de monsieur d'Estouteville désespéroient mon pauvre Alfred: que j'étois malheureuse!

" Je suis bien vieille, et ne conçois pas qu'en disant, *J'étois malheureuse!* on ne ramène pas vers soi l'esprit le plus prévenu.

" Mon Alfred ne jouit pas longtemps de la consolation d'être près de moi; son père craignoit que, trop foible et trop tendre, je n'encourageasse sa désobéissance; il lui fit donner l'ordre de rejoindre son régiment.

Quelques jours avant son départ,

monsieur d'Estouteville me dit devant lui : " Amélie a regagné mon estime ; " elle m'a écrit ce matin qu'elle consen- " toit à se faire religieuse, plutôt que " de porter le trouble dans ma famille." Il nous quitta sans attendre de réponse. Dès qu'il fut sorti, Alfred se jeta à mes pieds. " Voilà ce que je redoutois, s'é- " cria-t-il ! ma mère, mon excellente " mère, sauvez Amélie d'elle-même ; " elle est douce, craintive : mon père " lui aura persuadé qu'elle feroit notre " malheur à tous ; et elle se sacrifie " pour moi !" Sa douleur, son inquié- tude ne connoissoient plus de bornes. Le lendemain matin, il vint trouver son père, et lui déclara devant moi qu'il renonçoit à partir le jour même pour Malte, s'il lui promettoit de rappeler Sophie et Amélie ; qu'il y prononceroit

ses vœux, à condition qu'Amélie n'en fît jamais.

" Monsieur d'Estouteville fut indigné que son fils osât lui prescrire des conditions ; cependant il me permit de lui faire espérer qu'elles seroient acceptées, mais seulement lorsqu'il auroit obéi.

" Mon pauvre enfant plus tranquille partit, s'engagea dans l'ordre, et Amélie revint chez moi. Elle n'avoit pas seize ans. Alfred en avoit dix-neuf ; je me persuadois que cet amour d'enfance se dissiperoit avec les distractions de la jeunesse.

" Qui ne l'auroit pensé comme moi ? Amélie pieuse, résignée, ne témoignoit que le désir d'éloigner le sentiment dont elle étoit occupée. Alfred m'écrivoit sans cesse pour me recommander

le bonheur d'Amélie ; il sembloit avoir renoncé au sien, et ne me parloit plus de son amour.

" Quoique soumis, mon Alfred ne pouvoit obtenir la permission de quitter Malte. Plusieurs fois j'avois sollicité son retour ; monsieur d'Estouteville m'avoit toujours refusée. Enfin il me signifia que tant que mademoiselle d'Estaing ne seroit pas mariée ou religieuse, il ne permettroit point à son fils de venir près d'elle entretenir une passion que l'honneur ne lui permettoit pas d'encourager.

" Alfred avoit prononcé ses vœux, pour sauver Amélie de l'horreur du cloître ; Amélie promit de se marier, pour rendre Alfred à sa famille.

" Le comte de Rothelin se présenta ; son rang, sa fortune le rendoient un

parti trop brillant pour ne pas flatter l'orgueil de monsieur d'Estouteville ; il consentit donc avec joie à cet établissement.

" Chacune des lettres d'Alfred me conjuroit de marier Amélie, d'assurer son indépendance et sa liberté ; chaque jour elle me voyoit malheureuse, et pleurant l'absence d'Alfred. Séduite par l'espérance de rendre un fils à sa mère, elle promit à son oncle, sans me consulter, d'épouser le comte de Rothelin.

" Dès que monsieur d'Estouteville eut obtenu ce consentement, il craignit que la sincère Amélie n'avouât à votre père les sentiments qu'Alfred lui avoit inspirés. Quoique monsieur d'Estouteville les traitât de folie, il sentoit cependant que cet aveu pourroit rendre

cette union malheureuse. Ce fut lui qui exigea que jamais sa nièce ne verroit le comte seul avant son mariage. Votre père approuva cette mesure, parce que n'étant point contraire à nos mœurs, elle entroit dans la sévérité de ses principes.

" Lorsque votre père me demanda la main d'Amélie, je ne doutai pas que monsieur d'Estouteville ne fût séduit par la proposition d'un mariage si désirable. Voulant laisser à ma pauvre Amélie le temps de rassurer son cœur, je confiai à monsieur de Rothelin le désir que j'avois de ne pas l'établir avant deux ans. Hélas! il n'aperçut dans cette résolution que le regret de la lui voir préférer à ma fille. Enfin, cette destinée qui semble favoriser les évènements dont il ne doit résulter que des suites

funestes, cette destinée entraînoit votre père.

" Que ses reproches sont injustes! Assurément il n'étoit pas homme à demander un conseil; et la réflexion même lui inspiroit de la défiance.

" Dès l'instant où monsieur d'Estouteville connut les intentions de votre père, il résolut de lui donner Amélie. J'osai m'y opposer encore: il ne m'accorda qu'un jour pour me décider à conduire Amélie au couvent, ou à consentir à la marier. Effrayée de la voir à seize ans prête à consumer sa jeunesse dans un amour sans espoir, je me persuadai que par la suite ce sentiment du devoir qui satisfait et console, les bontés de monsieur de Rothelin, son noble caractère, les distractions du monde, effaceroient ces premières impressions.

" Cependant, plus tremblante qu'elle-même, je l'accompagnai à l'autel ; mais Amélie pria, et j'espérai.

" Je ne me fais qu'un reproche, c'est de n'avoir pas lutté plus fortement contre la volonté de monsieur d'Estouteville. Toutefois, aujourd'hui même je suis encore persuadée que, loin de le convaincre, je n'aurois fait que l'irriter.

" Votre père emmena sa femme : Alfred revint ; son cœur étoit rempli de souffrance et d'amour ; nous passâmes six mois ensemble ; monsieur d'Estouteville menant dans le monde son fils aîné, moi, restant avec mon cher Alfred.

" La guerre se déclara : mon fils, mon Alfred, fut mortellement blessé ; je ne puis encore tracer ce mot sans frémir ! Je l'adorois, n'existois que pour

lui, et mon Alfred n'étoit plus! Mourante moi-même, je m'occupai d'Amélie. Mon cœur vouloit se persuader que mon fils me verroit encore soigner celle qu'il avoit aimée; je lui envoyai ma fille. Sophie près de moi, Sophie absente, ma douleur, mes regrets, étoient les mêmes: je ne pouvois être consolée.

"En apprenant sa fin, je la pleurai comme si je perdois Alfred une seconde fois. A son retour, Sophie m'avoua qu'après la mort d'Amélie, votre père désespéré m'accusoit de son malheur. Ma fille ne pouvoit me justifier sans accuser son père; entre deux devoirs également sacrés, le silence seul est permis.

"Cependant, à genoux près de votre petit berceau, couvrant votre visage de

larmes, apaisant vos premiers cris, elle dit à votre père : " Je vous conjure, au " nom d'Amélie, de m'avertir si jamais " cet enfant est malade et a besoin " d'une mère. Je demande à Dieu que " cet enfant respecte son père, comme " dans ce moment je respecte le mien... " Si Amélie vivoit, je prierois pour " qu'il aimât sa mère comme j'aime la " mienne."— Elle s'en alla, et dans la suite ce respect qui empêchoit Sophie de blâmer son père vint encore augmenter les préventions du vôtre contre moi.

" Depuis lors, monsieur de Rothelin, pour me fuir, s'éloigna de toute société. Nous cessâmes de nous voir, mais sans nous permettre un mot qui pût éveiller l'attention du public. Le silence étoit un devoir plus impérieux pour moi que

pour lui..... Je le savois tourmenté par un sentiment de haine, et je ne pouvois me défendre; cependant il y a tant de confiance dans une ame pure, que j'étois encore plus surprise qu'affligée de son injustice. Sûre de sa conduite, avec quelle espérance, quelle certitude on se fie à l'avenir pour être mieux connue! Souvent même il m'arrivoit de plaindre votre père, et de me dire, qu'il se reprocheroit de m'avoir mal jugée!

" La campagne suivante mon fils aîné nous fut enlevé. C'est alors que je sentis combien je l'aimois! Les espérances de monsieur d'Estouteville étoient anéanties: je ne me permis pas de lui dire que nous avions contribué à notre malheur; j'avois trop su qu'Alfred s'étoit exposé en homme qui veut mourir.

" Monsieur d'Estouteville maria Sophie à un homme de son nom. Toujours souffrante depuis la mort des deux amis de son enfance, peu d'années après je la vis dépérir, s'éteindre, et finir ; mes soins ne purent la sauver. Elle me confia sa fille, mon Athénaïs, qui ne me consola point de la perte de mes enfants, mais me promit une destinée nouvelle à rendre heureuse.

" Vous savez que mon premier désir fut de vous la donner ; car j'espérois que le temps adouciroit la haine de votre père, et le rendroit capable de se demander, si moi, qui n'avois jamais affligé personne au monde, j'aurois pu navrer de douleur mon Alfred, celle qu'il aimoit, et que j'avois élevée comme ma fille ? j'ai attendu long-temps ; je me flatte encore.

" Constamment occupée d'Alfred, d'Amélie, je cultivois avec soin dans Athénaïs les qualités qui les avoient rendus si aimables. Je vous la destinois en me disant, le fils d'Amélie sera heureux par elle; sa voix, encore inconnue, mais déjà chérie, m'appellera sa mère.

" Votre père, ignorant les motifs qui m'ont entraînée, m'accuse d'avoir disposé trop légèrement du sort d'Amélie: il ne me voit qu'avec les torts qu'il me suppose, et ne daigne pas se rappeler combien j'ai été malheureuse.

" Eugène, dites lui que vous avez risqué d'affoiblir dans l'ame d'Athénaïs sa reconnoissance, son attachement pour moi; d'Athénaïs qui reste seule à mon affection et à mes regrets. Dites à votre père que vous m'avez enlevé

mon dernier bonheur; que vous avez peut-être laissé ma vieillesse solitaire, que vous m'avez peut-être ôté les consolations de mon dernier enfant; dites-le-lui, et il ne voudra plus me haïr : ne sera-t-il pas assez vengé ?"

La lettre de madame d'Estouteville me fit éprouver un calme, une espérance que la sévérité de mon père ne pouvoit plus détruire. Je la renfermai sous enveloppe, et l'adressai à mon père, avec ces seuls mots : " Je ne vous prie " pas de la lire actuellement; mais gar- " dez-la pour le jour où vous aurez " besoin de vous justifier votre fils."

CHAPITRE XIII.

Les jours suivants mon père, morné, abattu, oublioit même de me parler. Je me persuadai qu'il avoit lu la lettre de madame d'Estouteville à l'embarras qu'il éprouvoit. Ce n'étoit plus l'homme qui croyoit avoir raison sur le passé, mais bien celui qui pensoit encore ne pas se tromper sur l'avenir.

Dans une perpétuelle contrainte l'un vis-à-vis de l'autre, il me devint impossible de rester près de lui. Je passois les jours entiers à la chasse. Un exercice violent, une fatigue accablante me procuroient seuls un peu de som-

meil. Je sentois s'éteindre mes forces, ma santé, ma jeunesse.

Rentrant un soir plus tard que de coutume, et au moment où mon père alloit souper, il s'arrêta devant moi en passant, me regarda, et me dit : " Vous " ne pouvez donc surmonter un senti- " ment qui feroit mon malheur ?"— " Le surmonter ? jamais. Le sacrifier ? " toujours."—" Ne craignez-vous pas, " mon fils, que cet exercice immodéré " ne nuise à votre santé ?"—" Mon " père, je ne le crains pas." Il baissa les yeux, et ne me parla plus de la soirée.

Le lendemain à l'heure ordinaire on apporta les lettres ; et suivant son usage il posa sur la table celle de madame de Rieux. Je la pris, je sortis pour la lire ; ainsi que moi n'osant en-

trevoir aucune espérance et dégoûtée de l'avenir, elle m'écrivoit : " Je vis " seule ; ma plus douce pensée est d'of- " frir à votre mère souffrance pour " souffrance, malheur pour malheur, " années pour années ; car je suis bien " jeune, et comme elle je voudrois " mourir.

Ah ! j'avois la force nécessaire pour supporter mes peines, mais celles d'Athénaïs me laissoient sans courage.

Mon père ne me voyoit plus qu'aux heures des repas ; encore étoient-ce les dehors de convenance qui me ramenoient. Tout le jour, au milieu des bois, je luttois dans ces combats intérieurs qui usent et l'esprit et la vie.

Une après-dinée qu'il faisoit un temps affreux, mon père s'approcha de moi avec timidité. Lui, réduit à me crain-

dre! et je me plaignois!—" Mon fils, " me dit-il, vous n'êtes pas bien, ne " sortez pas aujourd'hui, votre père " vous en prie."—Il s'en alla sans attendre ma réponse; et je restai comme attaché dans cette chambre: il m'auroit été impossible de sortir.

Accablé d'idées sombres je sentois sans regret mes forces diminuer, ma jeunesse se flétrir. " Près de ma fin, " me disois-je, il permettra que la main " d'Athénaïs presse la mienne."

Foible, fatigué, je m'étois jeté sur un canapé, et m'y étois endormi. En m'éveillant je vis mon père assis près de moi. Des larmes couloient de ses yeux: je me relevai presque consolé: mon père me plaignoit!.... Je pris sa main; il me l'abandonna, et sans me regarder, et bien bas, comme s'il eût

craint de s'entendre : — " Mon fils, " me dit il, je ne puis consentir, en- " core moins contribuer, au mariage " que vous désirez ; partez pour Pa- " ris, arrangez votre bonheur comme " vous l'entendrez ; envoyez-moi les " papiers où mon nom sera nécessaire ; " je les signerai sans les lire ;" et il trembla en ajoutant : " La femme que " vous m'amenerez sera ma fille.— Je me précipitai à ses pieds. " Lais- " sez-moi à ma douleur, lui dis-je, " ou consentez sans réserve. Peut- " être qu'Athénaïs accepteroit aujour- " d'hui la condition que vous im- " posez ; mais le temps viendra où elle " la trouvera offensante, et me repro- " chera sa foiblesse. Mon père, je vous " en conjure, prenez pitié de mon " avenir." — Il essaya doucement

de m'éloigner; je l'entourai de mes bras.—" Mon père, voulez-vous que " j'aille à l'autel sans être béni par " vous? que mes enfants l'apprennent " un jour? et autoriserez-vous d'a- " vance leur manque d'attachement, " de respect pour moi?—Ah! Eugène, " reprit-il tristement, ne seroit-il pas " juste que vos enfants vous punissent " des chagrins que vous me causez? " — Oui, s'ils ignorent que, ne pou- " vant vivre sans Athénaïs, j'aimois " mieux mourir que de vous déplaire; " s'ils ne voient que votre fils aban- " donné par vous dans l'action la plus " solennelle de sa vie; mon père, vos " vertus mêmes me condamneroient." " —Eugène," me dit-il, et il se pencha vers moi, comme pour adoucir ses reproches, "croyez-vous remplir tous vos

" devoirs, en forçant ma volonté ?"—
" Loin de la forcer je m'y soumets;
" défendez-moi d'être heureux, je souf-
" frirai et me résignerai."—" Ingrat!
" S'écria-t-il, pensez-vous donc que
" j'aie oublié qu'on peut s'éteindre et
" mourir de douleur ?..... Chaque jour
" je vous examine avec inquiétude.
" Mon fils ! vous êtes pâle de la mala-
" die de votre mère.... Tout à l'heure
" encore, pendant votre sommeil, je
" regardois votre jeune tête inclinée,
" souffrante, et me disois : faudra-t-il
" revoir une seconde fois la fin lente
" du malheur ?"—" Si j'avois su que de
" si cruelles pensées vous déchirassent,
" n'en doutez pas, mon père, je me se-
" rois contraint et vous aurois dissi-
" mulé mes peines."—Hé bien ! me de-
manda-t-il avec l'accablement d'un

homme qui renonce à lui-même, " Eugène, que faut-il que je fasse?"— " Venez avec moi, voyez, connoissez " Athénaïs; ensuite, quelle que soit " votre volonté, je m'y soumettrai." Il céda à ma prière; le jour d'après nous partîmes pour Paris. A la dernière poste j'ordonnai d'aller à l'hôtel d'Estouteville: il étoit loin de le prévoir; mais je connoissois trop la violence qu'il se faisoit pour retarder cette visite promise et nécessaire.

Il s'aperçut de mon dessein lorsque nous étions près d'arriver. Mon fils! s'écria-t-il, sans pouvoir prononcer une seconde parole: la voiture entroit dans la cour; nous montâmes chez madame de Rieux. — " Je ne vous " amène pas encore un père, lui dis- " je, mais un ami." — Ne s'attendant

point à mon retour, encore moins à voir son père, un tremblement universel la saisit.—Touché de son trouble, il s'assit près d'elle; il la regardoit avec intérêt, et ne pouvoit lui parler. —Je sentois vivement ce qu'il en coûtoit à sa volonté, et ce moment me prouvoit plus son affection que les soins donnés à ma vie entière. Avec quelle tendresse, quelle reconnoissance je le remerciois! Je pris sa main, celle d'Athénaïs, et les joignis dans les miennes; il tressaillit, elle remercia le ciel.—" Athénaïs, je ne vous de-" mande qu'une seule promesse de " bonheur; jurons ensemble de ren-" dre mon père heureux." Ne pouvant plus maîtriser son émotion, elle fondit en larmes, serra la main de mon père, et me répondit: " S'il y con-

" sent, je m'y engage de toute mon " ame."—Il se leva, et après un effort qui sembloit briser son cœur et qui déchiroit le mien : " Eugène, mon " fils, me dit-il avec un profond sou- " pir, la tendresse des pères est plus " sûre que celle des enfants." Il prit Athénaïs dans ses bras, ferma les yeux ; il trembloit, frémissoit, mais prononça : " Ma fille, oublions le passé." — Je tombai à ses pieds ; Athénaïs s'appuyoit contre son cœur ; il rouvrit les yeux, me regarda, la nomma une seconde fois *ma fille*, et lui dit à son tour : " Athénaïs, promettez-moi de " le rendre heureux."

CHAPITRE XIV.

Le lendemain nous allâmes chez madame d'Estouteville ; elle nous reçut avec un embarras mêlé de crainte. Une fois décidé à oublier le passé, j'étois bien sûr que mon père ne manqueroit à rien de ce qu'il lui devoit ; il lui demanda de me regarder comme un fils.—" Ah ! répondit-elle, si j'ai " causé des peines, au moins ce fut " sans le prévoir. Heureux celui qui " voudroit recommencer sa vie sans " y rien changer !" — Il s'empressa de l'interrompre. — " Ne pensons qu'à " l'avenir, madame : votre lettre à mon

" fils m'a fait aussi réfléchir sur ma
" conduite, et je n'aurois pas la même
" non plus si je recommençois à vivre.
" Mais je crois que nous devons tous
" dire :

Dieu fit du repentir la vertu des mortels.

CHAPITRE XV.

Depuis long-temps madame d'Estouteville avoit commencé les démarches nécessaires pour casser le mariage de madame de Rieux. J'en attendois l'effet avec impatience, mais sans inquiétude.

Athénaïs et moi nous semblions avoir changé de famille : attentive, caressante, prévenant tous les désirs de mon père, elle lui faisoit connoître des sentiments doux et tendres dont le charme l'étonnoit. Peut-être même l'aimoit-il avec un peu de foiblesse, et notre amour rajeunissoit son cœur.

Pendant qu'Athénaïs s'occupoit de mon père, je restois près de madame d'Estouteville: jamais légère, rarement sérieuse, son esprit m'amusoit en m'éclairant.

Un jour que je me promenois avec elle dans le parc, nous entrâmes dans une de ces grandes allées droites, et à perte de vue. Nous aperçûmes mon père avec Athénaïs; ils venoient à nous. — " Eugène, me dit madame " d'Estouteville, si pendant que ces " deux personnes sont encore loin, " nous nous amusions à en médire un " peu....; qu'en pensez-vous? J'ai bien " envie de faire un beau retour sur les " imprudences d'Athénaïs." — Oh! " m'écriai-je, parlons plutôt des nô- " tres."—" *Des nôtres*, reprit-elle d'un " air surpris...., à la bonne heure: vous

" avez raison ; votre père vaut mieux
" que nous : en consentant à nous
" réunir tous, il a changé en bonheur
" nos imprudences. Il reste donc
" trois personnes que j'aime assez,
" mais que je ne considère guère.....
" D'abord, si monsieur Eugène avoit
" bien voulu accorder à son père le
" droit d'éloigner le moment de sa
" confiance ; si du moins il s'étoit dit,
" qu'un cœur blessé, qu'un caractère
" un peu trop susceptible conseillent
" mal, monsieur Eugène auroit res-
" pecté les préventions de son père,
" et seroit venu moins souvent chez
" madame d'Estouteville."—

" D'abord, répliquai-je, si madame
" la maréchale ne m'avoit pas attiré
" par sa bonté, par son air d'intérêt,
" de bienveillance....."—" Je vous

" entends, me dit-elle, cet air doux, " bienveillant, que sans le respect, vous " appelleriez la coquetterie de la vieil- " lesse !" — " Coquetterie ou bonté, " madame la maréchale s'étoit si bien " emparée de mon cœur, que je me re- " gardois comme son fils, même avant " d'aimer sa fille."—

Athénaïs et mon père approchoient ; nous continuâmes tous notre promenade. Combien nous jouissions d'être ensemble. Je donnois le bras à madame d'Estouteville. Athénaïs étoit près de moi : elle s'appuyoit sur mon père. Recueillis dans notre bonheur, disant quelques mots à de longs intervalles, nous éprouvions ce calme de l'ame qui ne laisse qu'une seule impression ; nous étions comme séparés du reste de la vie : le passé, l'avenir, l'instant qui

devoit suivre, tout étoit loin. Je dis à Athénaïs :

Être avec les gens qu'on aime, cela suffit : Rêver, leur parler, ne leur parler point, penser à eux, penser à des choses plus indifférentes, mais auprès d'eux, tout est égal.

Elle me regarda, et je lui demandai si elle ne croyoit pas cette pensée de La Bruyère plus vraie qu'une autre que je ne voulois pas répéter.—"Ah!" me répondit-elle, d'un air timide et tendre, " il fait si beau aujourd'hui! " ne parlons pas des jours d'orages."

A l'instant où nos parents apprirent qu'Athénaïs étoit libre, ils fixèrent le jour de notre union.

C'est à la campagne, c'est loin du monde que je reçus la main d'Athé-

nais.—" Je suis superstitieuse, nous " disoit madame d'Estouteville, les " feux de joie m'effraient; le malheur " n'auroit qu'à passer, et les voir! c'est " un maître qu'il ne faut pas tenter."

Après la cérémonie, j'aperçus dans l'église la bonne Agathe, son mari, sa mère et ses deux petits enfants. Ils avoient tous de gros bouquets pour fêter mon bonheur; on voyoit sur leur visage, qu'ils venoient de le demander au ciel. Je regardois Agathe, l'exemple du village, la joie de son époux, l'honneur de sa mère..... je pensai à mes premières années; je regardai aussi mon père, et je saluai cette heureuse famille avec satisfaction.

De retour au château, lorsque nous nous trouvâmes seuls, je pressai mon père dans mes bras; je ne pouvois

assez lui dire combien la vie s'offroit à moi brillante d'amour, de vertus, et de bonheur.

Athénaïs remercioit tout bas madame d'Estouteville ; et cette excellente mère embrassoit sa petite-fille, comme si c'étoit uniquement pour lui faire plaisir qu'Athénaïs paroissoit heureuse. J'étois ravi, enchanté ! madame d'Estouteville rioit à mes transports.—" Eugène, me dit-elle, com-" me votre amie je dois vous en pré-" venir, le mariage est grave ; pour " l'ordinaire il ne trouve l'amour bon " qu'à rendre l'amitié meilleure."— " Ah ! maman ! s'écria Athénaïs toute " fâchée, pouvez-vous parler ainsi de " l'amour ?"—" Mon enfant, reprit la " maréchale, c'est qu'il a un peu perdu " dans mon esprit ; mais, malgré mon

" irrévérence, si jamais vous croyez
" avoir à vous en plaindre, ne le dites
" qu'à moi.

FIN.

On trouve chez les mêmes Libraires.

Le Siège de la Rochelle, par Madame de Genlis 3 vol. 12mo. 12s.

Do. en Anglois, traduit par M. Dallas, 3 vol. 12mo. 13s. 6d.

Sainclair, ou la Victime des Arts et des Sciences, 1 vol. 12mo. 3s.

Do. en Anglois, 3s.

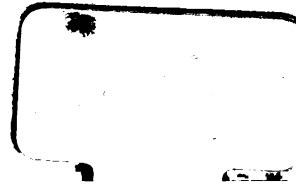
Corinne, par Madame de Staël, 3 vol. 12mo. 18s.

Le Duc de Lausun, 2 vol. 8vo.

Elisabeth, ou les Exilés de Sybérie, par Madame Cottin, 3s.

Et tous les meilleurs Romans françois.

De l'Imprimerie de P. Da Ponte, 15, Poland Street, Oxford Street.

920767

Repaired
M. Ebert
10/2000